

AU NOM DU JAPON

LE JOURNAL DU SOLDAT
JAPONAIS QUI SURVÉCUT
30 ANS DANS LA JUNGLE

HIROO ONODA

la manufacture
de livres



Au nom du Japon

Hirō Onoda

Au nom du Japon

Traduit du japonais par Sébastien Raizer

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Titre original :
Waga ruban shima no 30-nen sensō
Éditeur original :
Kodansha International Ltd, Tōkyō

© Hirō Onoda, 1974

ISBN 978-2-35887-603-2, version epub

www.lamanufacturedelivres.com

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Préface

En décembre 1944, quelques mois avant la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'officier japonais Onoda est envoyé sur l'île philippine de Lubang avec la mission secrète d'y mener une guerre de guérilla. Il ne déposera les armes que trente ans plus tard, en mars 1974.

Le récit hors du commun qu'il donne de sa vie dans *Au nom du Japon* se lit comme la plus haletante des aventures humaines. Mais ce qui en fait toute la force, c'est qu'il s'agit avant tout du récit d'un homme plutôt que d'un soldat – quand bien même il écrit que « [sa] mission était devenue toute [sa] vie ». La reddition impossible, ce n'est pas celle du sous-lieutenant Onoda, mais celle de sa foi totale dans l'Empire du Japon et dans les valeurs absolutistes japonaises, aussi bien humaines que métaphysiques. Car c'est effectivement dans ce territoire qu'il transporte le lecteur ; tout autant que dans la jungle de Lubang.

Les prémices de ce qui l'a mené à conduire cette guerre de trente ans sont elles-mêmes singulières : formé dès sa jeunesse à la discipline du kendō, Onoda a grandi dans le Japon militariste des années 1930. Comme il l'écrit au chapitre 8, l'un des plus hallucinants de son récit : « “Combattez jusqu'à la fin !”, “Il faut protéger l'Empire à tout prix !”, “Cent millions de mort pour le Japon !” Ce sont les mots d'ordre avec lesquels j'ai grandi. »

À vingt ans à peine, Onoda a beau avoir passé quelques mois de relative insouciance à Hankou – malgré la guerre – à travailler pour la succursale d'une société de négoce japonaise basée en Chine, ce qui lui a permis de revêtir un costume de play-boy assidu des pistes de danse. Sitôt qu'il est incorporé dans l'armée, son état d'esprit change du tout au tout et il se voue corps et âme à la formation de guerre secrète qu'on lui inculque à Futamata. Lorsqu'il reçoit l'ordre d'aller mener des actions de guerre non conventionnelle à Lubang,

ses trente années suivantes sont scellées : « Je le ferai ! Même si je ne trouve pas de noix de coco, même si je dois manger du chiendent, je le ferai ! Ce sont les ordres que j'ai reçus et je les mettrai à exécution ! »

Et pourtant, dès décembre 1944, il se précipite à rebours du réel commun. Malgré le repli massif de l'armée japonaise qui rapatrie hommes, matériel, avions et kérosène vers l'est, Onoda s'enfonce vers l'ouest, plein de détermination : il est en fait en train de sortir simultanément de la guerre et du temps. Sans le savoir, il entre dans une dimension inconnue dans laquelle il va bâtir un autre monde, où l'Empire du Japon n'a pas perdu la guerre et dont la population n'a pas subi par deux fois les frappes nucléaires de l'*ennemi* – il emploie bien plus souvent ce terme que celui d'*Américain*.

Il écrit par exemple : « Je croyais sincèrement que le Japon ne se rendrait jamais, tant qu'un seul Japonais serait encore en vie. Et réciproquement, si un seul Japonais était encore en vie, le Japon ne pouvait s'être rendu. » Ou sa variante : « Qui a dit que nous avions perdu la guerre ? Les journaux prouvaient que c'était faux. Si nous avions perdu, tous les Japonais seraient morts. Le Japon n'existerait plus, sans même parler des journaux japonais. »

Car c'est en partie avec les journaux et magazines laissés par les nombreuses unités de recherche qui sillonnèrent en vain l'île de Lubang qu'Onoda construit son monde, dans lequel le Japon a placé Mao à la tête de la Chine pour former la Ligue de l'Asie orientale, par exemple... Sans parler des messages qu'il y décrypte, envoyés par le commandement stratégique japonais – toutes les publications, tracts et même émissions de radio faisant pour lui partie intégrante de la guerre secrète.

Cela prend même des accents comiques, par exemple lorsqu'il en discute avec son camarade Kozuka, le dernier à se faire abattre par les soldats philippins :

« Un jour, Kozuka fit remarquer : “Quand on y pense, les Américains sont vraiment bons pour [falsifier les émissions de radio], pas vrai ?

– Oui, répondis-je. Ils doivent enlever tout ce qu'ils ne veulent pas que l'on entende avant de rediffuser le tout quasiment en direct. Ils

ont dû engager une équipe de gens très doués. Juste une petite erreur, et tout le simulacre serait révélé. Je leur tire mon chapeau. Ça doit être une tâche vraiment complexe ! »

Le plus frappant, c'est que ses visions peuvent également se révéler d'une terrible acuité...

Pour stupéfiant qu'il soit, le destin du sous-lieutenant Onoda n'est toutefois pas unique en son genre. Il y eut en 1951 l'histoire de la vingtaine de soldats japonais occupant une île des Mariannes du Nord, et qui inspira à Josef von Sternberg le superbe film *Fièvre sur Anatahan*, d'après le livre de Michirō Maruyama. Des soldats japonais résistèrent sur l'île de Guam jusqu'en 1960 (Bunzō Minigawa et Masashi Itō), et même 1972 pour Shōichi Yokoi. Teruo Nakamura ne s'est rendu à Morotai, Moluques du Nord, qu'en décembre 1974. Et, bien sûr, il y eut les deux principaux compagnons d'Onoda, Shōichi Shimada, tué par des soldats philippins en 1954, et Kinshichi Kozuka qui subit le même sort en octobre 1972.

Pourtant, c'est le sous-lieutenant Hirō Onoda que le Japon a décidé d'ériger en héros national dès l'annonce de sa découverte à Lubang par l'étudiant Norio Suzuki en février 1974. Il fut accueilli à Tōkyō en véritable général triomphant et suscita un engouement surréaliste parmi les médias et la population : ce soldat de l'Empire du Japon revenait tout droit de l'année 1944, alors que le pays n'avait pas encore été rasé par les bombardements américains diluviens et que l'empereur avait toujours un statut divin. À sa façon, Hirō Onoda a gagné la guerre du Pacifique.

Au nom du Japon se situe dans un territoire inédit entre la folie éclatante d'*Apocalypse Now* et celle, intérieure et tout aussi dévastatrice, du roman *Les Feux* de Shōhei Ōoka, également basé sur sa propre expérience de soldat de l'Empire du Japon abandonné dans la jungle des Philippines. À la différence que le récit d'Onoda n'a pas besoin de se transmuier en romanesque, puisque le destin même de cet homme l'est fondamentalement. Ce qui le rend d'autant plus percutant et singulier.

Récit, journal, mémoires, uchronie, traité d'engagement physique et

spirituel foulant aux pieds le désespoir, manuel de transcendance, d'obstination et de stricte folie raisonnée, *Au nom du Japon* est surtout une plongée au cœur de la construction d'une dystopie totale, mondiale, effrayante de logique et de perspicacité, qui permet à un homme de survivre dans la jungle d'une île des Philippines, envers et contre l'histoire faite de propagande et de contre-propagande : une forme de guerre qui fait toujours rage de nos jours – et à notre façon, nous sommes tous Hirō Onoda.

Il est mort à Tōkyō le 16 janvier 2014, à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Sébastien Raizer, Kyōto, mai 2019.

Retrouvailles

J'étais caché dans les buissons, attendant que le temps passe. C'était un peu avant midi, le 9 mars 1974. Je me trouvais sur un coteau à environ deux heures de marche de Wakayama Point. J'avais l'intention d'attendre le moment précis de la fin de journée où l'on peut encore tout juste identifier un visage, puis de me rendre rapidement à Wakayama Point, d'une seule traite. La lumière du jour était synonyme de danger, mais s'il faisait trop sombre je ne serais peut-être pas en mesure de m'assurer que la personne que j'allais rencontrer était bien le major Taniguchi. Le crépuscule serait donc idéal pour couvrir ma fuite, si tel devait être le cas.

Vers deux heures de l'après-midi, je suis prudemment sorti de ma cachette pour traverser le fleuve en amont du lieu de rendez-vous. Je me suis frayé un chemin à travers une palmeraie qui bordait le cours d'eau, avant d'arriver à un endroit où les habitants de l'île venaient chercher du bois de construction.

Aux abords de la clairière, je me suis arrêté pour observer les alentours. Personne en vue. Je me suis dit que les ouvriers devaient avoir pris un jour de congé, mais pour plus de sécurité je me suis confectionné un camouflage avec des branches et des feuilles mortes avant de m'élancer dans cette zone à découvert.

J'ai traversé le fleuve Agcawayan pour atteindre un point situé à environ trois cents mètres de l'endroit du rendez-vous. Il était alors quatre heures de l'après-midi, j'avais donc tout mon temps. J'ai remplacé mon camouflage par des feuilles fraîches. Auparavant, il y avait des rizières autour du lieu de la rencontre, mais désormais c'était une plaine herbeuse avec quelques palmiers ici et là. Des bambous et des buissons poussaient le long du fleuve.

Je me suis mis à gravir une petite colline d'où je pourrais à la fois

observer le lieu de rendez-vous et surveiller les environs. C'était à cet endroit même que j'avais rencontré Norio Suzuki, deux semaines plus tôt. L'avant-veille, un message de ce dernier me demandant de le voir à nouveau avait été déposé dans la boîte à lettres dont nous étions ensemble convenus. Je devais donc y aller. Je craignais toujours qu'il ne s'agisse d'un piège. Si c'était le cas, l'ennemi pouvait très bien être en train de m'attendre sur la colline.

Je me suis déplacé avec la plus grande prudence, mais je n'ai remarqué aucun signe de vie. Au sommet de la colline, au milieu des arbres et des buissons, j'ai observé attentivement le lieu de rendez-vous. Tout près de l'endroit où Suzuki avait tendu sa moustiquaire, j'ai aperçu une tente jaune. Au-dessus flottait un drapeau japonais. Mais pas âme qui vive. Étaient-ils en train de se reposer dans la tente ? Ou bien se cachaient-ils quelque part en attendant que je me montre ?

Après trente minutes d'observation minutieuse, au cours desquelles il ne se produisit absolument rien, j'ai descendu la colline et je me suis approché à une centaine de mètres de la tente. Puis je me suis déplacé pour avoir une meilleure vue, sans toutefois apercevoir quiconque. J'en conclus qu'ils devaient être dans la tente et me résolus à attendre le crépuscule.

Le soleil commença à se coucher. J'ai inspecté mon fusil et renoué mes lacets. J'étais confiant : j'aurais pu marcher jusqu'à la tente les yeux fermés et je me sentais fort, car je m'étais reposé tout en surveillant le lieu de rendez-vous. J'ai sauté par-dessus une clôture en barbelé et me suis fondu dans l'ombre du tronc d'un palmier. J'ai attendu un instant avant de prendre une inspiration et de regarder à nouveau en direction de la tente. Tout était tranquille.

Et l'heure est venue. J'ai saisi mon fusil, bombé le torse et me suis mis à marcher à découvert.

Suzuki me tournait le dos, debout entre la tente et un feu qu'ils avaient allumé près de la rive. Lentement, il s'est retourné, et lorsqu'il me vit il se mit à marcher vers moi, les bras grands ouverts.

« C'est Onoda ! cria-t-il. Major Taniguchi, c'est Onoda ! »

Dans la tente, une ombre bougea, mais je continuai à marcher. Suzuki, les yeux exorbités par l'excitation, courut vers moi pour me

serrer chaleureusement la main gauche. Je me suis arrêté à une dizaine de mètres de la tente, de l'intérieur de laquelle une voix se fit entendre.

« C'est vraiment vous, Onoda ? Je suis à vous dans une minute. »

Je reconnus là le timbre du major Taniguchi. Sans bouger, j'ai attendu qu'il fasse son apparition. Suzuki s'est penché par l'ouverture dans la tente et en a sorti un appareil photo. À l'intérieur, le major était torse nu. Il a jeté un œil vers moi et a déclaré : « Je suis en train de changer de vêtements. Attendez une minute. »

Peu après, il est sorti en grande tenue, une casquette de l'armée sur la tête. Figé dans un garde-à-vous impeccable, j'ai hurlé : « Lieutenant Onoda, major. À vos ordres.

– Parfait, a-t-il répondu en s'approchant de moi pour me tapoter l'épaule gauche. J'ai apporté ça pour vous, de la part du ministère de la Santé et des Affaires sociales. »

Il m'a tendu un paquet de cigarettes sur lequel était imprimé le chrysanthème du sceau impérial. Je l'ai accepté et je l'ai levé au-dessus de moi pour marquer comme il se doit mon respect pour l'empereur, puis j'ai reculé de deux ou trois pas. Non loin, Suzuki se tenait prêt avec son appareil photo.

Le major Taniguchi a déclaré : « Je dois vous lire vos ordres. »

J'ai retenu ma respiration et il a commencé la lecture du document qu'il tenait solennellement des deux mains. D'une voix plutôt basse, il dit : « Commandement du quartier général, 14^e armée régionale. » Puis, un ton au-dessus, il poursuit :

« Ordre de l'escadron spécial, du chef du cabinet du quartier général, Bekabak, 19 septembre, 19 heures.

« 1. En accord avec le commandement impérial, la 14^e armée régionale a cessé tout combat.

« 2. En accord avec le commandement militaire du quartier général N° A-2003, l'escadron spécial du chef de cabinet du quartier général est relevé de tout devoir militaire.

« 3. Les unités et les soldats sous le commandement de l'escadron spécial doivent immédiatement cesser tout acte de guerre et toute opération, et se placer sous l'autorité de l'officier supérieur le plus proche. S'ils ne peuvent joindre cet officier, ils doivent prendre

contact avec les forces américaines ou philippines et suivre leurs directives.

« Escadron spécial, chef de cabinet du quartier général de la 14^e armée régionale, major Yoshimi Taniguchi. »

Il fit une courte pause puis ajouta : « C'est tout. »

Je restai calme, attendant la suite. J'étais certain que Taniguchi allait s'approcher de moi et murmurer : « Sacré discours. Je vous donnerai vos véritables ordres plus tard. » Après tout, Suzuki était présent, et le major ne pouvait pas vraiment me parler devant lui.

J'ai observé Taniguchi. Il m'a tout juste accordé un regard. Quelques secondes passèrent, mais il n'ajouta pas un mot. Mon sac à dos me parut soudain peser très lourd sur mes épaules.

Lentement, le major Taniguchi a replié le document officiel, et c'est alors que je me suis rendu compte qu'il n'y avait là aucun subterfuge. Ce n'était pas un piège : tout ce que je venais d'entendre était vrai. Il n'y avait pas de message caché.

Le sac à dos devint encore plus lourd.

On a vraiment perdu la guerre ! Comment ont-ils pu laisser faire ça ?

Soudain, tout devint noir. Une tempête faisait rage en moi. Je me suis senti ridicule de m'être montré si méfiant sur le chemin qui m'avait mené jusqu'ici. Pire encore : à quoi est-ce que j'avais passé mon temps durant toutes ces années ?

Peu à peu, la tempête se calma, et pour la première fois je compris réellement la situation : mes trente années de guérilla pour l'armée japonaise venaient de prendre brutalement fin. C'était terminé.

J'ai actionné la sécurité de mon fusil pour vider le chargeur de ses balles.

« Ça a dû être dur, dit le major Taniguchi. Détendez-vous. »

J'ai enlevé le sac que j'avais sur les épaules et que j'emportais partout avec moi, puis j'ai posé mon arme dessus. Est-ce que vraiment, je n'aurais plus l'utilité de ce fusil que j'avais entretenu et soigné comme un nouveau-né pendant toutes ces années ? Ni de celui de Kozuka, que j'avais caché dans une anfruosité rocheuse ? Est-ce que la guerre avait réellement pris fin il y a trente ans ? Dans ce cas, Shimada et Kozuka étaient morts pour quoi ? Si

ce que je venais d'entendre était vrai, n'aurait-il pas été préférable que je meure avec eux ?

Lentement, j'ai suivi le major Taniguchi jusqu'à la tente.

Cette nuit-là, je ne pus fermer l'œil. Une fois à l'intérieur de la tente, j'ai commencé à faire un rapport sur mes trente années d'actions militaires et de reconnaissance à Lubang – un rapport de terrain détaillé. De temps à autre, le major Taniguchi plaçait un mot ou deux, mais la plupart du temps il écoutait attentivement, acquiesçant parfois en signe d'agrément ou de compassion.

Aussi calmement que possible, j'ai raconté chaque événement, dans l'ordre. Mais plus je parlais, plus l'émotion me submergeait, et, lorsque j'en suis arrivé à la mort de Shimada et de Kozuka, j'ai bafouillé à plusieurs reprises. Le major Taniguchi clignait des yeux comme pour retenir ses larmes. La seule chose qui m'a empêché de m'écrouler complètement fut le ronflement régulier du jeune Suzuki, qui avait bu une bonne quantité de saké avant de s'endormir sur son lit de camp.

Avant que je n'entame mon rapport, Suzuki avait demandé au major s'il devait prévenir les autres équipes de recherche que je m'étais montré. Taniguchi lui dit de n'en rien faire, car nous nous serions aussitôt retrouvés assiégés par un grand nombre de personnes. Suzuki envoya le message « aucun changement », et je me suis mis à parler au major jusqu'à l'aube, sans discontinuer.

À plusieurs reprises, il m'a ordonné d'aller me coucher et de lui raconter la suite le lendemain, mais à chaque fois je me suis relevé moins de dix minutes plus tard. Comment dormir dans cette situation ? Je devais tout lui raconter, ici et maintenant.

Finalement, je suis arrivé au bout de mon histoire et le major a déclaré : « Maintenant, il est temps de dormir. Il reste une heure à peine avant que le soleil ne soit levé pour de bon. Une dure journée nous attend, et même une heure de sommeil sera la bienvenue. » Il devait être soulagé que les recherches aient pris fin, car quelques secondes après s'être allongé il ronflait.

Pas moi. Après toutes ces années à dormir dehors, je ne pouvais pas me faire au lit de camp. J'ai fermé les yeux, mais j'étais plus éveillé que jamais. Il fallait que je parcoure à nouveau toute la

succession d'évènements qui m'avaient conduit jusqu'à cette tente.

CHAPITRE 2

Formation commando

Je suis né en 1922 à Kainan, dans la préfecture de Wakayama. Au collège, j'étais fou de kendō¹. Bien que je ne fusse pas exceptionnellement doué pour les études, j'aimais aller à l'école, parce qu'une fois les cours terminés je pouvais me rendre au dōjō où étaient donnés les cours de kendō et m'entraîner avec mon sabre en bambou jusqu'à l'épuisement.

Mes deux techniques de prédilection étaient une attaque sautée et une attaque de côté. Mon professeur, Eizaburō Sasaki, était 6^e dan à l'époque, et il m'a enseigné à fond ces deux spécialités. Sasaki était de petite taille, mais il avait la réputation d'être le sensei² de kendō le plus compétent de la préfecture de Wakayama. Moi-même, je ne mesurais qu'un mètre cinquante-deux à l'époque ; j'étais le plus petit de la classe et il paraissait évident que n'importe lequel de mes adversaires porterait sans délai un coup de sabre sur mon casque. Au moment précis où celui-ci, après avoir brandi son *shinai* au-dessus de ma tête, s'apprêtait à l'abattre sur mon front, j'esquivais et le frappais en pleine poitrine. Sasaki s'est donné beaucoup de mal pour m'enseigner cette technique.

Il n'y avait qu'un seul garçon dans ma classe que je ne parvenais pas à battre. Il s'appelait Kaoru Kobai. Plus tard, il alla à l'université Waseda et est désormais 7^e dan de kendō, mais à l'époque il n'était qu'un débutant, tout comme moi. J'enrageais de ne pouvoir le vaincre. Je crois que ce n'est arrivé qu'une seule fois, juste avant que nous ne quittions l'école.

Nous étions en cinquième et dernière année, et la dernière session d'entraînement de kendō touchait à sa fin. Je pris Kobai à part pour lui dire : « Écoute, je ne peux pas avoir mon diplôme sans te battre

au moins une fois. Donne-moi encore une chance, je t'en prie. »

Il a consenti à m'affronter autant de fois que je le voudrais, et nous avons remis nos protections. À chaque fois que nous nous faisions face, tout le monde se rassemblait pour regarder le combat. Je me suis répété un millier de fois que je ne *devais* pas perdre, ne *pouvais* pas perdre et, lorsqu'il a lancé son attaque en direction de mon masque, comme je savais qu'il allait le faire, j'ai plongé en avant, vers la droite. Le plastron de Kobai a émis un bruit et la pointe de mon sabre m'a indiqué que j'avais atteint mon but.

Peu après, Kobai m'a dit d'un air nonchalant : « C'était une sacrée attaque, Onoda », et moi, si fier de ma technique, je me suis alors rendu compte que je n'avais même pas commencé à comprendre l'esprit du kendō. Je rougis de la tête aux pieds.

C'était l'année 1939. Au printemps, je suis allé travailler dans une entreprise de négoce appelée Tajima Yōkō, spécialisée dans les articles en laque. J'avais pris ce travail dans le but d'être envoyé dans leur filiale de Hankou (désormais Wuhan), dans le centre de la Chine. J'avais dix-sept ans et ne souhaitais plus dépendre de mes parents. J'avais le sentiment qu'il était temps que je me débrouille tout seul. La Chine était si vaste qu'il y avait sûrement là-bas quantité d'opportunités à saisir. En travaillant dur, je deviendrais riche. Hankou était un bon endroit pour commencer, car mon frère cadet Tadao, premier lieutenant dans l'armée, y était en garnison et pourrait m'aider.

J'étais le cinquième de sept enfants, cinq garçons et deux filles. Mon frère aîné, Toshio, avait réussi à entrer dans l'exigeant lycée Kyōryū de Tōkyō, puis à intégrer le département de médecine de l'université impériale. Il était maintenant médecin militaire dans l'armée, stationné près de la frontière entre la Corée et le Mandchoukouo. Le suivant était Tadao, puis il y avait Chie, ma sœur aînée. Vint un troisième fils qui s'appelait Yoshio, mais il est mort en bas âge. Shigeo, plus jeune que moi de deux ans, était le cinquième fils, en cinquième année de collège. La benjamine était ma sœur Keiko, qui n'avait que dix ans à l'époque.

* * *

Je suis arrivé à Hankou vers le milieu du mois d'avril, et le jour même je suis allé voir mon frère au quartier des officiers. Je ne l'avais pas prévenu de mon arrivée et il fut sidéré. Lorsqu'il reprit ses esprits, il me demanda ce qui se passait et ce que je faisais là.

Je le lui expliquai. Il m'a aussitôt fait comprendre que je ne devais pas compter sur lui pour me surveiller.

« Est-ce que tu as conscience que tu peux te faire tuer en Chine ? », demanda-t-il.

Je bombai le torse et répondis, d'une voix plutôt forte : « Si un homme n'est pas prêt à prendre quelques risques, il n'ira nulle part ! »

Mon frère m'a regardé, stupéfait.

Peu après, il eut de nouveau l'occasion de me voir à l'œuvre. J'avais quitté le Japon avec une seule valise, et je m'étais dit que la première chose à faire était de me procurer des vêtements convenables. J'ai décidé de demander à mon frère de m'acheter un costume. À ma grande surprise, il accepta. J'ai immédiatement porté mon choix sur un très beau tissu laineux anglais et demandé au tailleur de me faire un costume à la mode londonienne. Lorsque mon frère reçut la facture, ses yeux lui sortirent presque des orbites. Il n'aurait jamais imaginé qu'un garçon de dix-sept ans pût dépenser autant d'argent.

La filiale de Tajima Yōkō à Hankou était située dans une rue animée du centre-ville. La salle d'exposition était au rez-de-chaussée, les bureaux au premier étage, et au troisième se trouvait un dortoir pour les quatre membres du personnel, dont le directeur de la filiale. Ma première tâche fut de tenir les comptes.

Après un an de travail de bureau, je fus promu acheteur et j'allais chaque jour dans les villes des environs pour traiter avec les fournisseurs. Le directeur de la filiale craignait que je ne fusse trop jeune pour qu'on me prît au sérieux, et pour rehausser ma crédibilité il m'acheta une Studebaker 1936. Au volant de ce splendide véhicule, je pensais être le plus grand homme d'affaires au monde.

Au terme de la première année, j'ai découvert dans la concession

française la salle de danse où, dès lors, je me rendis presque chaque nuit. J'adorais ça. Parfois, en dansant, j'avais peine à croire que seulement un an auparavant, je maniais farouchement mon sabre en bambou dans le dōjō de kendō.

C'était vraiment une salle de danse distinguée, et m'y rendre aussi souvent me coûtait pas mal d'argent. Je me résolus à demander à mon frère de payer la moitié de mes dépenses mensuelles. Pour une raison que j'ignore, il accepta. En y repensant, je comprends qu'en plus de mon besoin d'argent je désirais être choyé par mon frère. Mon éducation avait été très stricte, et j'étais terriblement avide d'affection et de bienveillance.

Un soir, alors que je dansais, mon frère a soudain fait son apparition dans la salle, vêtu de son uniforme. Un peu perturbé, j'ai fait en sorte de prendre l'initiative en lui conseillant de trouver une partenaire et de venir s'amuser. Il a froncé les sourcils comme un démon avant de répondre : « Comment pourrais-je danser ainsi vêtu ? » Heureusement, il n'a pas songé à me priver de mon argent de poche.

Même si je buvais peu, je fumais une vingtaine de cigarettes par jour, et lorsqu'il m'arrivait de passer la nuit à jouer au mah-jong cela montait jusqu'à une cinquantaine. Je n'entretenais que peu de relations avec les autres Japonais de Hankou, et de ce fait je fus assez rapidement en mesure de parler correctement le chinois. Mes compatriotes prétendaient que j'étudiais cette langue pour passer du temps avec de jeunes Chinoises. Ce n'était pas tout à fait faux, mais j'étais timide avec les femmes. Mon chinois ne m'était presque d'aucun recours lorsque j'étais en leur compagnie.

En janvier 1941, lorsque mon frère fut transféré à l'école de comptabilité de l'armée à Tōkyō, je dus me débrouiller tout seul. Pour développer mon assurance, je me mis à travailler plus dur – et à m'amuser plus souvent encore à la salle de danse. Je savais qu'il me restait deux années avant d'être enrôlé. À Hankou, j'avais grandi de cinq ou six centimètres, et comme je ne souffrais d'aucun trouble physique, j'étais certain de me retrouver soldat de première classe lorsque le moment viendrait. Je voulais tirer le maximum de ces

deux années, car je savais qu'elles seraient les dernières de ma jeunesse. J'étais déterminé à travailler du mieux possible tout en m'amusant autant que je le pouvais dans cette superbe salle de danse. Je me disais qu'avec de la chance la guerre prendrait peut-être fin. Ensuite, je pourrais gagner énormément d'argent dans les affaires. Je rêvais d'avoir ma propre société en Chine, et d'une certaine façon je considérais les soirées passées à la salle de danse comme un investissement pour le futur – même s'il était en bonne partie financé par mon frère.

Le 8 décembre de cette année-là, la guerre entre le Japon et les États-Unis éclata. À compter de ce jour, la salle de danse et tous les autres commerces et magasins durent rester fermés le 8 de chaque mois, en signe de « contribution à l'effort de guerre asiatique ». Les journaux japonais de Hankou se mirent à désigner ceux qui, comme moi, fréquentaient la concession française, de « vermine d'Asie ». Toute personne se trouvant dans la concession tard le soir courait le risque d'être arrêtée par la police militaire japonaise.

Privé de mon plus grand plaisir, je décidai d'apprendre à chanter et me mis à suivre des cours. Un peu avant, quelques garçons qui faisaient partie de l'orchestre de la salle de danse m'avaient proposé de me donner des leçons de musique, mais je n'ai jamais imaginé que mes doigts puissent être assez agiles pour jouer de la trompette ou de la clarinette. Par contre, le chant m'apparaissait comme la solution. Je m'entraînai principalement avec des blues et des tangos, et parfois je passais la nuit à écouter des disques sur le Victrola électrique que j'avais installé dans mon placard.

* * *

Un jour de mai 1942, je fus appelé à passer mon test d'aptitude physique pour l'armée, ce qui ne fut qu'une formalité. Le soir même, j'ai envoyé un télégramme à ma famille à Wakayama : « Soldat de première classe, *banzai*⁻³ ! » Peu après, on m'informa que le 10 décembre, je serais incorporé dans le 61^e régiment d'infanterie de Wakayama.

Dans le but de m'y présenter dans une forme physique optimale,

j'ai quitté mon travail à Hankou en août pour rentrer à Wakayama. Une fois à la maison, j'ai passé mes journées à nager dans l'océan et mes soirées à m'entraîner au kendō dans la salle de sport du commissariat de police. Je n'avais pas pratiqué depuis un bon moment, mais j'étais déjà deuxième dan en quittant le collège et Sasaki-sensei m'a pressé de passer le grade supérieur, ce qui selon lui se révélerait utile dans l'armée. À cause de mon manque d'entraînement, j'étais un peu nerveux à l'approche de l'examen, mais je l'ai obtenu. Ensuite, j'ai continué à m'exercer chaque jour jusqu'à mon incorporation.

Juste avant, j'ai promis à ma mère que je reviendrais de l'armée avec le grade de premier lieutenant. Même si j'avais suivi des cours d'instruction militaire au collège et que j'étais éligible pour passer les examens d'entrée à l'école des officiers, je ne pensais pas être taillé pour cela, pas plus que je ne désirais porter un uniforme différent des autres, ni me tenir devant un peloton en hurlant des ordres. Les deux étoiles d'un premier lieutenant étaient bien suffisantes pour moi. Du moins, c'était ce que je me disais à l'époque.

Dix jours après mon incorporation, je fus affecté au 218^e régiment d'infanterie, avec d'autres jeunes recrues de la région. Il y eut une cérémonie pour marquer notre départ. Nous n'avions aucune idée de l'endroit où nous allions être envoyés, mais un sous-officier responsable de notre groupe m'a confié que notre destination serait Nanchang. Je pouvais à peine y croire, car c'était la ville chinoise dans laquelle Tadao était désormais stationné. Toutes les appréhensions que j'aurais pu avoir m'ont quitté lorsque j'ai appris que je verrais de nouveau mon frère.

Peu après le début de l'année, nous sommes arrivés à Nanchang, où il faisait si froid que le riz gelait dans ma gamelle. Dès que nous sommes descendus du train, je me suis mis à trembler de tous mes membres. Les officiers de la base étaient venus nous accueillir à la gare, et nous avons marché avec eux en rangs par quatre. Du coin de l'œil, je cherchais Tadao. Je l'ai aperçu qui se tenait un peu à l'écart des autres officiers. Il portait une pèlerine par-dessus son manteau. Quand nous sommes passés devant lui, j'ai lancé un coup

d'œil dans sa direction. Il me vit et, d'après l'expression de son visage, il fut encore plus surpris que lorsque je m'étais présenté à lui à Hankou. Plus tard, il me dit que sa première pensée fut : « Ça va encore me coûter de l'argent. »

Notre chef de section était capable de coller de méchantes gifles lorsqu'il était en colère, mais la plupart du temps il était de bonne humeur. Un jour, il m'a fait appeler pour me dire qu'il m'avait choisi dans sa section, parce qu'il pensait que je ferais un bon soldat. Il a ajouté que j'avais tout intérêt à ce que ce fût le cas.

Notre régiment avait la réputation d'être constitué de bons marcheurs, et on nous ressassait l'ordre de marcher à cinq kilomètres et demi par heure. Parfois, c'était huit kilomètres par heure, et la plupart des recrues le supportaient mal. Heureusement, mon entraînement de kendō m'y avait préparé, et pas une seule fois je n'ai rompu les rangs.

J'avais continué de grandir : désormais, je mesurais un mètre soixante-cinq. Lorsque j'ai passé la visite médicale après l'entraînement de base, mon poids était monté à soixante kilos, soit deux fois celui du paquetage que je devais porter. Selon les critères de l'armée, j'avais le gabarit idéal parce que, si on ne pesait pas le double de son paquetage, on ne pouvait pas le porter sur de longues distances, et si on pesait davantage on transportait un poids inutile.

J'eus mon baptême du feu juste après avoir terminé l'entraînement de base. C'était un endroit appelé Anyi, situé entre Nanchang et Jiujiang, où nous avions pour mission d'éliminer une unité ennemie qui se livrait à des actes de guérilla dans la région. Notre bataillon a élaboré un plan afin de capturer vivant le chef de la guérilla. Mais au cours de l'opération, je me suis blessé au pied droit et suis resté alité plusieurs jours, ce qui fut particulièrement fâcheux, parce que cela m'empêcha de passer l'examen pour l'école des officiers.

J'ai déclaré un peu plus tôt que je ne désirais rien de plus que le grade de premier lieutenant, mais je dois maintenant confesser qu'après avoir intégré l'armée j'ai rapidement changé d'avis. Tout d'abord, parce que je voulais répondre aux attentes du chef de section. Ensuite, parce que je me suis dit que, si je devais aller au

front, autant que ce soit dans l'un de ces superbes uniformes d'officier. La tenue d'un premier lieutenant n'est pas très rutilante.

J'étais découragé par le fait d'avoir raté l'examen et je devais sans doute avoir l'air maussade lorsque je suis allé voir mon frère pendant mon jour de permission. Quand je lui ai raconté l'histoire, il m'a dit de ne pas bouger et a sauté sur son cheval pour aller voir le commandant de mon unité. Lorsque ce dernier a appris que j'étais le frère de Tadao, il a accepté de me faire passer un examen exceptionnel. Je l'ai réussi, et le 1^{er} août je fus transféré dans une unité d'entraînement préliminaire pour officiers.

Les soldats qui suivaient ce cursus étaient divisés en deux groupes : l'un réunissait ceux qui allaient suivre un entraînement approfondi et l'autre, ceux qui resteraient sous-officiers. Heureusement, je fus nommé dans le premier. Comme le commandant souhaitait un entraînement plus intense et de meilleure qualité pour les officiers, il ordonna que les douze candidats retenus, dont moi-même, suivent une formation supplémentaire dispensée par le lieutenant Tsunenori Ōno, le porte-drapeau du régiment.

Au lieu de rejoindre ma compagnie, je suis resté avec l'unité de formation où j'ai suivi deux semaines d'entraînement à la mitrailleuse, puis deux autres d'équitation. Ensuite, j'ai eu une semaine d'artillerie, et finalement j'ai rejoint ma compagnie pour une seule nuit. Entre-temps, mon frère avait été transféré de Nanchang à une nouvelle division établie en Corée.

* * *

En principe, les élèves-officiers postés en Chine étaient envoyés à l'École des officiers de réserve de Nankin, sauf cette année-là où ils retournaient au Japon. Mon groupe fut affecté à une école de Kurume, un port de l'île de Kyūshū⁴, où nous sommes arrivés le 13 janvier 1944.

« L'enfer de Kurume », comme l'appelaient les élèves, était un camp d'entraînement très difficile. L'officier responsable de ma classe, le capitaine Shigeo Shigetomi, passait pour être le plus impitoyable de tous. Son mot d'ordre était : « Mieux vaut suer à

l'entraînement que saigner sur le champ de bataille », et il formait systématiquement ses cinquante soldats à des manœuvres d'attaque suicide. Les expressions favorites de Shigetomi étaient : « Tu es stupide », « Tu fais tout de travers », et elles accompagnaient généralement une sévère gifle.

Avec le capitaine Shigetomi, j'ai appris ce qu'était l'entraînement militaire et ce que cela signifiait d'être soldat. Il m'a également enseigné la discipline spirituelle. Les soldats, me dit-il, sont toujours en train de tirer au flanc ou de trouver des excuses, mais une telle conduite n'est pas admissible pour un officier. Dans notre école, la pire disgrâce était d'être pris au dépourvu ou d'avoir manqué une information. Rien ne devait être bâclé, pas même la chose la plus anodine. Le capitaine Shigetomi a fait de moi un officier, et c'est ma fierté d'officier qui m'a soutenu durant mes trente années à Lubang.

Le 5 mars 1944, alors que j'étais en manœuvres, un message est arrivé, me disant de retourner à la base pour voir un visiteur. J'ai couru tout le long du chemin. Il s'avéra que mon visiteur était Tadao. Lorsqu'il me vit, il demanda : « Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

– Pourquoi ?

– Parce que tu as l'air d'un vrai homme, maintenant », répondit-il.

Mon frère avait été temporairement affecté au commandement d'une division en Corée et avait passé un moment à Pyongyang, mais le 1^{er} mars il avait reçu l'ordre de rejoindre le quartier général de la 28^e armée à Guangdong. Il devait prendre un avion à Hakata un ou deux jours plus tard, et il en avait profité pour venir me voir. Nous avons discuté un moment, et en partant il m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : « Sois fort ! Bientôt, nous allons avoir besoin de toutes nos ressources.

– Ne t'inquiète pas, ai-je répondu d'un ton ferme. Je mourrai comme un homme.

– Eh bien, a dit mon frère, il n'y a aucune urgence à se faire tuer. Mais tu ferais mieux de te préparer à mourir, au cas où ton heure viendrait. »

J'ai marché avec Tadao jusqu'à la porte principale. Il s'est alors tourné vers moi pour me demander à voix basse : « Tu as déjà couché avec une femme ? »

Pour toute réponse, je me suis contenté de sourire. Nos regards se sont croisés, et il a déclaré d'une voix chaleureuse : « Eh bien... ! Prends soin de toi ! »

Il était déjà en train de s'éloigner lorsque j'ai trouvé le courage de lui dire : « Donne-moi cinquante yens pour que je me souviene de toi. »

Je suppose qu'il s'y attendait, car il a tout naturellement sorti son portefeuille et s'est mis à fouiller dedans. Maugréant parce qu'il n'avait pas de pièces, il m'a tendu un billet de cent yen et m'a dit avec un rictus : « Je pense qu'il serait malvenu de réclamer ma monnaie... »

Je me suis dit que c'était sans doute notre dernier au revoir. Il m'a répété de prendre soin de moi, puis il s'est éloigné à grands pas. Ses bottes impeccablement vernies brillaient au soleil.

* * *

En août, j'ai terminé ma formation et je suis devenu aspirant officier. Je devais garder ce grade pendant quatre mois avant que ma nomination au rang de second lieutenant devienne officielle. La procédure habituelle voulait que les aspirants rejoignent leur ancienne unité. Il s'est trouvé que la situation dans le Pacifique était si sérieuse à ce moment-là, que la moitié des hommes qui revenaient de Chine étaient réaffectés à des unités de l'armée de l'Ouest à Kyūshū. Comme je ne faisais pas partie de ce groupe, je m'attendais à retourner en Chine. J'étais en train de blaguer avec les autres en disant qu'il allait être merveilleux de pouvoir de nouveau se remplir le ventre de cette succulente cuisine chinoise lorsque je fus soudain appelé au quartier général.

J'y reçus le message suivant : « Vous êtes par la présente affecté au 33^e escadron du secteur Est. » Je n'avais jamais entendu parler de cette unité. J'ai donc demandé à l'officier : « Que fait cet escadron ?

- Aucune idée.
- Où est-il stationné ?
- Dans un endroit nommé Futamata, au nord de Hamamatsu. »

Je ne pus rien apprendre de plus, mais je devinai qu'il s'agissait d'un genre d'unité spéciale.

Après la cérémonie de remise de notre grade, le 13 août, plusieurs d'entre nous allèrent dire au revoir au capitaine Shigetomi, qui nous a enjoint pour la dernière fois d'être de bons officiers. Il était presque en larmes lorsqu'il nous a tapés dans le dos en nous souhaitant bonne chance.

* * *

Lorsque je suis arrivé à Futamata, le 16 août, j'ai appris que l'entraînement ne commencerait pas avant le 1^{er} septembre. On m'a donné deux semaines de permission.

Je suis allé à Tōkyō, en partie parce que je voulais récupérer un ceinturon pour sabre d'officier auprès de mon frère aîné, lequel avait été promu au grade de major et pouvait donc désormais porter un ceinturon d'officier de terrain. Mon frère avait été transféré à la direction médicale de l'armée à Tōkyō et il vivait à Nakano, qui se trouvait à l'époque à la périphérie de la capitale. Il m'a questionné sur l'unité à laquelle j'avais été affecté. Je lui ai donné le nom de l'escadron, mais il n'avait aucune idée du type de missions qu'il effectuait.

Mon frère eut l'air étonné. « C'est ça », dit-il en faisant un « V » horizontal avec l'index et le majeur de sa main droite, puis en les inclinant comme s'il versait de l'eau dans une théière. J'ai compris qu'il se montrait mystérieux parce que sa femme était présente, et j'ai à peine hoché la tête pour indiquer que j'avais compris.

Ce qui n'était pas exactement le cas. Les doigts pointés étaient un coup de karaté porté aux yeux de l'adversaire, et le geste de verser de l'eau ou du thé évoquait le fait d'empoisonner quelqu'un. J'en ai déduit que j'allais être impliqué dans des activités d'espionnage dont j'ignorais la nature. L'idée que l'on me confie un travail de renseignement ne fut pas vraiment une surprise pour moi, car à Nanchang le lieutenant Ōno m'avait un jour déclaré : « On manque d'hommes pour les unités de pacification. Avec ta connaissance de la langue chinoise, quand tu auras terminé ta formation d'officier, on

te confiera sans doute des missions de ce genre. »

Les « unités de pacification » désignaient en fait les unités infiltrées derrière les lignes ennemies et qui essayaient de briser leurs défenses de l'intérieur. Elles ressemblaient par bien des points à ce que les Américains appelaient des « escadrons commando ».

Le lendemain, mon frère me donna le ceinturon, et après être allé m'incliner devant le palais impérial, le sanctuaire de Yasukuni et celui de Meiji, je suis allé à Wakayama pour voir ma famille.

* * *

Le centre d'entraînement où je me suis rendu s'appelait la Section de Futamata de l'école militaire de Nakano, mais au-dessus du portail on lisait seulement : Escadron de formation militaire de Futamata. Ce n'était qu'un petit ensemble de baraquements décrépis, situé à un peu moins de deux kilomètres de la gare ferroviaire de Futamata. L'école n'était pas très loin de l'endroit du fleuve Tenryū où le 3^e régiment du génie militaire de Nagoya s'était jadis entraîné à construire des ponts.

Mon groupe constituait la première classe de l'école et, le 1^{er} septembre, il y eut une cérémonie d'ouverture. Le commandant, le lieutenant-colonel Mamoru Kumagawa, s'est adressé aux deux cent trente officiers en ces termes : « Le but de cette école est de vous former à la guerre secrète. Le véritable nom de cette école ne doit jamais être révélé. De plus, vous devez renoncer à l'idée d'obtenir tout honneur ou distinction militaire. »

Cela ne me surprit guère, parce que mon frère m'avait prévenu à Tōkyō, mais les autres échangèrent des regards stupéfaits et anxieux. Et cette anxiété ne fit que croître lorsque l'un des instructeurs, le lieutenant Sawayama, se mit à nous hurler des questions.

« Lorsque vous êtes arrivés à Futamata, quelle fut votre première impression ? », demanda-t-il. Puis, sans attendre de réponse :

« Si des troupes étaient stationnées ici, ça ferait combien de bataillons, à votre avis ? Quelle est la principale industrie de cette région ? Dans quel genre de ville est-ce que nous sommes ? Quelle

quantité de nourriture la ville pourrait-elle fournir à un régiment ? Quelle est la largeur moyenne des façades, ici⁵ ? »

Bien sûr, aucun de nous n'avait la moindre réponse à fournir. Nous étions pris de court.

Puis il continua : « J'essaie de vous faire comprendre ce que nous entendons par le mot *renseignement*. Pour établir la carte des mouvements de l'armée, nous avons besoin d'informations, c'est-à-dire de plusieurs types de renseignements. Mon travail est de vous apprendre à recueillir des renseignements utiles pour l'armée. Vous allez devoir apprendre à repérer tout ce qui se trouve autour de vous et à l'évaluer du point de vue du renseignement militaire. »

Je m'étais attendu à quelque chose de la sorte, mais je ne pus échapper à l'impression de m'être fourré dans un panier de crabes. Et j'étais loin d'être le seul.

Quelqu'un a dit : « Je n'ai pas assez de cervelle pour ça. »

Un autre a grogné : « Est-ce que ça veut dire qu'après la formation d'officier, je vais devenir un espion ? »

Le soir même, plusieurs d'entre eux sont allés voir le lieutenant Sawayama, et leur porte-parole lui déclara : « On pensait tous, en entrant dans l'armée, qu'un jour on mènerait un peloton sur le champ de bataille. C'est pour ça qu'on s'est donné tant de mal à l'école de formation des officiers. On ne connaît absolument rien en matière de guerre secrète, et nous ne sommes aucunement confiants en nos capacités à en apprendre quelque chose. Nous souhaiterions être renvoyés dans nos précédentes unités. »

Le lendemain matin, le lieutenant Sawayama nous a rassemblés pour nous dire : « Vous avez raison de penser que l'entraînement que vous allez suivre ici sera difficile. Mais le simple fait que vous l'ayez compris après mon discours d'hier est la preuve de vos capacités intellectuelles. J'ai l'intention de fourrer dans vos crânes tout ce que vous avez besoin de savoir, alors ne vous inquiétez pas. Et ne vous avisez pas de venir vous plaindre une deuxième fois ! »

En ce qui me concernait, j'étais ravi d'entendre que j'avais certaines capacités intellectuelles. Je n'irais pas jusqu'à dire que toutes mes craintes avaient été dissipées, mais je me suis mis en tête d'apprendre tout ce qu'il y avait à apprendre à Futamata.

C'était très différent de l'école de formation des officiers. On observait les procédures militaires, mais sans insister scrupuleusement sur le règlement. Au contraire, les instructeurs ne cessaient de nous répéter que, dans notre nouveau rôle d'apprenti commando, tant que nous conservions l'esprit militaire et la détermination de servir notre pays, les règles devenaient secondaires. Dans le même temps, ils faisaient tout pour nous amener à comprendre que les techniques les plus sournoises que nous apprenions, comme les écoutes électroniques, devaient être utilisées contre l'ennemi et non pour notre bénéfice personnel. Ils nous exhortaient à donner notre opinion sur la qualité de notre formation et à exprimer des plaintes, le cas échéant.

Nous avions quatre heures de formation le matin et quatre autres l'après-midi. Chaque cours durait deux heures, avec quinze minutes de pause. Quand ce moment arrivait, tout le monde sortait par les fenêtres pour aller fumer une cigarette dans la cour. Nous étions deux cent trente, entassés comme des sardines dans un petit baraquement, et la pause n'était pas suffisamment longue pour que tout le monde sorte, puis entre de nouveau en ordre correct par l'unique porte. À l'école de formation des officiers, si quelqu'un avait osé sortir par la fenêtre, la punition aurait été immédiate et sévère. À Futamata, c'était la routine.

La salle de cours était terriblement exiguë. Nous étions épaule contre épaule et coincés devant comme derrière par des tables. Les instructeurs nous faisaient la leçon depuis une petite estrade et, malgré leur inconfort, ils montraient beaucoup d'enthousiasme et même de ferveur à nous dispenser les rudiments de la guérilla.

Auparavant, à l'école principale de Nakano, les cours consistaient en une année de formation en langues étrangères, puis une année de formation idéologique et de guérilla. Comme la situation était devenue des plus sérieuses, la formation en langues fut éliminée et le reste des cours ramené à six mois. Au moment où nous sommes arrivés, ces six mois avaient été réduits à trois. Le rythme était soutenu, pour les instructeurs comme pour les élèves.

J'ai commencé à comprendre les différences de base entre la guerre ouverte et la guerre secrète. Les exercices militaires

pratiqués à l'école de formation des officiers appartenaient à la guerre ouverte, qui est foncièrement unicellulaire. Ce qu'on nous enseignait maintenant, c'était un type de guerre multicellulaire dans laquelle chaque parcelle d'information disponible est utilisée pour plonger l'ennemi dans la confusion. En un sens, ce que nous apprenions à Futamata était l'exact opposé de ce que nous avions appris avant. Nous devons nous habituer à un concept de guerre complètement nouveau.

Nous avons une quantité astronomique de devoirs ! Presque chaque nuit, nous devons demander la permission de laisser les lumières allumées après l'heure de l'extinction des feux, et la plupart d'entre nous travaillaient jusqu'à minuit, voire davantage. Mais même ainsi, le temps nous manquait. Durant nos jours de congé, on se terrait dans les cafés et les auberges de Futamata pour essayer de finir nos devoirs. J'allais soit à l'auberge Kadoya, soit à l'auberge Iwataya, et j'ai récemment appris que Kadoya était encore ouverte de nos jours. Ça a dû représenter une horrible nuisance pour ses tenanciers de voir ces hordes de jeunes officiers fondre sur eux chaque dimanche, en particulier lorsqu'il y avait des pénuries de nourriture.

* * *

Je ne peux pas évoquer Futamata sans me rappeler la célèbre chanson folk *Sado Okesa*. Le lieutenant Sawayama s'en servait pour illustrer l'idée globale de la guerre du renseignement.

« Il n'existe pas de version correcte de *Sado Okesa*, disait-il. Dans une large mesure, on peut la chanter ou la danser à loisir. C'est comme ça que font les gens. Le genre de guérilla que l'on enseigne dans cette école est du même ordre. Il n'existe aucune règle. Vous devez faire ce qui convient selon les circonstances. »

En un sens, on peut comparer l'entraînement que nous avons reçu avec ce qu'il est convenu d'appeler une « éducation libérale ». Dans une large mesure, on nous a lâché la bride, pour ainsi dire. On nous encourageait à penser par nous-mêmes, à prendre des décisions lorsqu'il n'y avait plus de règles. Je le répète : l'entraînement était

très différent de ce qu'on nous avait inculqué au centre de formation des officiers. On nous avait appris à ne pas penser, mais à mener nos troupes sur le champ de bataille, résolus à mourir. Le seul et unique but était de tuer le plus grand nombre possible d'ennemis avant d'être nous-mêmes tués. À Futamata, cependant, on nous a enseigné que le but était de rester en vie et de continuer la guérilla le plus longtemps possible, quand bien même cette attitude aurait normalement été considérée comme déshonorante. La question de la meilleure façon de survivre était laissée à l'appréciation de chacun.

J'aimais cela. Ce genre d'entraînement et ce type de guerre semblaient convenir à ma personnalité.

À l'époque, si un soldat fait prisonnier parvenait à s'évader et à retourner au Japon, il passait en cour martiale et risquait d'être condamné à la peine capitale. Même si la sentence n'était pas appliquée, il était si violemment ostracisé par ses compatriotes, qu'il aurait mieux valu qu'il meure. Les soldats étaient censés donner leur vie pour la cause, et non pas se mettre à plat ventre dans les camps de prisonniers ennemis. Dans ses *Instructions pour les militaires*, le général Hideki Tōjō l'écrit clairement : « Celui qui ne souhaite pas tomber en disgrâce doit être fort. Il doit toujours avoir à l'esprit l'honneur de sa famille et de sa communauté, il doit se battre avec une extrême ferveur pour acquérir leur confiance. Ne survivez jamais dans la honte en tant que prisonnier. Mourez sans laisser ce crime ignominieux derrière vous. »

Mais à Futamata, on nous a enseigné qu'il était permis d'être fait prisonnier. En nous faisant capturer, nous disait-on, nous pouvions donner de fausses informations à l'ennemi. En outre, il y avait des situations où nous devions nous laisser délibérément faire prisonnier. Cela pouvait, par exemple, constituer le meilleur plan, si nous avions besoin de communiquer directement avec d'autres soldats qui s'étaient déjà fait capturer. La leçon tenait en un mot : la fin justifie les moyens.

Dans une telle situation, avons-nous appris, nous ne serions pas tenus responsables par l'armée pour avoir été faits prisonniers. Au

lieu de cela, on nous reconnaîtrait le mérite d'avoir mené vaillamment notre mission. Cependant, seuls les initiés seraient au courant que nous étions engagés dans une guerre secrète de l'information, et nous aurions à faire face aux railleries et au mépris des autres. Concrètement, personne ne serait au courant de nos activités pour notre pays, mais c'était le revers de la médaille de la guerre secrète. C'est un travail absolument ingrat, au sens propre du terme.

On peut donc se demander où ces recrues engagées dans ce type de guerre plaçaient leur espoir. L'école militaire de Nakano répondait à cette question d'une phrase laconique : « Dans la guerre secrète, il n'est question que d'intégrité. »

Et c'est vrai, car l'intégrité est la plus grande des nécessités lorsqu'un homme doit duper non seulement ses ennemis, mais également ses amis. Grâce à l'intégrité – et j'y inclus sincérité, loyauté, dévouement à sa mission et sens moral – un homme peut supporter toutes les épreuves et finalement transformer ces épreuves en victoire. C'était la leçon que les instructeurs de Futamata s'efforçaient de nous inculquer.

L'un d'eux l'exprimait en ces termes : « Si votre esprit est authentiquement pur, les gens vous feront confiance et coopéreront avec vous. » J'interprétais cela de cette façon : aussi longtemps que je resterai intérieurement pur, tout ce que je pourrai entreprendre finira par bénéficier à mon pays et à mes compatriotes.

À cette époque, nous savions déjà que les États-Unis travaillaient à l'élaboration de la bombe atomique. Au Japon également, des recherches étaient en cours, mais les rapports que nous recevions nous informaient que l'Amérique, pays nettement plus riche et doté de bien plus de scientifiques, possédait une avance considérable. Bien que nos rapports ne tiennent en rien de la rumeur, nous envisagions l'utilisation de l'arme atomique contre le Japon.

En octobre 1944, les forces américaines ont atteint Leyte, une île de l'archipel des Philippines. La situation était si sombre que les gens se mirent à parler sérieusement de l'invasion du Japon. Nous avions le sentiment que chaque minute nous rapprochait du moment où nous serions appelés à passer à l'action. Et pourtant, nous

n'étions pas réellement inquiets. Nous étions certains que, même si l'ennemi se posait au Japon, la victoire finale nous reviendrait. Comme presque tous nos concitoyens, nous considérions le Japon comme l'invincible pays des dieux.

* * *

Début novembre, nous avons effectué une manœuvre sous l'œil des officiels pour montrer que l'on avait bien appris nos leçons. Le problème nous fut posé en ces termes : « Une force ennemie a atterri au Japon. Ces troupes ennemies se sont emparées de l'aérodrome de Hamamatsu. Au vu de la progression des combats, le commandant ennemi se prépare à prendre un vol pour rejoindre la base aérienne d'Atsugi. Vous devez passer immédiatement à l'action. Votre mission est de kidnapper le commandant ennemi et de faire exploser l'aérodrome de Hamamatsu. »

Chacun d'entre nous a dû élaborer un plan d'action pour que la mission soit un succès. Ensuite, la meilleure stratégie a été retenue et la manœuvre en question a pris la forme d'une simulation d'opération.

Comme j'avais été affecté au groupe chargé du kidnapping, je portais mon uniforme, mais sans les insignes. Les membres de l'équipe de démolition étaient habillés comme des paysans et des ouvriers journaliers. Un guetteur fut dépêché, mais alors qu'il rampait vers l'aérodrome il remarqua une force « ennemie » qui approchait. Il plongea aussitôt sur le bas-côté de la route, ce qui déclencha la suspicion des paysans qui travaillaient dans les champs proches. Au lieu de tenter une fuite inutile, il se rendit à l'« ennemi ». Par la suite, il me raconta : « J'ai compris qu'il était vain de résister, alors j'ai décidé de me laisser prendre et de faire semblant de donner de mauvaise grâce des informations erronées. » Je fus surpris de constater à quel point il avait retenu la leçon « Sado Okesa ».

Mis à part la capture du guetteur, la manœuvre, qui a duré quatre jours et trois nuits, s'est déroulée sans accroc. Les observateurs du quartier général de l'armée nous ont très bien notés. Peu après, j'ai appris que, durant la manœuvre, une rumeur s'était répandue parmi

la population, selon laquelle un officier de l'armée de Futamata dénommé Kumagawa avait organisé une rébellion et s'apprêtait à envoyer une force opérationnelle composée d'apprentis officiers afin de faire sauter l'aérodrome. Certains villageois pensèrent que la police locale devait en être immédiatement informée, mais d'autres prêchèrent pour la prudence, et la décision fut remise au lendemain matin. Heureusement, la manœuvre était alors terminée et l'affaire s'éteignit d'elle-même.

Le 30 novembre, nous reçûmes l'ordre de nous « retirer » de l'école. J'ignore toujours pourquoi, alors que nous venions d'achever notre formation, on nous ordonna de nous retirer, sans célébrer notre passage de diplôme. Toutefois, j'étais convaincu que ces trois mois avaient fait des merveilles sur mon esprit, tout autant que sur mes capacités de soldat. J'avais l'impression que je pourrais me comporter aussi intelligemment et calmement que le guetteur capturé qui avait été mon compagnon d'entraînement. Je me suis dit que, quoi qu'il arrive, je serais en mesure d'accomplir honorablement mon devoir.

Juste avant que nous ne quittions l'école, nous fûmes informés que quarante-trois d'entre nous, dont moi-même, allaient être envoyés aux Philippines, et que vingt-deux autres devaient revenir à Futamata le 7 décembre.

La veille de mon départ, je me suis promené sur les berges du fleuve Tenryū et j'ai longuement observé ses eaux tumultueuses. Soudain, une chanson populaire de l'époque, *Ina no Kantarō*, m'est venue à l'esprit. Ses paroles disaient :

J'ai peut-être l'air d'un escroc ou d'une brute

Mais regarde, ô lune, la splendeur de mon cœur.

Cette chanson s'inspire de l'histoire de Kantarō, un bandit qui avait rejoint les troupes impériales durant la restauration de Meiji. Assis là au bord de l'eau, j'ai vu les soldats de la guerre secrète, dont je faisais partie, comme des gangsters semblables à Kantarō, aidant furtivement les vaillantes troupes impériales.

J'en vins à la conclusion que, lorsque je mènerais mes actes de guérilla dans les Philippines, je finirais probablement par mourir dans

les montagnes, seul et oublié de tous. J'avais bien conscience que mon combat ne m'apporterait ni honneur ni renommée, mais je n'en avais cure.

Je me suis demandé : « Est-ce ainsi que les choses doivent se passer ? »

Puis j'ai formulé cette réponse : « C'est ainsi que les choses doivent se passer. Si mon action apporte le plus petit soutien à mon pays, alors je devrais en être heureux. »

Et je me suis mis à chanter la chanson de Kantarō par-dessus le bruit fougueux du fleuve :

*Ô lune de mon pays, je viens de renaître
Reflète la brillance de mon cœur, ce soir.*

Pour la première fois en trois mois, je suis rentré à la maison, à Wakayama. Ce serait ma dernière visite avant longtemps, voire la toute dernière, et j'ai demandé à ma mère : « Confie-moi ce poignard que tu conserves dans le tiroir de ton armoire. »

Ce poignard était l'arme du dernier recours que mon arrière-grand-mère avait léguée à ma grand-mère, puis à ma mère. J'entendais encore celle-ci me raconter comment sa propre mère le lui avait remis le jour où elle a épousé mon père. Elle me l'a donné et, tout en me tendant le fourreau blanc qui contenait la lame, elle m'a dit d'un air grave : « Si tu es capturé, sers-t'en pour te suicider. »

J'ai acquiescé, mais au fond de moi-même je savais que je ne me tuerais pas, si j'étais fait prisonnier. Ç'aurait été une violation de mes devoirs d'agent de guerre secrète. J'avais voulu qu'elle me donne ce poignard pour assurer ma propre protection.

Je désirais aussi quelque chose qui pût me rappeler mon père, mais je n'osais lui demander. Alors que j'étais en train de réfléchir à la meilleure façon de procéder, j'ai soudain pensé à un encensoir en bambou qu'il aimait beaucoup. Il mesurait environ trente centimètres de long, avec un obturateur en bois de santal noir et une belle inscription gravée sur le côté. Mon père le conservait en permanence sous un autre encensoir, en métal celui-là, dans un petit meuble du salon qui comptait trois tiroirs. Je me suis résolu à le voler. Quand j'ai parlé de mon projet à ma mère, elle n'a rien trouvé

à objecter.

Plus tard, mes deux frères m'ont dit avoir été très choqués en apprenant que j'avais pris le poignard et l'encensoir en bambou. Ils avaient cru que j'avais le projet de brûler de l'encens et de commettre *seppuku*, le suicide rituel. Rien n'était plus éloigné de mon esprit, évidemment. Je me disais simplement qu'un jour, au front, il serait réconfortant de contempler ces objets et de penser à ma famille.

En quittant Wakayama, j'ai dit à ma mère : « Mon métier étant ce qu'il est, il est possible que je sois déclaré mort, même si ce n'est pas le cas. Si on te dit que j'ai été tué, ne te fais pas trop de souci, car il se pourrait bien que je revienne quelques années plus tard. »

Le lendemain, je suis allé voir mon jeune frère Shigeo, qui était stationné à Yachimata, dans la préfecture de Chiba, à l'est de Tōkyō. Il était alors devenu sous-lieutenant et suivait un entraînement de reconnaissance aérienne. Il voulut qu'on aille dîner dans le port de Choshi, dans un endroit dont il me vanta les mérites : on pouvait y manger du poisson frais à volonté, chose rare en ces temps de restrictions. Malheureusement, je n'en avais pas le temps, donc nous partageâmes un dernier repas dans un restaurant de Chiba, qui était sur ma route pour Tōkyō.

Le lendemain matin, mon frère aîné me fit ses adieux à la gare de la capitale.

« Prends soin de toi », m'a-t-il simplement dit.

1. Littéralement : « la voie du sabre ». Escrime japonaise pratiquée avec une armure et un *shinai*, une arme faite de quatre lattes de bambou. Le kendō était l'un des dix-huit arts martiaux auxquels étaient formés les samouraïs. Sa notion fondamentale est la recherche de l'unité de l'esprit, du sabre et du corps (*ki ken tai no ichi*). (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. Maître, professeur.

3. Dans sa formule complète, *tennō heika banzai* (天皇陛下万歳), qui signifie littéralement « Longue vie à sa majesté l'empereur ». Utilisée comme cri de guerre durant la Seconde Guerre mondiale, cette expression apparut au Japon au VIII^e siècle pour témoigner du respect à l'empereur. Elle est souvent abrégée en *banzai* (万歳), qui signifie « dix mille ans » ou « longue vie ».

4. Troisième plus grande île du Japon, au sud-ouest de Honshū, l'île principale.

5. Au Japon, la taxe d'habitation était alors calculée en fonction de la largeur des façades

des maisons. Seules les familles les plus aisées pouvaient faire construire des *machiya* (maisons traditionnelles) très larges. Ce qui explique que les demeures populaires étaient construites en longueur, avec une façade étroite.

Ordres fatidiques

Le jour suivant mon retour à Futamata, il y eut un fort tremblement de terre. Le groupe de vingt-deux soldats auquel j'appartenais reçut l'ordre de se rendre à l'aérodrome d'Utsunomiya, à une centaine de kilomètres environ au nord de Tōkyō, pour embarquer le soir même à bord d'un avion de transport de troupes. Normalement, nous aurions emprunté le chemin de fer du Tōkaidō, mais à cause du séisme le trafic sur cette ligne était interrompu. Nous avons donc dû nous mettre en route en camion, avec l'espoir que les trains circuleraient un peu plus au nord.

Lorsque le camion passa devant Kadoya, l'auberge où j'avais souvent séjourné, le propriétaire et toute sa famille attendaient devant pour nous dire au revoir. Nous nous sommes arrêtés, et ils nous ont offert une bouteille de saké et un plateau rempli de châtaignes et de calmars séchés. Sans descendre du camion, nous avons ouvert la bouteille pour trinquer à nos adieux.

Nous avons fait en sorte de prendre le train à Kakegawa avant de changer de ligne à Tōkyō pour arriver à Utsunomiya au milieu de la nuit. Il s'avéra que l'avion de transport était en réparation, et nous avons dû attendre quelques jours dans une auberge face à la gare. Pendant ce temps, nous avons appris que les forces américaines avaient atterri à San Jose, sur l'île philippine de Mindoro. À l'annonce de cette nouvelle, nous avons échangé des regards inquiets et j'ai senti mon corps se crispier.

Les vingt-deux soldats que nous étions quittèrent l'aérodrome d'Utsunomiya à bord de trois avions, un bombardier lourd de type 97 converti en appareil de transport et deux bombardiers lourds de type 100. C'était le 17 décembre, deux jours après la chute de San Jose.

Le plan voulait que l'on gagnât directement Taipei pour y refaire le plein et continuer le jour même vers la base aérienne de Clark sur l'île de Luçon, mais le mauvais temps nous a forcés à atterrir à Okinawa et y passer trois jours. Ensuite, il a fallu de nouveau faire des réparations sur l'avion de transport. Une chose en entraînant une autre, nous ne sommes arrivés à la base de Clark que le 22 décembre, soit six jours après avoir quitté Utsunomiya.

Lorsque nous avons atterri, une alerte d'attaque aérienne était en cours, mais je fus surpris de voir les équipes de maintenance s'activer comme si de rien n'était. J'en ai demandé la raison et l'un des mécaniciens m'a répondu : « C'est au tour de Manille, aujourd'hui ». L'ennemi bombardait Clark un jour, Manille le lendemain.

Nous avons été informés qu'à notre arrivée nous devions prendre contact avec l'escadron de renseignement de la 14^e armée régionale. En fait, Masaru Shimoda et Kusuo Tsuchihashi avaient été envoyés par l'escadron pour nous attendre. Ils partirent presque immédiatement pour informer le quartier général de Manille de notre arrivée, à quatre-vingts kilomètres de là, en nous assurant qu'ils seraient de retour au plus tard le lendemain matin.

À midi, ils n'étaient toujours pas revenus. Nous craignions qu'il leur soit arrivé quelque chose sur la route, mais ils finirent par arriver à bord d'un camion. Ils nous expliquèrent qu'un avion de chasse Lockheed P-38 Lightning les avait repérés et les avait harcelés, ce qui les avait obligés à se faufiler sur des routes secondaires pour effectuer la plus grande partie du trajet. Le stress et l'excitation d'avoir dû lutter pour leur survie se lisait encore sur leurs visages.

Nous sommes restés une nuit de plus à Clark, puis avons gagné Manille le 24. Ce matin-là, un bombardier ennemi Consolidated B-24 a volé à basse altitude pour déverser des cartes de Noël sur la ville. On y voyait l'image d'un agneau accompagnée d'un message en anglais à l'intention du peuple philippin : « Nous sommes maintenant dans le Pacifique Sud et espérons passer Nouvel An avec vous ! »

Lorsque l'un de mes collègues officiers me l'a traduit, j'ai grincé des dents avant de déclarer : « Imbéciles ! Idiots ! Pour qui se prennent-ils ? ! »

L'escadron de renseignement était situé à Manille, dans un ancien quartier résidentiel pour expatriés. C'était un immeuble en béton de deux étages et sur l'enseigne au-dessus de l'entrée on pouvait lire : « Institut de Sciences naturelles ».

Nous fûmes accueillis par le commandant de l'escadron, le major Yoshimi Taniguchi, un homme à la peau mate. Après que nous lui eûmes remis nos accréditations, il annonça que six hommes, dont moi, allaient être affectés à la brigade Sugi, ainsi qu'on appelait la 8^e division d'Hirasoki. Il ajouta que nous y recevrons des ordres du quartier général.

La brigade Sugi avait pour mission de défendre la partie occidentale de Luçon, entre Nasugbu et Batangas. Ses quartiers généraux se trouvaient à Lipa.

Le soir même, nous organisâmes une fête d'adieu à l'Institut. Ceux d'entre nous qui venaient de Futamata se dirent que c'était la dernière fois que nous nous voyions, mais nous nous y attendions. Je ne remarquai aucun signe de mélancolie malgré le calme de notre soirée. Nous bûmes du saké froid et le major Taniguchi nous informa du contexte de la guerre. Je ne fus pas particulièrement impressionné.

Le 26 décembre, au beau milieu de la nuit, les six d'entre nous à rejoindre la brigade Sugi quittèrent Manille en compagnie du major Taniguchi, à bord d'un camion qui convoyait également un chargement conséquent de munitions. Vêtus d'uniformes d'été, avec sabres, revolvers et jumelles, nous avons tous les six l'air d'officiers ordinaires, mais le major Taniguchi portait l'uniforme de la police philippine locale et une casquette d'alpiniste.

Sous la lumière brillante de la lune, le camion roula vers le sud, en direction de Lipa. Peu après notre départ, j'aperçus le lac Laguna de Bay sur la gauche, et la contemplation de sa surface calme éclairée par la lune suffit à évacuer toute tension en moi. Il était à peine imaginable que ce magnifique paysage se transformât bientôt en champ de bataille. La scène était irréelle, envoûtante, mais je fus rapidement ramené à la réalité par le bruit des camions qui allaient en sens inverse. Plus nous allions vers le sud, plus leur nombre augmentait.

Nous arrivâmes au quartier général de la division juste avant l'aube. Les ordres que j'allais y recevoir devaient décider de mon sort pour les trente années suivantes.

* * *

La route, construite en urgence par le génie militaire, s'enfonçait profondément dans une forêt de palmes. Le quartier général de la brigade Sugi se trouvait juste au bord de la chaussée. Il consistait en un essaim de nipas, des huttes rondes sur pilotis identiques à celles dans lesquelles vivent les Philippins, avec des murs en bois brut et des toits en feuille de palmes. Nous suivîmes le major Taniguchi dans l'une d'entre elles.

Plusieurs officiers étaient à l'intérieur : le lieutenant-colonel Motoyama du commandement stratégique, le major Takahashi du commandement de renseignement, le capitaine Yamaguchi de l'escadron de soutien, le premier lieutenant Kusano d'une unité de renseignement, ainsi que quelques autres.

Nous attendîmes dans un coin de la pièce, anxieux, tandis que le major Taniguchi et le major Takahashi discutaient à voix basse de nos assignations. Pressentant qu'il s'agissait là d'un moment qui devait décider de mon destin, je serrais les poings. Au bout d'un moment, Shigeru Moriguchi et Shigeishi Yamamoto furent appelés et reçurent l'ordre de mener une attaque sur San Jose à la tête de cinquante soldats. Ensuite, Shin Furuta et Ichirō Takaku furent nommés à la tête d'une unité de guérilla sur l'île de Mindoro.

Ce fut mon tour. Le major Takahashi déclara : « L'aspirant officier Onoda va se rendre sur l'île de Lubang, où il dirigera la garnison afin d'y mener la guérilla. »

C'était la première fois que j'entendais le nom de Lubang. Je n'avais pas la moindre idée de sa localisation ni de sa taille.

Le major Takahashi rédigea un ordre pour la garnison de Lubang et y apposa le sceau du commandant de la 8^e division, le lieutenant-général Yokoyama. Puis il ajouta : « Je vais leur envoyer des ordres par câble, mais prenez ceci avec vous, juste au cas où. »

L'ordre de mission disait : « Le commandant de la garnison de

Lubang va déployer d'autres escadrons et se préparer à la guérilla. Cet ordre ne s'applique pas aux unités placées sous le commandement des officiers supérieurs. L'officier Onoda est envoyé avec la mission de mener des opérations de guérilla. »

Après que j'eus lu cette lettre, le major Takahashi précisa : « Notre objectif est d'entraver la progression de l'ennemi vers Luçon. La première chose que vous aurez à faire sera de détruire l'aérodrome de Lubang et le débarcadère du port. Si l'ennemi atterrissait malgré tout ou essayait d'utiliser l'aérodrome, détruisez leurs avions et abattez leurs équipages. »

Le major Taniguchi ajouta : « Il devrait y avoir au minimum deux chefs pour une mission de guérilla, mais nous ne pouvons pas y assigner un deuxième. Vous devrez vous débrouiller tout seul. Cela ne sera pas facile, mais faites de votre mieux. La première fois que vous mènerez une action en complète autonomie, il y a des chances que vous commettiez quelques erreurs, alors ouvrez bien les yeux. »

Le dernier de notre groupe de six était Misao Yamazaki, et lorsqu'il lui fut signifié qu'il resterait en réserve dans le quartier général la distribution des ordres de mission prit fin. En tant que nouveaux arrivants, nous étions censés aller nous présenter officiellement au commandant de la division, mais le lieutenant-général Akira Mutō, chef d'état-major de la 14^e armée régionale, s'était arrêté à l'improviste dans le quartier général de la division sur le chemin du retour d'une tournée d'inspection et se trouvait alors dans le bureau du commandant.

Le général Mutō étant le plus haut gradé présent, nous nous sommes d'abord présentés à lui. En nous regardant de près, il déclara : « Je savais que vous deviez arriver, mais je pensais être trop occupé pour vous voir. Je suis content que nous puissions nous rencontrer ici. En ce moment, la guerre ne se passe pas très bien. Il est urgent que vous mettiez tout en œuvre pour mener à bien vos missions. Compris ? Je ne plaisante pas ! »

C'était une sensation étrange que de recevoir un discours d'encouragement de la part d'un célèbre général. Nous étions honorés et impressionnés. Alors que nous nous tournions vers le

commandant de la division, celui-ci nous arrêta d'un geste de la main. « Ne vous souciez pas de moi, dit-il. Vous vous êtes déjà présentés à son excellence le chef d'état-major. »

Puis, en me regardant droit dans les yeux, il ajouta : « Il vous est formellement interdit de mourir de vos propres mains. Cela peut prendre trois ans, cinq ans, mais quoi qu'il arrive nous reviendrons vous chercher. En attendant, tant qu'il vous restera un soldat, vous devrez continuer à le commander. Vous devrez peut-être vous nourrir de noix de coco. Si cela devait être le cas, faites-le ! Mais en aucun cas, vous ne pouvez vous donner volontairement la mort. »

Le commandant, un petit homme au visage agréable, m'avait donné cet ordre d'une voix douce. On aurait dit un père s'adressant à son enfant. Lorsqu'il eut terminé, je répondis d'un ton aussi énergique que possible : « *Oui, chef !* »

Je me souvins alors de ce que l'on m'avait enseigné à Futamata et fis le vœu d'exécuter les ordres qui m'étaient donnés. Moi, simple aspirant officier, je les recevais directement d'un commandant de division ! C'était là un événement peu commun, et je fus doublement impressionné par les responsabilités qui m'incombaient. Je me tins ces propos : « Je le ferai ! Même si je ne trouve pas de noix de coco, même si je dois manger du chiendent, je le ferai ! Ce sont les ordres que j'ai reçus, et je les mettrai à exécution ! » Cela peut paraître étrange aujourd'hui, mais je le pensais vraiment.

* * *

La plupart des civils ignorent que, dans l'armée, les ordres doivent venir d'un supérieur direct. Les officiers habilités à en donner sont les commandants de division, les commandants de régiment et les commandants de compagnie. Les chefs de peloton ou les chefs de détachements ne sont que les assistants d'un commandant de compagnie, et ils ne font que mettre en œuvre les ordres de ce dernier.

Lorsqu'un homme monte la garde sur ordre de son commandant et qu'un officier d'une autre compagnie lui ordonne de faire autre chose, il n'est pas tenu de lui obéir. Il doit informer cet officier qu'il

est de garde et qu'il ne peut quitter son poste sans l'ordre de son propre commandant. Cela s'applique même si l'officier en question est un général.

À Futamata, je fus placé sous les ordres de la 14^e armée régionale puis assigné à la brigade Sugi. Aucun commandant de compagnie ni de régiment ne pouvait intervenir dans cette chaîne hiérarchique. Mon supérieur direct était le commandant de la brigade Sugi qui m'avait envoyé à Lubang. Le major Taniguchi et le major Takahashi avaient autorité pour m'informer ou m'orienter, mais en aucun cas ils ne pouvaient modifier les ordres que j'avais reçus du lieutenant-général Yokoyama.

Il est possible qu'un officier ait l'autorité nécessaire pour déployer des troupes sans pour autant être en mesure de modifier les ordres précédemment donnés par leur supérieur direct. Le déploiement n'a pas préséance sur les ordres. Je suis allé à Lubang avec l'ordre de *diriger* des hommes afin de mener une guérilla, mais pas de les *commander*. Je pouvais leur dire que faire et de quelle façon, mais il revenait à leur supérieur direct de décider de les engager dans une guérilla. Ce manque d'autorité s'est révélé être un terrible handicap pour moi.

* * *

Après avoir pris mon service et reçu mes ordres, je suis retourné dans le bureau des officiers. En me voyant entrer, le major Takahashi se mit à rire et déclara : « Onoda, vous allez être surpris de ce qui vous attend à Lubang. La compagnie qui y est postée est la meilleure de toute l'armée japonaise ! »

En lui décochant un regard réprobateur, le major Taniguchi dit : « Il plaisante. »

Le chef d'escadron Yamaguchi eut soudain un sourire. « Quoi qu'il en soit, commenta-t-il, Lubang est une très belle île. Il n'y en a plus beaucoup de ce genre. Toujours plein de choses à manger. Au moins, vous n'aurez pas à vous soucier de cela, Onoda. »

Le visage du major Taniguchi se fit sérieux lorsqu'il déclara : « Ceux d'entre nous qui ont été entraînés à la guerre secrète sont

prêts à se rendre derrière les lignes ennemies et commander des troupes étrangères. Onoda, vous devez considérer comme un honneur de mener les hommes de Sa Majesté l'Empereur.

– Oui, chef ! », répondis-je d'une voix sonore.

Il avait raison. Nous avions en effet été entraînés pour organiser et diriger des troupes étrangères derrière les lignes ennemies. C'était un privilège que d'avoir la responsabilité de soldats japonais. Au moins, nous parlerions la même langue.

Le major Taniguchi me donna deux cartes de Lubang et m'expliqua l'importance stratégique de l'île. « Peu importe à quel point il pourra être difficile de mener votre campagne de guérilla, dit-il. Il faudra bien réfléchir avant de songer à vous déplacer sur une autre île. »

L'une des cartes était à l'échelle 1 / 500 000^e. Les noms de lieux étaient écrits en japonais, mais Lubang n'était pas très grande et il n'y avait quasiment aucune information relative à sa topologie. L'autre carte était à l'échelle 1 / 25 000^e et montrait tous les récifs entourant l'île, et là encore il était difficile de se faire une idée du terrain.

« Sur le chemin du port, arrêtez-vous au quartier général de l'escadron et je vous donnerai une carte aérienne de Lubang établie lors de la construction de l'aérodrome », ajouta le major Taniguchi. Sur ce, il rassembla les deux hommes qui allaient à Mindoro et quitta avec eux la salle des officiers.

Une fois tout le monde parti, je me suis rendu au dépôt de munitions de la division pour me procurer une partie du matériel nécessaire – dynamite, mines antipersonnel, grenades à main et ainsi de suite –, avant de le charger à bord d'un camion. J'ai également revêtu une tenue de camouflage. Le soir même, j'ai étalé les cartes sur le sol de la nipa dans laquelle je dormais et les ai examinées à la bougie. L'île de Lubang était vraiment petite. Serait-elle assez grande pour y mener une guérilla ?

En tout cas, assez grande ou pas, j'avais mes ordres et mon équipement, et il n'y avait rien d'autre à faire que suivre le cours des choses. J'ai fermé les yeux et, une fois de plus, j'ai entendu la promesse du commandant de division : « Quoi qu'il arrive, nous reviendrons vous chercher ».

Je déclarai à voix haute, pour moi-même : « Je combattrai jusqu'à ce que ce jour advienne ».

* * *

Le 30 décembre, le major Takahashi m'a remis cinq mille yens en monnaie militaire afin de couvrir les frais spéciaux, puis j'ai quitté le quartier général de la division. À bord du camion, il y avait avec moi un sergent du nom de Suzuki et six de ses hommes, qui se rendaient à Lubang afin d'y ramener le carburant pour avions qui y restait. L'aviation s'était déjà retirée à Luçon, mais le kérosène et les bombes, ainsi qu'une partie du personnel, étaient encore sur place.

Lorsque j'étais au quartier général de l'escadron à Manille, le major Taniguchi était parti voir Yamamoto et personne ne savait quand il serait de retour. Quelqu'un alla voir dans le bureau du major pour moi, mais ne put mettre la main sur la carte aérienne que j'avais espéré me procurer. J'en fus déçu, mais je décidai qu'une fois à Lubang je ferais une reconnaissance complète des lieux.

À côté du pont Banzai, dont on m'a dit qu'il avait été nommé ainsi par le général Masaharu Homma, commandant de la 14^e armée régionale, un bateau à moteur philippin m'attendait. Il avait été baptisé du nom japonais *Seifuku-maru*⁶ et devait peser dans les cinquante tonnes. Le capitaine, dans la quarantaine, se pencha et hurla : « Allez, chargez tout votre matériel à bord ».

Je l'ai informé que ma cargaison comportait des explosifs, qu'il était en droit de refuser. Le major Takahashi m'avait dit qu'en pareil cas un bateau à moteur diesel viendrait les chercher.

« Peu m'importent les explosifs, répondit le capitaine, mais il vous faut un permis du quartier général du port. »

Je me mettais en route pour m'en procurer un, lorsque le lieutenant me demanda : « Vous allez déposer les explosifs à Lubang et revenir avec le bateau ?

– Je ne reviens pas, répondis-je. Je vais à Lubang pour m'en servir. »

Il m'observa un instant et ajouta : « Désolé de l'apprendre. Venez boire une bière avec moi en guise de toast d'adieu. »

Il m'offrit une bouteille de San Miguel, mais je le remerciai et lui dis que je ne buvais pas d'alcool. Ce n'était pas tout à fait vrai, mais j'étais pressé.

« Dommage, dit-il. Je vous souhaite quand même bonne chance. »

Son amabilité eut sur moi un effet apaisant. J'eus un peu honte de ne pas avoir accepté son hospitalité.

De retour au pont Banzai, la cargaison avait été transférée du camion au bateau. Il y avait eu une averse, la pluie s'était arrêtée un moment et maintenant, il recommençait à pleuvoir. Je m'assis jambes croisées sous un abri du pont du bateau avec les autres soldats et nous avons mangé le dîner que l'équipage nous avait préparé.

Le capitaine me dit qu'un bon nombre de bateaux privés de Manille travaillaient en tant qu'engins de transport pour l'armée, mais que lorsque l'ennemi avait atteint Mindoro ils étaient tous partis bien plus au nord, dans le golfe de Lingayen. « Le mien est le seul qui reste », ajouta-t-il.

Je lui demandai pourquoi il ne s'était pas sauvé avec les autres, et il m'a répondu : « J'ai besoin d'argent. En fait, vu la montée des prix, je ne peux même pas joindre les deux bouts avec l'argent de l'armée. C'est pour ça que je fais des aller-retours à Lubang. Là-bas, les habitants élèvent beaucoup de vaches et à chaque voyage j'en ramène pour les vendre à Manille. J'ai reçu l'autorisation du quartier général de la division. »

Il dit avoir signé un contrat pour cinq voyages à Lubang et que celui-ci était le troisième. Je me suis alors souvenu d'une discussion que j'avais eue avec le lieutenant Yamaguchi.

« L'autre jour, avait-il dit, lorsque je suis allé chercher du gasoil à Manille, j'ai vu un bateau en provenance de Lubang. Il y avait plein de vaches sur le pont, les jambes entravées. Vous ne devriez pas avoir de problèmes pour vous nourrir là-bas. »

Le soir même, à vingt et une heures, le *Seifuku-maru* quitta le port de Manille. Au début, nous voguâmes plein ouest. La mer était calme, mais il pleuvait toujours et il faisait nuit noire.

À une heure du matin, nous avons croisé l'île de Corregidor, au large de la baie de Manille. Au lieu de suivre le littoral, nous avons

continué plein ouest, parce que les vedettes lance-torpilles de l'ennemi ne cessaient de patrouiller près des côtes. L'obscurité était totale et le seul bruit que l'on entendait était celui du moteur. Nous naviguions à une vitesse d'environ neuf nœuds. Je me tenais debout près du capitaine dans la minuscule cabine de pilotage et scrutais les ténèbres. À tout moment, un bateau ennemi pouvait surgir. D'ailleurs, il était fort possible que des armes soient déjà braquées sur nous. Avec tous ces explosifs à bord, un seul tir pouvait nous pulvériser dans le ciel. Cependant, je ne peux pas dire que j'étais particulièrement inquiet. Ce qui devait arriver arriverait. Je ne pouvais rien y faire.

« Si je me fais tuer, pensai-je, je serai enchâssé en tant que divinité dans le sanctuaire Yasukuni⁷ et les gens prieront pour moi. Ce qui n'est pas si mal. »

Combien de soldats japonais devaient être en train de se dire la même chose ?

Le capitaine tourna soudain le gouvernail, le bateau s'inclina légèrement et nous virâmes plein sud. « Si nous allons droit vers le sud à partir d'ici, expliqua-t-il, nous atteindrons un port nommé Tilik. »

J'acquiesçai en silence, mais j'étais tendu. Tilik était le port dont j'avais ordre de faire sauter le débarcadère.

Vers l'aube, la pluie cessa. Je n'avais pas dormi de la nuit. L'île de Lubang commença à apparaître sur le lointain horizon. Elle grandit peu à peu, et bientôt je pus distinguer les feuilles de ses palmiers à travers mes jumelles. Il y avait des montagnes, mais il semblait que la plus élevée d'entre elles ne devait pas dépasser les quatre cent cinquante ou cinq cent cinquante mètres. Ma première impression de Lubang fut que c'était un terrain difficile pour y mettre en œuvre la guérilla.

Le *Seifuku-maru* accéléra et approcha de l'île.

6. *Seifuku* (征服) signifie « conquête ». *-maru* est un suffixe ajouté au nom des bateaux.

7. Situé à Tōkyō, Yasukuni-jinja (靖国神社), le « sanctuaire du pays apaisé », a été construit en 1869 en hommage aux samouraïs ayant donné leur vie pour l'empereur lors de la guerre de Boshin (janvier 1868-mai 1869). Plus de deux millions d'âmes y sont déifiées, dont celles des soldats morts pour le Japon lors de la guerre du Pacifique (1941-1945).

CHAPITRE 4

Aucune volonté de combattre

Lubang est une île longue et étroite, s'étendant sur environ dix kilomètres du nord au sud et trente d'est en ouest. Lorsque j'y suis arrivé, la force militaire comprenait la garnison de Lubang (un peloton détaché du 357^e régiment indépendant) placée sous le commandement du sous-lieutenant Shinegori Hayakawa ; la garnison de l'aérodrome du sous-lieutenant Suehiro ; l'équipe du radar du sous-lieutenant Tategami (né comme moi à Wakayama) ; le renseignement aérien du sous-lieutenant Tanaka ; une unité navale, mais aucun officier de marine. La garnison de Lubang comptait cinquante hommes, celle de l'aérodrome vingt-quatre, le radar et le renseignement aérien environ soixante-dix, et l'unité navale, sept. Il y avait également une équipe de maintenance aérienne de près de cinquante-cinq hommes sous le commandement du sous-lieutenant Ōsaki, qui avait déjà reçu l'ordre de se replier mais se trouvait encore là.

Le jour n'était pas tout à fait levé lorsque le *Seifuku-maru* atteignit le débarcadère de Tilik, mais le capitaine ordonna à l'équipage de camoufler le bateau avec des feuilles de palmes. Le camion qui avait apporté au port le kérosène pour l'aviation était garé sur le débarcadère. J'y suis monté avec le capitaine du bateau et le sergent chargé de ramener le carburant à Luçon, et nous prîmes la route de la ville de Lubang, où était stationnée la garnison du lieutenant Suehiro.

La ville était située vers la pointe ouest de l'île, juste à l'est de l'aérodrome. Tandis que nous suivions la route du littoral, le plein jour succéda à l'aube.

Nous avons trouvé le lieutenant Suehiro et j'ai demandé où se

trouvaient le lieutenant Hayakawa et ses hommes. Suehiro m'informa que, lorsque l'ennemi avait atteint San Jose, ils s'étaient déplacés vers le mont Ambulong. Je les ai trouvés au pied de cette montagne, à près de deux kilomètres à l'intérieur des terres, où ils avaient creusé des tranchées peu profondes et construit des baraquements au milieu des arbres. C'est là que je me suis présenté au lieutenant Hayakawa et que je lui ai remis mes ordres. Après les avoir lus, il eut un regard perplexe et me demanda : « Ils veulent parler de *bateaux* ?

– *Bateaux* ? », répétai-je. Le lieutenant, qui avait l'air d'avoir un peu plus de quarante ans, paraissait confus et embarrassé. Lorsque je compris pourquoi, c'est moi qui fus abasourdi.

Le code qu'ils utilisaient dans leurs échanges avec le quartier général de la division était très simple et il ne comportait pas de mot désignant « guérilla ». Dans le message informant la garnison que je venais diriger une « guerre de guérilla », le quartier général de la division s'était servi du mot standard *yūgeki-sen*. Le caractère *sen* ne signifie pas seulement « guerre », mais également « bateau » dans certaines circonstances, et selon l'interprétation du message par le commandant de la garnison j'étais censé les emmener loin de l'île en organisant une action qui ressemblerait à un « raid naval »⁸. Ils avaient déjà réquisitionné et préparé dans une anse toute proche dix embarcations locales qui devaient chacune accueillir cinq hommes.

Je n'exagère pas en disant qu'après avoir compris la situation je fus incapable de proférer le moindre mot.

Il est clair qu'utiliser le terme *yūgeki-sen* pour « guerre de guérilla » n'était pas chose commune, mais l'expression « raid naval » n'était jamais employée à l'époque. L'interprétation faite par le lieutenant n'était qu'un vœu pieux. Ces hommes ne voulaient pas s'engager dans une guérilla. Ils ne pensaient qu'à quitter Lubang. Et le terme peu courant *yūgeki-sen* leur avait permis de s'accrocher à leurs illusions.

Avec regret, je me souvins de ce que le major Takahashi avait déclaré dans la salle des officiers : « La meilleure unité de toute

l'armée japonaise ».

Le soir, je revins au port avec quelques hommes afin de récupérer mes explosifs. J'ai laissé une partie de la dynamite près de l'embarcadère, une autre à l'aérodrome, avant d'emporter le reste au campement du mont Ambulong. Sur le chemin du retour, une formation de quatre Lockheed P-38 Lightning nous survola puis s'éloigna sans rien faire.

Le lendemain soir, le *Seifuku-maru* s'en alla pour Manille avec sa cargaison de kérosène. Si la garnison de l'aérodrome de Suehiro et l'équipe de maintenance qui avaient déjà reçu l'ordre de se replier étaient parties à bord de ce bateau, les victimes japonaises à Lubang auraient été moins nombreuses.

Mais les commandants et leurs hommes restèrent sur place, puisque le *Seifuku-maru* était censé effectuer encore deux voyages. Kōichi Tachibana, un adjudant qui avait combattu à Truk et à Guam, pressa ceux qui étaient autorisés à partir de s'en aller au plus vite. « Si mon expérience a une quelconque valeur, dit-il, l'attaque ennemie aura lieu plus tôt qu'on ne le croit. Il se peut que le bateau ne revienne jamais. Nombre d'entre nous ne sont pas armés, et nous ferions mieux de battre en retraite à Manille le plus rapidement possible. »

Mais les officiers ne voulurent pas l'écouter. Ils répétaient que notre camp n'avait perdu le contrôle aérien que de façon temporaire, et qu'une fois ce problème réglé les forces japonaises mèneraient une contre-attaque. Encore un vœu pieux ! Le lieutenant Suehiro m'enjoignit d'attendre qu'il eût expédié le kérosène restant avant de faire exploser l'embarcadère. Quant à l'équipe de maintenance aérienne, elle était contre la destruction de l'aérodrome.

« Si vous le faites sauter maintenant, arguèrent-ils, nous ne pourrions pas nous en servir lorsque nous aurons repris le contrôle des airs. »

Mon problème était que je n'avais pas l'autorité pour leur en donner l'ordre. Tout ce que je pouvais faire, c'était diriger les soldats lors des opérations une fois que leurs supérieurs les auraient validées. Pendant que je m'attelais aux préparatifs de la guérilla à venir, tous

les commandants me signifèrent que leurs troupes étaient trop occupées pour m'aider.

À quatre heures du matin, je finis de transporter mes explosifs jusqu'au pied de la montagne. C'était le 1^{er} janvier 1945 et le soleil ne s'était pas encore levé. Je n'avais pas dormi depuis que j'avais quitté Manille et n'avais cessé de parcourir l'île depuis que j'étais descendu du bateau : j'étais mort de fatigue et je me suis allongé sur l'herbe. À travers les feuilles de palmes, je vis le ciel du premier jour de l'année s'éclairer. Une nouvelle année et une nouvelle mission, songeai-je. Et en pensant à l'entêtement auquel je devais faire face, je fus remué par un profond soupir. Je me suis endormi là sur l'herbe, les bras croisés sur la poitrine.

Lorsque je me suis réveillé, deux heures plus tard, il faisait grand jour. J'ai bondi sur mes jambes et, face à l'est, je me suis incliné devant le soleil.

* * *

Le matin du 3 janvier, vers huit heures trente, une sentinelle que j'avais postée au sommet de la montagne est arrivée vers moi en courant.

« Flotte ennemie en vue ! », hurla-t-il.

Saisissant mes jumelles, je me suis précipité sur la crête. Ce que la sentinelle avait vu était bien une flotte ennemie. Et quelle flotte !

Aussi précisément que possible, j'ai compté les vaisseaux. Deux cuirassés, quatre porte-avions, quatre croiseurs et suffisamment de croiseurs légers et de destroyers pour atteindre un total de trente-sept ou trente-huit bâtiments de guerre. Cependant, ce qui me surprit le plus, ce ne fut pas cette impressionnante armada, mais la quantité de transports de troupes qui la suivait. Il y en avait dans les cent cinquante. Et comme si cela ne suffisait pas, la mer était littéralement parsemée de barges de débarquement – bien plus qu'il n'était possible d'en compter.

L'invasion de Luçon était sur le point de commencer.

J'ai rédigé un câble précisant le nombre de vaisseaux que j'avais comptés, ainsi que leur type. Je terminai mon message en écrivant :

« En plus des grands bâtiments, il y a un nombre considérable de barges de débarquement et de chasseurs de sous-marins. Ils tanguaient tellement dans les vagues que je n'ai pu en faire une estimation. » Et je conclus ainsi : « La flotte se dirige vers le nord ».

Pour une raison inconnue, le lieutenant Hayakawa fit une erreur et câbla : « La flotte se dirige vers l'est ». Ayant vu le message, je pus rapidement envoyer un correctif. Si la flotte avait effectivement fait route vers l'est, elle se serait dirigée vers Manille. Mais en réalité, sa trajectoire nord la menait sans doute possible droit vers le golfe de Lingayen.

Ce ne fut que trente ans plus tard, lorsque j'ai rencontré le major Taniguchi à Wakayama Point, que j'eus la confirmation que ce câble avait été bien reçu. La garnison de Lubang ne possédait qu'un émetteur radio de courte portée, du genre de ceux que les bataillons utilisent pour communiquer. Pour que mon message parvienne au quartier général de l'armée, il devait être acheminé au quartier général régimentaire par l'escadron de communication, puis au quartier général de la division en étant décodé et reformulé à chaque étape.

Trente minutes après l'envoi du message, la garnison de l'aérodrome capta un signal du quartier général de la marine ordonnant à toutes les unités situées à l'ouest de Luçon de se mettre en branle-bas de combat, mais nous ignorions si cela était ou non la conséquence l'alerte que nous venions de lancer.

J'éprouvai une certaine satisfaction à avoir rempli mon premier devoir officiel, mais j'étais loin d'être comblé, car je craignais qu'une section fût détachée de la flotte ennemie et vînt attaquer Lubang. Si cela devait se produire, l'attaque commencerait par un tir nourri de l'artillerie et les explosifs que j'avais stockés au pied de la montagne le dernier jour de l'année partiraient en fumée.

Sous mon exhortation, le lieutenant Hayakawa plaça ses troupes en alerte et leur fit déplacer mes explosifs plus profondément à l'intérieur des terres. Heureusement, la flotte ennemie au grand complet poursuivit vers le golfe de Lingayen. Pas un seul vaisseau ne se dirigea vers Lubang. En même temps, à cause de l'arrivée de cette flotte, le *Seifuku-maru* ne revint jamais vers notre île.

Si plus aucun bateau n'arrivait, l'embarcadère n'avait plus d'utilité. De nouveau, je demandai la permission de le détruire, mais le lieutenant Suehiro hésitait.

« Attendez encore un peu, me répondit-il. Le moment venu, je prendrai les mesures nécessaires pour le faire sauter. »

Il essayait de retarder l'opération le plus longtemps possible. Le mieux que je pus obtenir de lui, ce fut la permission de préparer ses troupes à cette démolition ultérieure. Je leur ordonnai de placer les explosifs stockés à l'embarcadère aux points stratégiques et raccordai toutes les charges afin de les faire détonner avec un commutateur. Au cas où ce dernier ne fonctionnerait pas, je préparai des amorces.

Quelques jours plus tard, deux messages codés arrivèrent du quartier général de la division. Le premier disait : « La garnison de Lubang est par le présent arrêté placée sous le commandement de la division et de ce fait recevra ses ordres directement du commandant de la division. Les rapports de la garnison de Lubang ont une incidence considérable sur la stratégie de bataille de la division. Dès à présent, vous devez envoyer vos rapports dûment détaillés au quartier général des communications de la division. »

À réception de ce message, la garnison demanda des tables de code supplémentaires et un approvisionnement en batteries, mais la seule réponse fut : « Deux bateaux diesel dirigés par deux officiers des transports sont portés manquants. La garnison doit fouiller l'île et nous informer s'ils y ont débarqué. »

Au quartier général de la division, on m'avait dit qu'à moins de recevoir une notification contraire avant le 10 janvier je deviendrais automatiquement sous-lieutenant à compter de cette date. Aucun message ne nous parvint, ainsi je tins ma promotion pour acquise. Mais au cours des trente années suivantes, pas une seule fois je n'ai porté l'uniforme d'officier.

* * *

Le 1^{er} février, l'ennemi avait débuté des opérations de débarquement à Nasugbu, dans la partie occidentale de Luçon, une

ville située au nord-est de Lubang. Je réagis à cette nouvelle en pressant les troupes de la garnison de déplacer nourriture et munitions plus haut dans les montagnes.

Je calculai que cela devrait prendre environ une semaine. Finalement, cette initiative se révéla irréaliste, car sur les cinquante hommes seulement la moitié était en état de travailler. Certains souffraient d'épuisement, d'autres de fièvre. Même les plus robustes ne parvenaient pas à transporter des charges de plus de quinze kilos.

Pour ne rien arranger, le lieutenant Hayakawa avait des troubles rénaux et devait fréquemment s'arrêter pour se reposer et boire du lait de coco. Avec un commandant dans cet état, les hommes étaient d'autant plus dissipés. Ils ne me donnaient pas l'impression de vouloir se battre.

Les autres unités n'étaient d'aucune aide. Les hommes commençaient à ronchonner et à exiger que, en cas d'attaque de l'ennemi, les troupes de la garnison se tiennent en première ligne pour les protéger. Ils disaient que, si nous allions nous cacher dans les montagnes, ils n'avaient plus qu'à se suicider tout de suite.

Malgré mes efforts, je ne parvins à convaincre personne de la nécessité de mener une guerre de guérilla. Ils parlaient sans cesse de se suicider pour donner leur vie à l'empereur. En leur for intérieur, ils priaient pour que Lubang ne soit pas attaquée. Pour ma part, j'en étais sûr, mais cela ne changeait rien. J'avais tellement peu d'autorité réelle qu'ils ne me prenaient même pas au sérieux.

Ils m'avaient affublé du surnom de « Noda Shōyu », qui était une marque sauce soja. *Noda* venait de mon patronyme et *Shōyu* dérivait de *shōi*, « sous-lieutenant ». Cela signifiait que je n'étais pas le plat principal, mais un simple assaisonnement parmi d'autres. Inutile de préciser que c'était parce que je ne pouvais pas leur donner d'ordres directs, comme les commandants de leurs unités respectives.

Combien de fois ai-je souhaité être ne serait-ce que lieutenant ! Alors, peut-être que du travail un peu sérieux aurait été effectué. En l'état, je devais écouter ces hommes balbutier leur intention de

mourir pour la cause. Je gardais le silence, conscient qu'un tel geste m'avait été interdit. Je ne pouvais même pas laisser entendre que l'on m'avait ordonné de ne pas mourir. C'était extrêmement frustrant.

Moi-même, je remis à plus tard l'idée de faire sauter l'aérodrome, car le projet n'avait plus guère de sens. Je pouvais rendre les pistes impraticables en y creusant des fossés et des nids-de-poule, mais j'avais appris que l'ennemi possédait des plaques de métal qui leur permettaient de construire une nouvelle piste en un rien de temps. Ils se servaient de lourdes poutrelles placées sous les plaques. Tant que le terrain était à peu près plat, les trous ne représentaient alors plus aucune difficulté. Le maximum que je puisse obtenir en détruisant les pistes, c'était un délai d'un jour ou deux. Il m'apparut donc que les explosifs pourraient se montrer plus efficaces ailleurs.

En me demandant quoi faire au sujet de l'aérodrome, je me souvins du célèbre samouraï du XIV^e siècle Kusunoki Masashige, qui lors d'une bataille ardue avait disposé des épouvantails revêtus d'armures et de casques afin que l'ennemi gâchât le plus grand nombre de flèches possible. Je décidai de m'inspirer de l'exemple de Masashige. Avec l'aide du lieutenant Suehiro, j'ai, afin de leur donner l'allure d'appareils intacts, rassemblé des pièces d'avions détruits et pris soin de les camoufler avec des herbes.

Lorsque j'y repense, la ruse peut paraître ridicule, mais elle fonctionna. Par la suite, lorsque l'aviation ennemie arriva, elle s'obstina à mitrailler les leurres que j'avais disposés sur l'aérodrome. À cette époque, elle venait faire un raid un jour sur deux, et nous consacrons la journée de répit à remettre en place les faux avions. Je considérais que c'était une tactique de guérilla efficace que d'obliger l'ennemi à gâcher le plus de munitions possible.

À peu près au même moment, les 15^e et 16^e escadrons d'avant-garde côtière arrivèrent au port de Tilik. Il s'agissait d'escadrons suicide équipés de petits bateaux en bois propulsés par des moteurs de voiture et chargés d'explosifs. L'idée était la suivante : quand un vaisseau ennemi apparaîtrait au large, les escadrons le feraient exploser en l'éperonnant. Les 15^e et 16^e étaient envoyés à Lubang d'après l'hypothèse que l'ennemi allait bientôt diriger une flotte vers Manille, et qu'ils les attaqueraient lorsqu'il passerait juste au nord de

notre île.

Les forces japonaises avaient déjà abandonné Manille, et le quartier général de la 14^e armée régionale s'était retiré à Baguio, près de deux cent cinquante kilomètres au nord. Les escadrons d'avant-garde côtière, qui comptaient quarante hommes placés sous le commandement du capitaine Sadakishi Tsukii, arrivèrent sans nourriture et la garnison dut partager son riz avec eux.

Avant mon arrivée, cinq mois de provision de riz avaient été acheminés à Lubang, et j'avais exhorté les troupes à faire durer ce stock aussi longtemps que possible. Avec l'arrivée de ces hommes supplémentaires, je commençai à me dire que nous ne pourrions pas tenir très longtemps, à moins de prendre des mesures exceptionnelles.

De mon propre chef, j'ai ordonné au maire de la ville de Lubang de nous fournir cinquante sacs de riz blanc. Lorsque les unités de Suehiro et de Ōsaki l'apprirent, ils en exigèrent également du maire, sans rien m'en dire. Ce dernier vint en larmes, affirmant que si les habitants accédaient à toutes nos demandes ils allaient mourir de faim.

Une vérification m'apprit que les autres unités avaient demandé deux sacs pour chaque homme. Je suis allé leur parler afin qu'ils se contentent d'un seul sac, mais après cet incident les habitants refusèrent de nous écouter. Ils se plaignirent de ne pouvoir transporter le riz en plein jour, parce que les avions américains pouvaient les tuer. Nous leurs avons dit de l'apporter de nuit, mais ils répondirent que ce n'était possible que si la lumière de la lune était suffisante, sans quoi ils ne pourraient voir ce qu'ils faisaient. Cela n'avait aucun sens. Le fond de l'affaire, c'était qu'ils ne voulaient pas aider les troupes japonaises. Avec Manille encerclée par l'ennemi et les troupes aéroportées américaines atterrissant à Corregidor, il était évident que les choses tournaient mal pour le Japon. Les habitants tiraient avantage de notre détresse.

Si nous les laissions aller trop loin dans cette attitude, nous ne pourrions pas nous assurer une quantité de nourriture suffisante avant que l'ennemi ne débarque sur notre île. J'ai ordonné aux

porteurs de riz d'utiliser des lampes en cas de besoin. Mais le maire est revenu, arguant qu'ils n'avaient pas d'huile à mettre dans leurs lampes. Je lui ai dit d'utiliser un mélange d'huile lubrifiante et de kérosène resté sur place.

Finalement, je me suis débrouillé pour cacher la provision de riz dans les montagnes, mais à ce moment-là les soixante-dix hommes des unités du radar et du renseignement aérien s'étaient ajoutés à nous. Ils avaient reçu l'ordre d'agir en liaison avec notre garnison.

C'étaient là des hommes qui n'avaient jamais montré la moindre considération pour mes explications concernant les tactiques de guérilla, qui avaient attendu le bateau suivant alors qu'ils avaient reçu l'ordre de se retirer. Maintenant qu'ils étaient piégés, nous devions les prendre en charge. Nous étions déjà quarante. Avec soixante-dix bouches supplémentaires, il était clair que le riz que nous comptions consommer en cinq mois n'en durerait que deux, au maximum.

Par ailleurs, plusieurs hommes se mirent à voler du riz pour l'échanger aux Philippines contre du sucre. San Jose avait été un grand lieu de production de sucre et les réfugiés qui l'avaient fui pour Lubang après l'arrivée de l'ennemi à Mindoro en avaient apporté de grandes quantités. Dans une initiative absurde, l'unité d'Ōsaki accepta de troquer deux sacs de riz contre un de sucre. L'un de ses hommes vint même me voir pour me demander si la garnison ne voulait pas se joindre à ce marché.

Je lui ai passé un sacré savon, mais en lui hurlant dessus le cœur me manquait. Que pouvait-on faire avec de pareils idiots ?

Ensuite, ce fut l'incident du café. Quelque temps auparavant, un tanker s'était échoué au large de Tagbac et la garnison avait stocké sa cargaison chez les habitants de l'île. Jusqu'à ce que des hommes de l'unité d'Ōsaki entrent de force dans leurs maisons pour y prendre une bonne quantité de café. J'ai appelé le caporal Suzuki, qui était responsable de ces hommes, afin de le sermonner vertement. Mais cet incident ne fit que me déprimer davantage.

J'avais été envoyé sur cette île pour combattre et je découvrais que les troupes que j'étais supposé mener n'étaient qu'une bande de

bons à rien, prompts à professer leur volonté de mourir, mais en réalité uniquement préoccupés par leurs besoins immédiats. Et comme si cela ne suffisait pas, je n'avais pas l'autorisation de leur donner des ordres. Je ne pouvais que les diriger avec le consentement de leur commandant. J'aurais pu me débrouiller, si le lieutenant Hayakawa m'avait délégué son commandement, mais malgré sa sérieuse maladie il refusait de renoncer à son autorité. Tout devait passer par lui.

C'était exaspérant. Je me retrouvais là sans aucun pouvoir, avec des troupes désordonnées dont aucun soldat ne comprenait rien aux bases de la guérilla que nous aurions à mener sous peu. Je me mis à espérer que l'ennemi en vienne à débarquer. Au moins, cela remettrait les choses en ordre !

Cela se produisit trois jours plus tard.

8. *Yūgeki* (遊撃) signifie « raid », « attaque éclair », « traque et élimination » ou encore « attaque sans cible prédéfinie ».

Quatre jours de bataille

Du côté ouest de l'île se trouvait le village de Tomibo, où une cinquantaine de soldats américains arrivèrent le 28 février.

J'étais au sommet de la montagne, qui par la suite est devenu une station radar de l'armée de l'air philippine. Comme elle culminait à environ cinq cents mètres d'altitude, on l'appelait tout simplement Cinq Cents. Lorsque j'aperçus les Américains dans mes jumelles, mon corps se crispa et je dis à voix haute : « Ils arrivent enfin ! »

Arrivées à bord de barges de débarquement, les troupes américaines avançaient prudemment sur le terrain en légère pente, les fusils prêts à tirer. Quelque chose n'allait pas : ils n'étaient pas assez nombreux. C'était un traquenard. Lubang n'est qu'une petite île, et ils devaient savoir qu'elle n'était pas fortement défendue. Mais, même en pareil cas, l'ennemi n'aurait jamais tenté de la prendre avec seulement cinquante hommes. Ils étaient en train d'essayer de nous piéger.

Et le lieutenant Suehiro tomba dans le piège. Il déclara avec enthousiasme : « Je vais emmener quelques hommes là-bas pour les balayer.

– Ne faites pas cela, lui conseillai-je vivement. Il y a fort à parier qu'ils sont sur le point de débarquer en force à un autre endroit. Attendons un peu et voyons ce qu'il se passe.

– Ne vous inquiétez pas, lieutenant ! Cinquante ou cent Yankees ne valent même pas un pet de lapin. On va les écraser en un rien de temps. »

Puis il sauta dans son camion avec une quinzaine d'hommes. Ils avaient une mitrailleuse lourde, et chaque soldat était armé d'un fusil d'infanterie. Tomibo était à un peu plus de trois kilomètres à vol d'oiseau du sommet de Cinq Cents, mais aucune voie praticable ne

les reliait. Le lieutenant Suehiro décida de prendre la route qui longeait la côte nord, puis allait vers l'extrémité ouest de l'île. Cela faisait un bon détour, mais lui donnait l'occasion d'aller voir ses soldats malades dans la ville de Lubang.

En silence, nous commençâmes à mettre nos défenses en place. L'escadron de renseignement aérien, qui possédait un radar, s'était retranché avec une partie de l'équipe de maintenance aérienne dans la zone vallonnée, bien au-dessous de la montagne où nous étions.

Les Américains avaient disparu dans la forêt de ce côté de la plage, et au crépuscule nous ne les avions toujours ni vus ni entendus. Où étaient-ils ? Et qu'est-ce que faisait le lieutenant Suehiro ? Plus le temps passait, plus je devenais nerveux. À la tombée de la nuit, je commençai à avoir l'impression que l'ennemi était juste dans mon dos.

Les ténèbres nous enveloppèrent d'un noir d'encre. Cela avait été une longue journée. À environ une heure du matin, un camion arriva et le lieutenant Ōsaki en sauta, suivi de l'adjudant Tachibana. Ils avaient emmené les hommes de l'équipe de maintenance qui étaient restés sur l'aérodrome. Mais aucun signe du lieutenant Suehiro.

L'adjudant Tachibana expliqua : « Le lieutenant Suehiro est resté à Lubang. Il a tenté de nous persuader de rester, mais nous avons pensé que c'était trop dangereux. Nous avons décidé de venir ici. »

Moins de trente minutes plus tard, nous avons vu des flammes s'élever d'un quartier de Lubang. J'étais certain que le groupe de Suehiro était pris sous le feu ennemi, mais il n'y avait aucun moyen de s'en assurer. J'étais plus nerveux que jamais. Je ne sais combien de fois j'ai serré les doigts autour de la poignée de mon sabre.

À l'aube, j'ai pris mes jumelles pour regarder en direction de Tilik et, comme prévu, j'ai aperçu à l'horizon un croiseur léger et trois transports de troupes ennemis qui se dirigeaient droit sur l'île. Je décidai de fumer une cigarette pour me calmer. Il me fallut gâcher cinq ou six allumettes avant de parvenir à mes fins. Puis je me suis souvenu de l'encensoir en bambou que j'avais chipé à mon père. Je ne voulais pas qu'il tombe entre des mains ennemies, alors je l'ai brûlé, ainsi que mes documents secrets.

Les bâtiments commencèrent leur bombardement : des tirs à déchirer les tympans, suivis d'explosions assourdissantes lorsque les obus atteignaient leurs objectifs. Les vibrations me faisaient trembler des pieds à la tête. Tilik était la cible principale de l'ennemi, et très rapidement la côte fut couverte de poussière et de fumée. Des palmiers et des morceaux de maisons étaient projetés dans les airs. La petite ville de Tilik disparut sous nos yeux. Le bombardement continua sans faiblir. Notre base en était si éloignée que je n'avais pas vraiment peur, mais je me faisais du souci au sujet des escadrons de l'avant-garde côtière. Leurs petits bateaux d'attaque avaient été dissimulés sur le fleuve qui se déverse dans la baie de Tilik, prêts à passer à l'action dès que les vaisseaux ennemis approcheraient, mais ceux-ci, sans doute pour se prémunir de cette attaque, déversaient des salves d'obus sur le cours d'eau.

Et l'embarcadère ? Je l'avais piégé avec des explosifs, mais il m'était impossible de dire s'il avait été détruit ou non.

Au bout de deux heures, le bombardement cessa enfin, mais aussitôt des obus tirés par des mortiers se mirent à pleuvoir sur notre campement. Nous nous cachâmes comme nous le pûmes derrière des arbres. Des avions ennemis descendaient en piqué, lâchant des bombes de quatre-vingt-dix kilos munies de parachutes afin de réduire la distance qu'elles parcouraient depuis le point de largage. Elles oscillaient au cours de leur chute, paraissant flotter vers le sol, puis explosaient avec un bruit incroyable. Plus j'observais, plus je sentais la colère monter en moi. À l'évidence, l'ennemi savait que nous n'avions pas d'armes anti-aériennes.

Finalement, les avions s'en allèrent. Je regardai dans mes jumelles et vis un croiseur léger arborant le *Stars and Stripes* progresser vers le port de Tilik. Les transports de troupes allaient dans la même direction.

C'est alors qu'un soldat du lieutenant Suehiro arriva sur la montagne. Il nous informa qu'au cours de la nuit précédente les quartiers de l'unité basés en ville avaient été attaqués.

« On a été pris dans un véritable feu croisé. Tout le monde sauf moi... » Il s'interrompit.

« Sont-ils tous morts ? Et le lieutenant Suehiro ?

– Il était à la fenêtre. Ils l'ont eu en premier. »

Le feu que j'avais vu dans ce quartier de la ville avait ravagé les baraquements du lieutenant Suehiro, exactement comme je le craignais. Bien que nous ayons eu des désaccords, il était douloureux d'apprendre sa mort. Je me souvins de l'ardeur dont il avait fait preuve pour m'aider à mettre en place mes faux avions.

Lorsque le bombardement a commencé, le lieutenant Ueno du 16^e escadron d'attaque côtière a ordonné à ses hommes de trouver refuge dans les montagnes, mais lui-même resta en arrière pour faire sauter les moteurs de ses bateaux d'attaque. Bien vite, il comprit que l'artillerie ennemie le visait directement. N'ayant aucune chance de survie, il battit lui aussi en retraite dans les montagnes. En écoutant son récit, je pouvais à peine y croire. Des mitrailleuses, et même des tirs de mortier, oui. Mais l'artillerie navale lourde contre un seul soldat retardataire ? Incroyable ! L'ennemi devait avoir des munitions à gâcher !

Alors les troupes débarquèrent : un bataillon de marines mené par quatre tanks. En observant à travers les arbres, je les vis prendre la direction de Vigo, à environ deux ou trois kilomètres à l'ouest de Tilik. Juste avant de l'atteindre, ils se séparèrent en deux groupes. Une unité continua à l'ouest vers la ville de Lubang, tandis que l'autre prit la direction de notre base. Je décidai d'effectuer une retraite. Si nous nous retranchions ici même pour tenir la position, nous n'avions pas la plus petite chance de l'emporter. Je me suis dit que la seule solution était de nous retirer plus haut dans les montagnes et de mener une campagne de guérilla.

L'escadron de renseignement et celui d'attaque côtière n'étaient pas de cet avis. Ils voulaient tenir cette position jusqu'au bout. J'ai essayé de leur expliquer qu'avec aussi peu d'armes ils se feraient tirer comme des lapins, mais ils ne voulurent pas m'écouter.

Les obus ennemis commencèrent à tomber, et j'ai ordonné aux soldats blessés, mais tout de même capables de marcher, de se retirer plus profondément dans les montagnes. J'ai choisi cinq ou six hommes qui avaient l'air costauds et leur ai ordonné d'emporter autant de provisions que possible, puis nous nous sommes mis en marche.

Nous n'étions pas partis depuis trente minutes que nous entendîmes des tirs en provenance de l'endroit où nous allions. Apparemment, l'ennemi nous avait coupé la retraite. J'avais craint quelque chose de ce genre. Quelque temps auparavant, j'avais dit à l'unité d'Ōsaki qu'au lieu d'attendre que des avions viennent à la rescousse, ils feraient mieux de s'activer et de déplacer les provisions vers l'arrière ; comme ça, lorsque l'attaque surviendrait, ils pourraient se replier et tenir la position.

S'ils avaient pris mes paroles en considération, nous n'aurions pas été dans cette situation. J'ai envoyé un éclaireur, puis je me suis mis en route avec une force réduite. Rapidement, nous avons retrouvé l'éclaireur qui revenait en boitant. Il avait pris une balle dans la jambe. Il s'était fait repérer par un guetteur ennemi. Il était désormais certain que notre retraite était coupée, sans le moindre doute par les troupes qui avaient débarqué la veille à Tomibo.

Devant nous, les tirs de mortier ennemis se rapprochaient. Nous étions pris au piège ! Soudain, j'ai remarqué du sang sur la piste. En me penchant pour y regarder de plus près, j'ai aperçu un peu plus loin deux soldats japonais couchés face contre terre. Il s'agissait des soldats de première classe Kinshichi Kozuka et Muranaka. Je leur ai dit de ramper un peu plus vers l'avant. Muranaka a regardé Kozuka un moment, puis pour une raison étrange il s'est mis debout. Instantanément, un coup de feu éclata et il tomba. La balle l'avait atteint en pleine tête.

Hurlant à Kozuka de rester couché, j'ai rampé en arrière jusqu'à sentir un fossé du bout des pieds. Subitement, l'alerte Kozuka était debout et courait dans ma direction. Il bondit par-dessus moi pour atteindre le fossé, au moment même où un coup de feu explosait. Je me suis glissé dans le fossé avant de remarquer que ma main droite était couverte de sang. La balle avait arraché le bout de mon petit doigt, laissant uniquement un morceau d'ongle.

* * *

La nuit suivante, je me résolus à mener un raid contre les troupes qui bloquaient notre retraite.

Le lieutenant Ōsaki avait été tué la veille, le lieutenant Tanaka le jour même. Tous deux par un tir de mortier. En ajoutant le lieutenant Suehiro, nous avons perdu trois officiers. Un quatrième, le lieutenant Tategami, était porté disparu. Il s'était lancé à la poursuite de guetteurs ennemis (on retrouva plus tard son cadavre). En l'absence de commandants, les troupes perdirent tout sens de l'organisation. Ils tiraient à l'aveugle. Si rien n'était fait, ils seraient tous morts sous peu.

Une chaîne de montagnes dont le point culminant se situait à environ cinq cent cinquante mètres d'altitude traversait l'île du nord-ouest au sud-ouest. Mon idée était de nous replier en suivant la ligne de crête, tout en nous défendant lorsque cela serait nécessaire. Je me disais que, si l'on parvenait à atteindre un endroit précis que j'avais repéré, quelques-uns d'entre nous pourraient alors retourner à notre ancienne base par le flanc de la montagne, récupérer les provisions que nous y avions cachées et remonter en traversant la forêt.

Pour mener ce plan à bien, il était essentiel de repousser les troupes ennemies vers l'arrière. J'ai attendu la nuit du 2 mars parce que le capitaine Tsukii avait promis de me rejoindre à cette date au plus tard. Son escadron n'avait quasiment pas d'armes et je ne voulais pas me replier en les laissant sans défenses.

Nous avons tenu bon sous les tirs sporadiques d'obus de mortiers, attendu encore et encore, mais aucun signe du capitaine Tsukii. Finalement, j'ai décidé que nous ne pouvions plus nous permettre d'attendre. Emmenant quinze hommes, je suis parti à l'attaque des troupes ennemies qui nous bloquaient. Le chemin de crête était relativement facile. Si nous devions nous jeter sur l'ennemi, les hommes de l'avant-garde seraient certainement blessés ou tués. Toutefois, je me disais que, si nous nous résignons à sacrifier trois ou quatre hommes, le reste d'entre nous pourrait traverser les lignes ennemies. J'étais confiant dans notre supériorité en cas de combat rapproché.

L'ennemi avait pris possession de l'aérodrome, intact. Le débarcadère n'avait pas explosé. En résumé, je leur avais permis de

débarquer sans accomplir aucune des deux missions spécifiques que m'avait données le quartier général de la division. En tant qu'agent de guerre secrète, je m'étais discrédité. Au fond de moi-même, je me disais que nous ne serions pas dans cette fâcheuse situation, si je m'étais montré plus énergique et déterminé en tant que meneur d'hommes. La seule façon que j'entrevois alors d'accomplir mon devoir était de conduire cette attaque nocturne désespérée. J'allais prendre la tête de ce raid contre le camp ennemi et massacrer autant d'Américains que possible.

Lorsque nous atteignîmes un point stratégique, j'inspirai profondément et jetai un œil derrière moi. Les casques des soldats reflétaient la lumière de la lune avec un éclat terne. Je pris de nouveau le temps de respirer calmement, dégainai mon sabre et jetai le fourreau sur le bord du chemin. À partir de cet instant, je ne devais plus penser à rien. J'affermis ma prise sur la poignée du sabre et me mis en route. Je ne pouvais compter sur rien, sinon ma propre force.

En jetant mon fourreau, j'avais désobéi aux ordres du général Yokoyama. J'ignorais également tout ce que l'on m'avait appris à Futamata au sujet des devoirs d'un agent de guerre secrète. Et j'en revenais aux stratégies de suicide que l'on m'avait enseignées à l'école des officiers. J'étais jeune, j'avais perdu la tête !

Si l'ennemi nous avait attendus à ce moment-là, je me serais probablement fait tuer. Cependant, la chance était avec nous : il avait deviné notre projet d'attaque nocturne et s'était retiré loin vers l'arrière. J'étais à la fois abattu et soulagé. Nous revînmes rapidement sur nos pas.

Sur le chemin, nous trouvâmes le corps du soldat de première classe Muranaka. Avec le poignard que m'avait donné ma mère, je coupai son petit doigt, l'enveloppai de papier et le glissai dans la poche intérieure de ma veste. Je récupérai également mon fourreau. En le ramassant, je revis le visage du commandant de division lorsqu'il m'avait ordonné de rester en vie. J'eus honte de moi.

Le matin du 3 mars, le capitaine Tsukii et ses hommes arrivèrent finalement à notre base. Je décidai de vérifier une fois de plus le

chemin de notre retraite, et emmenai avec moi le caporal Shōichi Shimada. Alors que nous allions nous mettre en route, le lieutenant Ueno me dit qu'il avait lui aussi envoyé un éclaireur et me pria de le ramener avec moi, si je le voyais.

Pile au moment où nous partions, un messenger arriva de la tente des malades pour demander des explosifs. Je suis allé constater par moi-même l'état de ces soldats. Un jeune homme au visage très pâle, allongé sur sa paillasse, leva les yeux vers moi et balbutia : « Nous ne pouvons pas nous déplacer. S'il vous plaît, laissez-nous nous tuer ici même. »

Les vingt autres soldats présents sous la tente, tous gravement blessés, m'adressaient des regards tristes.

Je refoulai mes émotions et déclarai : « Très bien. Je vais placer une mèche pour faire exploser la dynamite, mais au cas où cela ne fonctionne pas, je vais vous laisser une grenade, que vous pourrez jeter sur la dynamite pour la faire sauter. »

J'ai observé tour à tour leur visage. Ils étaient vingt-deux, tous résignés à mourir, prêts à faire le sacrifice pour lequel on les avait éduqués. Avec difficulté, je poursuivis :

« Au cas où vos allumettes ne prennent pas, je vous laisse un long bâtonnet d'encens pour allumer la mèche. D'une manière ou d'une autre, vous devriez pouvoir accomplir votre volonté. Cependant, il y a une chose que je dois vous demander en retour. Il est difficile pour moi de vous donner une mission alors que vous avez déjà fait le choix de mourir, pourtant je vous demande une dernière fois, juste une dernière fois, de servir votre pays. Ne vous faites pas exploser avant de voir l'ennemi à proximité de cette tente. Il y a des vivres. Vous pouvez tenir jusqu'à ce que l'ennemi soit en vue. »

Un homme répondit : « Que l'ennemi vienne ou pas, c'est pareil pour nous.

– Je le sais parfaitement. Mais ce n'est pas pareil pour nous. Si l'ennemi envahit cette base, nous ne pourrons plus y revenir. Il faut que nous sachions s'il est venu ou non. Est-ce que vous comprenez ? »

Ils répondirent que oui et qu'ils allaient faire ce que je leur

demandais. Tous me remercièrent de leur donner la possibilité de s'autodétruire.

Je préparai les explosifs et la grenade, puis quittai la tente.

De faibles voix me parvinrent : « Faites attention à vous, commandant ! »

Je retrouvai le caporal Shimada et nous partîmes.

Plus tard, je revins au même endroit et ne vis aucune trace de la tente ni des vingt-deux cadavres. Il ne restait plus rien, sauf un énorme trou dans le sol. Je restai là à l'observer. Je n'eus pas l'idée de m'incliner, ni de faire une prière. Je restai simplement debout, les yeux rivés sur cet horrible trou. Même les larmes refusèrent de couler.

* * *

Après avoir marché un moment, Shimada et moi rencontrâmes le guetteur dont avait parlé le lieutenant Ueno. Ce n'était qu'un gamin de dix-sept ou dix-huit ans. Je lui demandai s'il avait repéré des troupes ennemies et il me répondit par la négative.

« Retournez à la base, lui dis-je. Guidez jusqu'ici les hommes qui s'y trouvent. Pendant ce temps, nous allons vérifier le chemin au-dessus et y monter la garde. Quand vous y aurez emmené les troupes et que vous aurez sécurisé l'endroit, venez nous rejoindre. Quoi qu'il arrive, veillez à établir le contact avec nous. »

Un fois le guetteur reparti, Shimada et moi continuâmes notre progression, mais nous ne vîmes aucun signe de la présence de l'ennemi. Au bout d'un moment, nous décidâmes de nous arrêter et d'attendre le retour du jeune soldat. Si nous allions plus loin, il ne nous serait pas possible de rejoindre les autres avant la nuit.

Nous avons attendu une, puis deux heures, mais le gamin ne se montra pas. Le soleil commençait à décliner et je me faisais du souci. Dans l'obscurité, nous n'avions rien à craindre de l'ennemi, mais il serait également impossible d'établir un contact avec nos propres hommes.

Shimada me regarda attentivement et demanda : « Que devrions-nous faire, lieutenant ? »

Je ne sus que répondre. Si nous entamions le trajet du retour, il ferait nuit avant notre arrivée. D'un autre côté, nous n'avions rien emporté à manger et nous étions à court d'eau.

Finalement, je dis : « Avant qu'il fasse trop sombre, allons dans la vallée et trouvons de l'eau ». Nous descendîmes avec difficulté au fond d'un ravin profond de cent cinquante mètres où nous trouvâmes un ruisseau, mais lors de la remontée le soleil se coucha et nous fûmes entourés d'une obscurité totale.

« Où êtes-vous, lieutenant ? demanda Shimoda.

– Ici », répondis-je.

Il faisait si noir que nous devions nous assurer en permanence que nous étions toujours ensemble, mais nous fîmes l'effort de retrouver la crête.

Ce fut une erreur. Au bout d'un moment, nous nous sommes rendu compte que nous tournions en rond. Nous décidâmes de nous asseoir et d'attendre l'aube.

Lorsque le soleil se leva, nous nous remîmes en marche et assez vite, nous aperçûmes l'endroit où nous étions la veille au soir. Caché derrière les arbres, j'observai la route et eus le choc de ma vie. À moins de trente mètres, il y avait des éclaireurs américains !

Shimada possédait un fusil, mais je n'avais qu'un pistolet et mon sabre. Nous n'avions aucune chance. Nous lançâmes simultanément des grenades à main et, à la seconde où elles explosèrent, nous nous mîmes à dévaler la pente. Après avoir rampé vers la vallée pendant une trentaine de minutes, nous avons prudemment regagné un endroit situé juste au-dessous de celui où le jeune éclaireur devait guider nos hommes. Étant à peu près certains de ne courir aucun danger cette fois, nous commençâmes à escalader l'escarpement qui nous faisait face, et presque aussitôt nous fûmes pris sous un déluge de tirs de mortiers. Les obus décrivaient des arcs de cercle dans le ciel, l'un après l'autre, avant de s'écraser dans la vallée en contrebas. N'osant bouger, nous restâmes collés contre la falaise.

Le jeune éclaireur avait suivi mes ordres et emmené les troupes jusqu'à l'endroit fixé, où ils avaient installé leurs mitrailleuses et passé la nuit. Dans la matinée, ils avaient aperçu les éclaireurs

américains et ouvert le feu, tuant un soldat ennemi. Les autres avaient battu en retraite, mais presque immédiatement il y eut un tir de barrage de mortier.

Bien sûr, je n'appris cela que plus tard. Les obus que Shimada et moi avions vus s'écraser dans la vallée étaient des tirs perdus du barrage qui visait nos hommes sur la colline. Perdus ou pas, ils arrosaient la vallée et nous ne pouvions rien faire d'autre que rester là où nous étions.

Les tirs finirent par cesser et le calme revint, mais nous avions peur de remonter tout de suite au sommet de la colline. Même le silence était angoissant. Au-dessus de nous, le ciel était d'un bleu transparent, vierge du moindre nuage.

Il y a une autre chose que je n'ai apprise que plus tard. Pendant que nous étions sur la falaise, le capitaine Tsukii avait ordonné aux hommes de se disperser. Il en avait envoyés certains vers Vigo, d'autres en direction de Tilik. Lorsque nous avons atteint la crête, il n'y avait plus personne. Je décidai de retourner à nos anciens baraquements, où nous avions caché nos réserves. Il me paraissait probable que des troupes japonaises finiraient par s'y rendre pour y chercher des vivres.

En chemin, j'aperçus sur le bas-côté un emballage de chewing-gum américain. Nous étions là, à nous battre pour nos vies, et ces individus mâchaient du chewing-gum ! J'en ressentis davantage de tristesse que de colère. L'emballage d'aluminium me signifiait de quelle façon lamentable nous avions été battus.

Tout semblant de guerre régulière à Lubang s'est éteint ce jour-là. Par la suite, il n'y eut plus que d'occasionnelles opérations de nettoyage de la part de l'ennemi.

Le lieutenant Hayakawa fut attaqué près du cours supérieur de la rivière Vigo, tandis qu'il se reposait après le repas. Il fut tué avec dix de ses hommes.

Le capitaine Tsukii et le 15^e escadron d'attaque côtière tentèrent de prendre d'assaut les baraquements ennemis à Tilik, mais ils échouèrent. Par la suite, ils furent attaqués près de la Vigo, puis une deuxième fois sur la côte sud. Entre-temps, le capitaine Tsukii tomba malade et mourut.

J'appris que le lieutenant Ueno et le 16^e escadron d'attaque côtière avaient également lancé un raid vain dans la zone de Tilik avant d'aller se cacher dans les collines au sud du port, mais je n'eus plus d'autres nouvelles d'eux. Pour autant que j'en savais, j'étais l'unique officier japonais qui restait sur l'île.

Les seuls hommes avec lesquels je pouvais communiquer étaient les dix membres de la garnison, les quatre de l'escadron de renseignement aérien, les quatre de l'équipe de maintenance aérienne et les deux de l'escadron naval : vingt soldats en tout. Les seuls sous-officiers étaient le caporal Shimada et le caporal Yoshio Fujita.

Un jour, le caporal Fujita a ramassé un fusil d'infanterie Arisaka type 99 dans les bois. Un peu plus tôt, j'avais trouvé un type 38 que j'ai échangé avec Fujita contre le 99, parce que j'avais environ trois cents cartouches pour ce fusil. Je l'ai conservé durant mes trente années passées à Lubang.

J'espérais finir par mener les troupes dans une attaque contre l'aérodrome, et ordonnai aux hommes d'économiser au maximum les réserves de riz. On était en mai, et j'avais calculé que, si chaque homme mangeait quatre bols par jour, on pouvait tenir jusqu'au mois d'août. Mais les soldats se préoccupaient davantage de leur estomac que de toute autre chose, et certains se mirent à voler dans le stock. Au moment des repas, ils ronchonnaient à la plus petite différence entre leur ration et celle de leur voisin. Parfois, ils en seraient venus aux mains si je ne les en avais pas empêchés. Si jamais l'ennemi avait attaqué au cours d'un repas, ils se seraient fait massacrer sur place.

Alors que je me demandais comment maintenir l'ordre, le caporal Fujita vint me dire : « Je ne pense pas qu'il soit bon pour nous de rester tous au même endroit. On pourrait se faire encercler à n'importe quel moment. Permettriez-vous que quelques-uns d'entre nous aillent s'installer ailleurs ? »

J'ai immédiatement donné mon accord. Je savais que je ne pouvais pas compter sur ce groupe hétéroclite de soldats qui se laissaient aller à se comporter comme des cochons. Cependant, je connaissais également la raison pour laquelle certains d'entre eux

voulaient partir. Ce n'était pas parce qu'ils avaient peur d'être encerclés. Ce n'était qu'une excuse. Ce qu'ils voulaient vraiment, c'était leur part du riz restant.

Comme si ce n'était pas une évidence, Fujita ajouta : « Si nous nous séparons du groupe, chacun de nous devra recevoir une réserve de nourriture.

– C'est exact, répondis-je. Mais je ne peux pas tout partager maintenant. Il y a peut-être d'autres soldats sur l'île qui vont venir ici pour avoir de la nourriture. Tout le monde sait que c'est ici que les provisions sont cachées. »

Je décidai de leur part de butin et leur ordonnai de ne pas en prendre davantage, même si je savais qu'ils trouveraient quand même un moyen de le faire. Je leur dis également de toujours rester par groupes de trois ou plus. À trois, deux peuvent monter la garde de chaque côté pendant que le dernier prépare le riz pour le repas.

Et ainsi, nous nous sommes divisés en cellules. Je me suis joint au caporal Shimada et à un simple soldat. Les autres se sont divisés en quatre petits groupes, chacun décidant avec qui s'associer.

Au bout d'un moment, j'ai décidé que mon groupe devait s'installer dans un autre endroit, et le 18 avril nous avons commencé à déplacer les vivres. Nous étions en plein milieu de cette opération lorsqu'un escadron de nettoyage ennemi prit les bois d'assaut en ouvrant le feu avec des tirs nourris. Le soldat, apparemment paralysé par les tirs, resta cloué sur place et fut tué. Parmi les hommes des autres groupes, seul Kozuka se montra à l'endroit où Shimada et moi campions, et encore, ce fut quelque temps plus tard. Pendant un bon moment, Shimada et moi sommes donc restés seuls.

Après l'attaque, Kozuka rejoignit des soldats de l'escadron de renseignement aérien. Bientôt, il contracta une néphrite aiguë et les autres l'abandonnèrent. Il erra dans les collines pendant environ une semaine, se nourrissant de fanes de pommes de terre et de lait de coco, puis il récupéra suffisamment pour nous rejoindre, Shimada et moi. Nous sommes restés tous les trois ensemble.

Vers le milieu du mois de mai, pour la première fois depuis des semaines, nous avons entendu le son de tirs de mortier et de

mitrailleuses. Cela venait des environs de Binacas, sur le littoral sud. Nous nous sommes regardés – les mots étaient inutiles. L'un des autres groupes avait été repéré et encerclé.

Plus tard, j'appris qu'un groupe de survivants de l'escadron du capitaine Tsukii était parvenu jusqu'à Binacas et s'y reposait lorsqu'il fut attaqué par l'ennemi. Tous furent tués, sauf deux, qui par miracle ont réussi à s'enfuir. L'un d'eux me raconta que, pendant l'attaque, deux subordonnés du capitaine Tsukii se mirent debout en brandissant leur pistolet au cri de *Tenno* ! avant d'être abattus.

Nous avons appelé cet incident « la campagne d'élimination de mai ». Ce fut la dernière attaque planifiée de l'ennemi contre les survivants japonais, mais peu après un escadron américain se mit à patrouiller sur la crête tous les matins, tirant parfois quelques coups de feu au hasard.

Ce fut vers le milieu du mois d'octobre que je vis l'un des tracts nous exhortant à nous rendre. Un groupe de Japonais avait tué une vache dans les montagnes, et ils étaient en train de la ramener à leur campement lorsqu'ils rencontrèrent cinq ou six habitants de l'île. L'un d'eux dégaina un bolo, genre de machette philippine, mais il se ravisa lorsqu'il vit que les Japonais avaient des armes. Les habitants se sont enfuis, laissant derrière eux un morceau de papier. Une déclaration était imprimée en japonais : « La guerre a pris fin le 15 août. Descendez des montagnes ! »

Ni moi ni les autres ne crurent en la véracité de ce message, puisqu'à peine quelques jours plus tôt un autre groupe de Japonais partis tuer une vache était tombé sur une patrouille ennemie qui avait immédiatement ouvert le feu. Pourquoi auraient-ils agi ainsi, si la guerre était terminée ?

Après nous être divisés en cellules, nous vécûmes sur les flancs boisés des montagnes. Nous avons installé de petites tentes et étendu des cartons sur le sol pour y dormir. Au moins, mon groupe essayait de faire durer sa réserve de riz, et parfois nous pouvions l'agrémenter de banane ou de la viande d'une vache que nous avions tuée.

Les cellules restaient en contact et parfois échangeaient des rapports, mais je refusais de dire aux autres où se trouvaient nos

tentes. Mes ordres de mener une campagne de guérilla venaient directement du commandant de division, et je n'avais pas de temps à perdre avec des gens qui ne pensaient qu'à manger. Au mieux de mes capacités, j'étudiais le terrain afin de me rendre utile aux forces japonaises quand elles lanceraient leur contre-attaque. Il était impératif de rester en vie, et partager mon quotidien avec des soldats irresponsables et désorganisés revenait tout simplement à m'exposer au danger.

Je n'ai parlé de ma mission spéciale ni au caporal Shimada, ni au soldat de première classe Kozuka. Je ne savais pas si je pouvais leur faire confiance, ni quelles étaient leurs aptitudes réelles.

De mai à août, l'ennemi patrouillait tous les jours dans les montagnes et on entendait des coups de feu. Après la mi-août, ils cessèrent. Pourtant, nous entendions régulièrement des tirs en provenance du bas de la montagne, et il apparut que l'ennemi avait le contrôle de toutes les voies d'accès. Je me suis dit qu'ils essayaient de nous affamer.

Vers la fin de l'année, nous trouvâmes un deuxième tract appelant à la reddition. Un Boeing B-17 survola notre cachette et déversa d'épais morceaux de papier. Au recto était imprimé l'ordre de reddition du général Yamashita de la 14^e armée régionale, ainsi qu'une directive du chef d'état-major. Au verso, il y avait une carte de Lubang sur laquelle l'endroit où les tracts avaient été lâchés était entouré d'un cercle.

Nous nous sommes réunis pour discuter de l'authenticité des ordres imprimés sur ces feuilles. J'avais un doute au sujet de la phrase qui disait que ceux qui se rendraient recevraient des « soins hygiéniques » et seraient « transportés » au Japon.

Quelqu'un demanda : « Qu'est-ce que c'est, des "soins hygiéniques" ? Jamais entendu parler de ça. »

Un autre s'amusa : « On va être "transportés" au Japon ? On n'est pas une cargaison, pas vrai ? »

Ce qui me souciait avant toute chose, c'était que l'ordre du général Yamashita ait été prétendument émis sur « ordre direct de l'empereur ». Je n'avais jamais entendu parler d'« ordre direct de l'empereur ». Un soldat de l'escadron de renseignement, qui avait

étudié le droit, affirma que lui non plus n'en avait jamais entendu parler.

Il y avait d'autres éléments suspects. Par exemple, une lecture attentive du texte suggérait que le général Yamashita se donnait cet ordre à lui-même. Plus tard, je devais apprendre qu'il s'agissait d'une erreur de rédaction, mais sur le moment je n'avais pu qu'en conclure que le document était un faux. Tous les autres furent de mon avis. Dans nos esprits, il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait là d'une ruse de l'ennemi.

CHAPITRE 6

Le serment de poursuivre le combat

Nous entrâmes dans l'année 1946. Ce qui voulait dire que j'étais à Lubang depuis douze mois pleins. Le matin du Nouvel An, nous nous sommes inclinés face au soleil levant et avons juré de donner le meilleur de nous-mêmes au cours de l'année à venir.

Nous n'entendions quasiment plus de coups de feu, mais de temps en temps nous étions effrayés par des tirs de mitrailleuse, apparemment dirigés vers les montagnes où nous nous cachions. Au large, j'ai aperçu un porte-avions et de temps à autre des chasseurs Grumman survolaient l'île, preuve que la guerre continuait.

Au début du mois de février, le caporal Shimada partit chasser avec Eishichi Irizawa et Shōji Kobayashi, tous deux membres de la garnison, et un soldat du nom de Watanabe de l'escadron de renseignement. Ils ne trouvèrent pas de gibier et, après avoir quitté Watanabe qui rentrait en suivant un autre chemin, ils se mirent en route pour notre campement, les mains vides.

Dans la journée, ils avaient aperçu des soldats philippins à bord d'un camion, au pied des montagnes, mais il ne leur vint pas à l'esprit que ceux-ci se rendaient dans la forêt. Ils continuèrent à marcher en bavardant et en riant, puis soudain se rendirent compte qu'ils venaient de pénétrer dans le bivouac des soldats philippins. Ces derniers, surpris de voir des troupes japonaises, crurent qu'ils étaient attaqués et ouvrirent immédiatement le feu. Le caporal Shimada plongea dans les buissons les plus proches et s'échappa en dévalant une colline, mais Irizawa et Kobayashi furent tués.

Peu après, le soldat de première classe Yūichi Akatsu ne joignit à nous trois. Auparavant, il campait avec Irizawa et Kobayashi et

s'était donc retrouvé seul. Il avait l'air d'une mauviette, et Kozuka essaya de le faire déguerpir.

« Va ailleurs, l'exhorta-t-il. Tu ne peux pas tenir le rythme avec nous. Ton corps est faible et tu n'as rien d'un soldat. Tu ne nous es d'aucune utilité. Rejoins le groupe du caporal Fujita. »

Akatsu répondit qu'il le ferait, mais il s'accrocha à nous parce que nous étions ceux qui avions le plus de nourriture. Les autres groupes étaient quasiment à court de riz. Ils ne cessaient de venir nous demander de leur en donner. Je leur fis la même réponse à tous : « Vous vous êtes comportés comme des goinfres, donc maintenant vous n'avez plus rien. Ne venez pas me demander de vous donner le nôtre. J'ai été envoyé ici pour détruire l'aérodrome et j'ai toujours l'intention de le faire. Nous mangeons aussi peu de riz que possible. Nous complétons notre régime avec de la viande et des bananes, et c'est ce que vous aussi vous auriez dû faire. Si nous vous donnons du riz, nous nous retrouverons dans la même situation problématique que vous. Vous ne savez pas économiser ».

Par la suite, il me vint à l'esprit que mon refus de leur donner du riz les avait peut-être poussés à se rendre, ce que firent quarante-et-un d'entre eux en avril, parmi lesquels le caporal Fujita.

À partir du mois de mars, il y eut de plus en plus de tracts nous conseillant vivement de nous rendre, et de temps de temps nous entendions des gens qui nous appelaient en japonais. Plus tard, ceux qui s'étaient rendus se mirent à laisser des mots disant : « Plus personne ne vous cherche, sauf des Japonais. Sortez de là ! »

Mais nous ne pouvions pas nous résoudre à croire que la guerre était finie. Nous pensions que l'ennemi forçait des prisonniers à participer à leur supercherie. À chaque fois que nous entendions les équipes de recherche nous appeler, nous changions l'emplacement de notre campement.

Je finis par m'habituer à ces appels. « Lieutenant Onoda, criaient-ils, nous sommes en contact avec les équipes de recherche. S'il vous plaît, montrez-vous. Nous sommes maintenant au point X et nous ratissons toute la zone. S'il vous plaît, rendez-vous à cet endroit. »

Ils laissaient des tracts rédigés à la main et en bon japonais, qui

firent grande impression sur le soldat de première classe Akatsu. Un soir, après le repas, il dit : « Lieutenant, vous ne vous demandez jamais si la guerre a vraiment pris fin ? »

Je répondis que non et Shimada ajouta : « Moi aussi, j'ai un peu l'impression que c'est terminé. »

Kozuka resta silencieux. Je les dévisageai un moment avant de déclarer : « Très bien. Si c'est ce que vous pensez tous les trois, je vais aller vérifier par moi-même. Vous avez tous des 38. Même si vous en perdez deux, il vous restera des munitions. Cependant, si je perds mon 99, mes munitions ne me serviront plus à rien. Je vais donc le laisser ici et n'emporter que des grenades à main. Je devrais être de retour bientôt. Si les choses sont telles que le pense Akatsu, je me rendrai avec vous. Mais si je ne reviens pas, alors vous saurez que la guerre continue. À vous de décider si vous voulez vous battre jusqu'au bout ou pas. »

Ma véritable intention était de libérer les soldats qui avaient été faits prisonniers. Nombre d'entre eux devaient être tombés dans le piège de la reddition tendu par d'autres Japonais manipulés par l'ennemi. Je pensais que, si je parvenais à pénétrer dans la prison où ils étaient, je pourrais fomenter un quelconque désordre qui nous permettrait de nous échapper tous ensemble.

L'ennemi devait avoir appris de la bouche des prisonniers que j'étais venu à Lubang afin d'y mener une guerre de guérilla. Il ne serait pas dupe de mon simulacre de reddition et me passerait sans doute les menottes sur-le-champ. Ce qui voulait dire que je devais agir rapidement. En cas d'échec, je me ferais tuer, mais si je réussissais je reviendrais avec des hommes supplémentaires. Une fois encore, je m'apprêtais à désobéir aux ordres du commandant de division en risquant ma vie, tout comme je l'avais fait en jetant mon fourreau avant de lancer une attaque suicide.

C'est alors que Kozuka reprit la parole.

« Une minute, lieutenant ! Pourquoi devriez-vous prendre cette responsabilité ? N'avons-nous pas tous été de votre avis au sujet de cet "ordre direct de l'empereur" ? Vous pensez sans doute que votre honneur est entaché parce que les autres ont été faits prisonniers à cause d'un faux tract. N'allez pas imaginer que c'est de votre faute.

Je resterai avec vous. Je me battraï jusqu'à la fin. Si ces deux lâches veulent se rendre, qu'ils le fassent ! »

J'acquiesçai aux paroles de Kozuka et répondis : « Vous le pensez vraiment ? Vous resterez ? Si c'est le cas, je n'ai rien à dire de plus. Je ne tiens pas vraiment à prendre des risques pour cette bande de cornichons qui se sont laissés capturer. Vous-même, vous n'avez rien dit jusqu'à présent, donc je me demandais si vous alliez vous rendre. Si vous voulez continuer, je continue aussi. »

Au fond de moi, je pensais au général Yokoyama qui m'avait dit que, tant qu'il me resterait un soldat, je devrais le diriger, même si nous devions manger des noix de coco.

« Lieutenant, déclara calmement Shimada. Moi aussi, je continue avec vous. »

Nous nous tournâmes alors vers Akatsu qui dit à voix basse : « Si vous continuez, je continue aussi. »

Et tous les quatre, nous fîmes le serment de continuer le combat. C'était le début du mois d'avril 1946 et nous constituions la seule force japonaise de résistance présente à Lubang.

À cette époque, le caporal Shimada, le plus âgé d'entre nous, avait trente et un ans. Kozuka en avait vingt-cinq et Akatsu, vingt-trois. Le 19 mars précédent, je venais d'avoir vingt-quatre ans.

* * *

Tous les quatre, nous nous déplaçons constamment sur l'île. L'ennemi pouvait attaquer à n'importe quel moment. Il était dangereux de rester longtemps au même endroit.

Au cours de la première année, nous avons dormi les uns contre les autres dans notre petite tente, même pendant la saison des pluies.

À Lubang, elle dure de juillet à la mi-octobre. Souvent, quand il pleuvait à verse toute la nuit, il ne faisait pas bon rester blottis sous la tente. Nous étions de toute façon trempés jusqu'aux os. Notre peau devenait blanche, nous tremblions de froid, même l'été. Souvent, j'avais envie de hurler pour protester.

Mais comme c'était magnifique lorsque la pluie cessait ! On tombait

les uns sur les autres en se précipitant hors de la tente, puis on étirait jusqu'au dernier de nos membres engourdis. Je me souviens avec quel plaisir je regardais les étoiles à travers les nuages.

Le caporal Shimada, le seul d'entre nous à être marié, était d'humeur naturellement joyeuse. Il avait toujours un sujet de conversation et c'était lui qui animait nos discussions nocturnes. Grand et bien bâti, il était le meilleur tireur de nous quatre. Il nous a raconté qu'il avait remporté un concours de tir organisé par sa compagnie, et je n'ai jamais eu aucune raison d'en douter. Il venait d'Ogawa, dans la préfecture de Saitama, au nord-ouest de Tōkyō. Issu d'une famille de fermiers, il allait à la morte saison brûler du bois dans les montagnes pour en faire du charbon. Dans la région où il vivait, les jeunes hommes étaient souvent envoyés pour une durée d'environ un mois afin d'entretenir le four. Vivant dans de petites huttes, ils apprenaient à se débrouiller seuls. Shimada m'enseigna à tisser les sandales de paille de riz que l'on appelle *waraji*. Elles étaient idéales pour la vie que nous menions, parce que nous devions sans cesse traverser des terrains accidentés ou marécageux.

Kozuka, de constitution encore plus frêle que moi, était très timide. Il parlait rarement sans qu'on l'ait invité à le faire. À ces occasions, il racontait avec émotion la période qui avait précédé son entrée dans l'armée, mais s'exprimait malgré tout avec difficulté. Son père était un fermier de Hachiōji, dans la lointaine banlieue de Tōkyō, et j'ai compris que sa famille était assez aisée. Il nous a dit qu'il avait possédé un cheval de course.

Kozuka m'a demandé ce que j'avais fait avant de rejoindre l'armée. « Je travaillais dans la filiale d'une société de négoce japonaise basée à Hankou, ai-je répondu. À l'époque, mon frère était lieutenant et stationné dans la même ville. Je lui empruntais de l'argent pour aller danser toute la nuit. »

Ils avaient du mal à imaginer que je puisse danser, sans même parler du fait que j'avais été un genre de play-boy dans la ville cosmopolite de Hankou. Je ne leur en voulais pas. Moi-même, j'avais désormais du mal à y croire.

Akatsu était le plus faible d'entre nous, à la fois physiquement et psychologiquement. Il a dit être le fils d'un cordonnier de l'un des quartiers les plus pauvres de Tōkyō, et je suppose donc qu'il était injuste de le comparer aux deux solides fils de fermiers. Pourtant, il ne fait aucun doute qu'il était un boulet pour nous. Lorsque nous étions proches de l'ennemi, c'était toujours lui qui restait à la traîne ou perdait notre trace. J'en ai conclu que Kozuka avait eu raison de ne pas vouloir de lui.

À vivre ensemble comme nous le faisions, il nous fallait tout ajuster selon les capacités du plus faible. En nous partageant le travail, nous devions prendre en compte la force de chacun, ainsi que ses préférences. Shimada effectuait la plus grande part du travail physique, Akatsu se chargeait des corvées de bois et d'eau qu'il allait puiser dans le ruisseau le plus proche, tandis que Kozuka et moi fabriquions des outils, montions la garde et planifions l'organisation générale. Lorsque l'un de nous était en mauvaise condition physique, on essayait d'alléger son labeur. Nous avions conscience de devoir économiser nos efforts.

Comme j'avais le grade le plus élevé, j'étais officiellement le chef, mais jamais je n'ai tenté d'imposer un ordre de façon arbitraire. Toutes nos entreprises étaient conjointes.

Je gardais constamment un œil sur la condition physique des trois autres. L'important était de maintenir un équilibre. Il eût été préjudiciable de demander trop d'efforts à n'importe lequel d'entre nous. Les trois autres le comprenaient et s'entraidaient volontiers lorsque c'était nécessaire.

À cette époque, chacun possédait un fusil d'infanterie. Un Arisaki type 99 pour moi, trois 38 pour eux. Nous avions deux grenades à main par personne ainsi que deux pistolets. Il y avait trois cents cartouches pour le 99 et neuf cents pour les 38. En plus, nous avions six cents cartouches pour mitrailleuse Lewis, que nous avons par la suite modifiées pour les adapter au 99.

Au début, nous avions trois mois de réserve de riz, que nous avons fait durer le plus longtemps possible. Pendant un moment, nous mangeâmes si peu qu'il nous était difficile de déplacer notre

campement. Une fois notre stock épuisé, nous partîmes à la recherche du riz caché pour les autres troupes japonaises qui restaient sur l'île, et le trouvâmes. Mais avant longtemps, il fut également épuisé. De plus, les habitants vinrent voler l'un des deux fûts de riz que les quarante-et-un soldats avaient abandonnés lorsqu'ils s'étaient rendus.

Dès l'arrivée des Américains, les Philippins s'étaient rangés de leur côté. Ils leur servaient souvent de guides, et nous prenions grand soin de nous tenir à l'écart d'eux. Lorsque notre nombre se réduisit à quatre soldats, ils ont estimé que les montagnes étaient suffisamment sûres pour venir y couper du bois. Ils portaient un bolo à la taille et il y avait toujours une personne de leur groupe armée d'un fusil. Nous nous méfiions davantage d'eux que des patrouilles ennemies.

À chaque fois que nous voyions des autochtones, nous nous cachions. S'ils nous remarquaient, nous faisions feu pour les effrayer, puis déplaçons notre campement le plus vite possible, parce que nous savions qu'ils nous dénonceraient.

Lorsque nous avions l'impression qu'ils pouvaient être dans les parages, nous nous cachions dans les taillis, mais quelles que soient les précautions que nous prenions, ils nous apercevaient de temps en temps. Quand cela arrivait, la seule chose à faire était de tirer sans hésiter et de s'enfuir en courant. De telles rencontres se produisirent trois ou quatre fois au cours de la première année.

Lorsqu'ils venaient travailler dans les montagnes, ils apportaient du riz cru qu'ils faisaient cuire sur place. Souvent, ils en laissaient un peu dans des sacs qu'ils suspendaient à des branches pour leur prochaine venue. Ces sacs de riz représentaient pour nous un véritable don du ciel, n'étaient les difficultés que nous avions pour les voler. Nous ne pouvions pas simplement en emporter un, parce que sa disparition indiquerait forcément notre présence dans les environs.

D'abord, il nous fallait essayer d'évaluer depuis combien de temps il était là. Puisque les habitants cuisaient le riz sur place, il y avait toujours des traces de feu. D'après les cendres, nous pouvions à peu près estimer quand il avait brûlé. Nous examinions aussi les

souches des arbres qu'ils avaient abattus. Si les bûcherons n'étaient passés que la veille, celles-ci étaient encore humides et, généralement il y avait des feuilles vertes éparpillées autour. Si les souches étaient sèches et les feuilles flétries, nous savions que leur présence remontait à plusieurs jours.

Les empreintes de pas étaient également d'une grande aide, parce que nous pouvions juger de leur état d'après la date de la dernière pluie. Si les bûcherons avaient laissé de la nourriture, cela signifiait qu'ils comptaient revenir. La question était quand. À chaque fois que nous prenions du riz, nous devions changer l'emplacement de notre campement. Comme cela durait, même si nous étions affamés, il fallait décider si nous avions le temps de procéder à l'opération avant leur retour.

* * *

La partie nord de Lubang était une plaine tranquille, mais au sud, à part trois ou quatre petites plages de sable, ce n'étaient que des falaises escarpées.

Il y avait environ douze mille habitants sur l'île, dont la plupart étaient des fermiers qui vivaient au nord. Seuls quelques pêcheurs vivaient au sud. En grande partie à cause de la faiblesse physique d'Akatsu, nous concentrons nos déplacements dans les montagnes du sud, moins peuplées et donc moins dangereuses. Nous avons plusieurs campements plus ou moins fixes, auxquels nous donnions des noms comme « Montagnes jumelles » ou l'endroit des Deux-Maisons, mais nous évitions d'y séjourner trop longtemps.

Peu à peu, nous développâmes un genre de circuit le long duquel nous nous déplaçons de campement en campement, sans jamais nous attarder. Ce circuit formait une ellipse entourant les montagnes situées dans la partie centrale de l'île. À partir de Gontin et dans le sens dextrogyre, l'étape suivante était l'endroit des Deux-Maisons (ou Kainan Point), puis Wakayama Point, les Montagnes jumelles (ou la colline de Kozuka) la vallée de Shiokara (ou Shingu Point), le contrefort de la montagne du Serpent (ou Kumano Point), cinq cents (devenu par la suite une station radar), Binacas, Six cents sommets

et enfin, de nouveau Gontin. Parfois, en atteignant Binacas, on faisait demi-tour pour repartir en sens inverse.

Habituellement, nous restions entre trois et cinq jours au même endroit. En allant vite, on pouvait couvrir tout le circuit en un peu moins d'un mois, mais en général il nous en fallait deux. Ainsi, durant les huit mois de saison sèche, on parcourait quatre fois le circuit.

Le temps que nous passions dans un campement dépendait pour partie de la nourriture disponible. Lorsqu'il y en avait davantage que nous ne l'avions espéré et que le danger était minime, nous rallongions notre séjour.

Nous emportions toutes nos affaires en nous répartissant équitablement les charges. Lorsque nous changions de campement, nous faisions en sorte de préparer de quoi manger pour le jour suivant, mais parfois nous étions à court de vivres et devions compter sur l'espoir d'en trouver à l'emplacement suivant. Le poids que chaque homme devait porter s'élevait à une vingtaine de kilos.

Même si j'avais un stylo, je gardais en tête tous les rapports que j'avais l'intention de faire. Je croyais fermement que, lorsque des troupes amies établiraient finalement un contact avec nous, elles auraient besoin de mes renseignements pour planifier une contre-attaque. Leur premier objectif serait de reprendre l'aérodrome, et je prenais mentalement des notes à son sujet, de même qu'à celui de la partie centrale de l'île où nous vivions désormais.

Depuis que je suis rentré au Japon, il y a eu des spéculations dans la presse quant à la possibilité que j'aie été laissé là par l'armée japonaise en tant qu'espion, mais je ne considère pas en avoir été un. J'ai été envoyé à Lubang pour mener une guerre de guérilla, ce qui n'est pas du tout la même chose. Dans la mesure où j'étais coupé de tout contact avec les forces japonaises et réduit à survivre de cette façon, il m'était impossible de mettre en œuvre une guerre de guérilla dans le sens classique du terme. Je ne pouvais qu'en mener à bien la préparation, qui ressemble en effet au travail d'un espion.

Les techniques que l'on m'avait enseignées à Futamata ne me furent que très peu utiles. J'avais appris à écouter des lignes

téléphoniques, à ouvrir des lettres à la dérobée et à me libérer de menottes, mais tout cela supposait la présence d'autres personnes. Dans ces montagnes, il était bien plus important de savoir faire un feu qui produise le minimum de fumée. Ma formation à Futamata ne m'avait aucunement préparé à la vie primitive dans les montagnes, où le plus grand ennemi était la nature elle-même. Shimada y était bien mieux préparé grâce à son expérience de producteur de charbon. Il m'a appris beaucoup de choses sur l'art de rester en vie. Il savait, par exemple, comment fabriquer un filet, et Kozuka et moi ne cessions de chercher des morceaux de ficelle ou de corde pour lui.

À Lubang, outre les vaches élevées pour leur viande par les habitants, il y avait des buffles d'eau sauvages, des sangliers, des poulets et des iguanes qui atteignaient presque un mètre de long. Lorsque nous chassions, nous visions généralement les vaches.

Nos réserves de munitions étaient limitées, et nous devions les utiliser aussi efficacement que possible. L'objectif était toujours de tuer d'un seul tir. Deux cartouches pour une seule vache signifiaient une vache de moins sur le long terme.

Lorsque nous trouvions de la nourriture, nous la stockions toujours au même endroit et j'y prélevais nos rations journalières. Mais le temps passant, on aurait dit qu'à chaque fois que je me rendais au lieu de stockage il y avait moins de vivres que nous ne pensions en posséder. Je compris pourquoi. Shimada et Akatsu s'y faufilaient et se servaient. Je leur en parlai, mais sans guère d'effets.

Un jour, Kozuka se plaignit amèrement et me déclara : « Si nous continuons comme cela, je vais mourir. À partir de maintenant, je vais manger tout ce que je veux. »

Les bananes constituaient notre alimentation de base. Il y avait des bananeraies sur toute l'île, mais nous devions nous montrer prudents et ne pas en récolter trop. Déterminé à mener une guerre d'endurance, j'avais établi un plan à long terme concernant la quantité de bananes que nous pouvions prendre. Si je laissais les choses continuer en l'état, il y avait de grandes chances que mon plan s'effondre et que nous nous détruisions de l'intérieur. En réalité, nous souffrions bel et bien de malnutrition.

Je finis par atteindre mes propres limites.

« À partir de maintenant, décrétai-je, nous allons conserver notre nourriture séparément. Que personne ne touche aux réserves d'autrui. C'est absolument interdit ! »

Il va sans dire que manger était alors notre unique réconfort. Ce que nous avalions déterminait en grande partie notre condition physique et notre humeur du lendemain. Dans de telles circonstances, il eût été injuste de juger trop sévèrement quelqu'un qui souffrait de la faim. Nous avions fait le vœu de nous battre jusqu'au bout mais, le temps passant, tout ce que nous pouvions faire, c'était de ne pas nous faire remarquer par les habitants. Il était sans doute naturel que notre instinct animal reprît le dessus.

Cependant, en tant que responsable du groupe, il était de mon devoir de veiller à ce que certaines règles restent en vigueur. Moi aussi, j'aurais aimé manger à ma faim. J'aurais également aimé dormir tout mon soûl. Mais mis à part notre faible stock de nourriture, si nous mangions tout ce que nous voulions, nous grossirions et il deviendrait encore plus difficile d'accomplir nos tâches quotidiennes. Et si nous ne parvenions pas à réfréner nos instincts primaires, nous nous démoraliserions au point de nous considérer comme les soldats perdus d'une armée vaincue. Nous ne voulions absolument pas être classés dans la catégorie des militaires en déroute. À ce stade, il n'y avait aucune possibilité de mettre en œuvre des tactiques agressives de guérilla, mais une fois que nous connaîtrions parfaitement le terrain nous passerions à l'offensive et prendrions le contrôle de l'île.

À cet égard, Kozuka fut très important pour moi. Je ne lui avais pas parlé de ma mission spéciale, mais il semblait avoir compris quelque chose et se montrait toujours coopératif. Il ne se plaignait jamais, ni n'avait l'air aigri. Il prenait des décisions rapides et son état d'esprit était positif. À chaque fois que je le regardais à l'œuvre, je me souvenais de ce proverbe : « L'insecte silencieux perce les murailles ».

* * *

Finalement, Akatsu déserta en septembre 1949, après quatre années passées avec nous.

Je m'étais dit que cela allait arriver un jour. Kozuka se contenta de hausser les épaules : « Depuis le début, ce genre de vie était trop difficile pour lui. »

Auparavant, Akatsu avait déjà disparu à trois reprises. À chaque fois, Shimada l'avait retrouvé et ramené vers nous. La première fois qu'il était parti, nous avons vu un peu plus tard un feu brûler dans la nuit, très loin. C'était au cœur des montagnes et nous savions que ça ne pouvait être qu'Akatsu, alors Shimada était allé le chercher.

La deuxième fois, c'était au milieu de la saison des pluies. Shimada m'avait montré l'endroit où il avait perdu sa trace, et j'avais deviné dans quelle direction il devait être allé. Emportant une minuscule tente avec lui, Shimada était parti à sa recherche, et six jours plus tard il était revenu avec Akatsu.

J'avais été capable de déterminer où il était allé, parce que je savais dans quel endroit de l'île il était susceptible de trouver de la nourriture à n'importe quelle saison de l'année. Shimada avait trouvé Akatsu presque exactement là où je l'avais supposé.

C'était toujours Shimada qui allait rechercher Akatsu, et il y avait une bonne raison à cela : contrairement à ce dernier, il avait un très bon sens de l'orientation.

Tous les quatre, nous formions deux paires : Kozuka et moi, Akatsu et Shimada. Deux par deux, nous nous relayions pour effectuer diverses tâches. Lorsqu'un travail nécessitait plus de deux hommes, nous nous y mettions tous les quatre. Pour chasser, par exemple, trois hommes allaient traquer le gibier et le quatrième gardait le campement. La plupart du temps cependant, nous nous déplaçons par deux. Lorsque nous étions tous les quatre ensemble, je surveillais de près Akatsu au cas où il tomberait dans le fossé. Shimada n'était malheureusement pas aussi prévenant.

Je ressentais une certaine responsabilité dans les tentatives de désertion d'Akatsu. En observant ses gestes quotidiens et en l'écoutant parler, je compris qu'il ne tiendrait pas très longtemps. Lorsque je travaillais sur des plans et des stratégies concernant nos actions futures, je n'en discutais donc qu'avec Shimada et Kozuka,

sans en toucher un mot à Akatsu. Je ne lui avais même pas révélé où nos munitions étaient cachées. Je me souviens avoir un jour murmuré à l'oreille de Kozuka : « J'emmène Akatsu pour m'aider. Pendant que nous serons partis, transférez les munitions dans un autre endroit. J'ai fait une marque sur le tronc d'un palmier trente mètres plus loin, afin que vous sachiez où les cacher ».

Si Akatsu désertait et se rendait, il serait sans doute forcé ou persuadé de donner à l'ennemi des informations à notre sujet. Cette perspective affectait sérieusement mon comportement. Après tout, nous étions en guerre contre un ennemi redoutable, et rien ne m'agaçait plus que l'idée que l'un de nous trahît les autres. Soupçonnant Akatsu de nous faire défaut, je pris les précautions qui me parurent nécessaires, mais cela put avoir pour effet de lui donner l'impression d'être isolé.

Lorsque Akatsu disparut pour la quatrième fois, Shimada partit à sa recherche, mais cette fois Kozuka et moi décidâmes que c'était une perte de temps. Nous prîmes cette décision en ayant conscience qu'Akatsu pouvait dire à l'ennemi tout ce qu'il savait au sujet de notre groupe.

Nous nous attendions à ce que l'ennemi lançât une attaque à partir des informations données par Akatsu, mais nous étions confiants dans le fait que, si nous nous préparions correctement, nous ne serions pas capturés.

En outre, il y avait la possibilité qu'Akatsu ne pût pas survivre seul avant de se faire capturer. Tant qu'il était avec nous, il n'avait jamais été malade, surtout parce que nous prenions soin de sa santé et que nous le protégions. Lors de ses trois tentatives précédentes, il était revenu dans une condition physique très diminuée. Je me disais qu'en saison sèche il aurait peut-être une chance, mais là, en pleine mousson, je doutais qu'il eût l'énergie nécessaire pour survivre. Je pensais qu'il allait mourir quelque part dans les montagnes, trempé, tremblant et émacié.

Mais Akatsu devait avoir conscience de ce qu'il allait affronter. Si tel était le cas, son départ voulait dire qu'il en avait vraiment plus qu'assez. Contrairement à moi, il n'avait pas de mission, pas d'objectif, et la lutte pour la survie dans ces montagnes avait dû finir

par perdre tout sens à ses yeux.

Shimada partit tout de même à sa recherche sous la pluie, mais il revint une semaine plus tard, seul et complètement épuisé. J'en éprouvai du soulagement. Pour commencer, je ne croyais pas en l'utilité de chercher un déserteur et, à ce moment, j'en étais venu à considérer la défection d'Akatsu comme un bon débarras.

Anxieux, Shimada demanda : « Pensez-vous qu'il va guider l'ennemi jusqu'à nous ?

– Sans doute », répondit Kozuka, comme s'il tenait cela pour inévitable. Je fus alors convaincu que lui aussi s'était attendu à son départ.

L'endroit où Akatsu avait disparu était situé à l'extrémité ouest de notre circuit, au cœur des forêts proches du contrefort de la montagne du Serpent. Par la suite, nous fûmes surpris d'apprendre qu'il s'était rendu à Looc, dans la partie orientale de l'île – et ce, seulement six mois plus tard. Je fus étonné et un peu contrarié que la chance l'eût accompagné si longtemps.

Environ dix mois après le départ d'Akatsu, et à peine quelques jours après la fin de la saison des pluies de l'année 1950, nous avons trouvé un mot qui disait : « Lorsque je me suis rendu, les troupes philippines m'ont accueilli en ami ». Il s'agissait de l'écriture d'Akatsu. Peu après, nous avons remarqué un avion léger qui faisait des cercles au-dessus de Vigo. Nous crûmes que l'ennemi s'apprêtait à se mettre à notre recherche et avons déplacé notre campement de l'autre côté de l'île.

Le lendemain, nous avons entendu un haut-parleur qui semblait se trouver un peu au nord de Wakayama Point. La voix disait : « Hier, nous avons largué des tracts depuis un avion. Vous avez trois jours, soit soixante-douze heures, pour vous rendre. Dans le cas contraire, nous n'aurons pas d'autre choix que de lancer un corps expéditionnaire à votre recherche. »

C'était une voix japonaise, sans le moindre accent étranger, mais le choix des mots avait l'air américain. Les Japonais ne disaient jamais « soixante-douze heures » pour « trois jours », et l'annonce nous paraissait être la traduction d'un message rédigé dans une langue étrangère. Le fait qu'ils nous demandent de nous rendre en utilisant

un japonais si étrange était une preuve supplémentaire que la guerre n'était pas terminée.

J'étais venu sur cette île sur ordre direct du commandant de division. Si la guerre avait réellement pris fin, j'aurais dû recevoir un autre ordre de ce même commandant de division pour me relever de ma mission. Je ne pouvais pas croire que celui-ci eût oublié les ordres qu'il avait donnés à ses hommes.

Et en supposant qu'il eût oublié ? Les ordres étaient de toute façon enregistrés au quartier général de division. Quelqu'un se serait rendu compte qu'ils n'avaient pas été annulés.

Trois jours plus tard, nous aperçûmes ce corps expéditionnaire à une distance d'environ cent cinquante mètres.

Kozuka murmura : « Cet imbécile d'Akatsu nous a réellement dénoncés aux Américains. Essayons de bien les observer ! »

Les troupes ennemies étaient sur une route qui traversait une palmeraie à l'est du fleuve Agcawayan et à l'intérieur des terres par rapport au village de Brol. Ce n'étaient pas des soldats américains, mais des Philippins, et ils n'étaient que cinq ou six avec un porte-voix. À leur tête, un homme avec un chapeau blanc marchait d'un pas nerveux.

« C'est Akatsu, pas vrai ? », murmura Kozuka. Nous le scrutâmes, mais ne pûmes voir suffisamment son visage. Après le passage du corps expéditionnaire, nous nous persuadâmes qu'il s'était bien agi d'Akatsu, qui travaillait désormais pour l'ennemi.

Après cette rencontre, Kozuka déclara : « Ils ne peuvent pas nous faire prisonniers, ni avec cinquante, ni même avec un millier d'hommes. Nous connaissons cette île mieux que personne ! »

Ce qui me souciait le plus, c'était que l'ennemi utilisât du gaz contre nous. On mourrait immédiatement, puisque nous n'avions pas de masques. Par mesure d'urgence, je dis aux deux autres de garder en permanence une serviette attachée à la sangle de leur gourde et, en cas de pareille attaque, de la mouiller et de la plaquer sur leur visage. Je leur ai également dit d'avoir toujours conscience de la direction du vent, parce que celui-ci pouvait charrier du gaz. Durant six mois, nous ne quittâmes pas nos masques improvisés.

CHAPITRE 7

Trois soldats en guerre

Après la reddition d'Akatsu, nous fûmes à même de suivre une ligne de conduite plus positive. Nous accélérâmes nos déplacements le long des campements de notre circuit, que nous commençâmes à considérer comme une tournée d'inspection du territoire placé sous notre « occupation ». Lorsque nous rencontrions l'ennemi, nous ouvrons le feu sans la moindre hésitation. Après tout, Akatsu devait leur avoir dit où et quand il était probable de nous trouver. Nous tenions les gens vêtus comme des paysans philippins pour des troupes ennemies déguisées ou des espions ennemis. Pour preuve que nous voyions juste, à chaque fois que nous tirions sur l'un d'eux une équipe de recherche arrivait peu de temps après.

Le nombre de troupes ennemies ne cessait d'augmenter, et on aurait dit qu'elles tentaient de nous encercler pour nous tuer. Peu à peu, je commençais à me demander s'ils n'allaient pas déclencher une traque de grande envergure sur toute l'île.

Toutefois, des recherches simultanées dans les montagnes, les vallées et la partie centrale demanderaient la participation d'au moins un ou deux bataillons, et il paraissait peu probable qu'ils déploient une telle force pour capturer trois hommes. Selon moi, ils n'enverraient jamais plus de cinquante ou cent soldats. Nous étions confiants dans notre capacité à leur échapper. Nous avions l'avantage de connaître comme notre poche la partie centrale de Lubang. En fait, le plus grand déploiement de force qu'il nous avait été donné de voir comptait une centaine d'hommes, mais en général ils n'étaient pas plus de cinquante.

Lorsque nous nous enfoncions dans la jungle, les grands arbres devenaient nos protecteurs. Parfois, les troupes ennemies continuaient un bon moment à tirer sur les arbres derrière lesquels

nous nous cachions, mais cela ne leur apportait rien de bon. Plus leur frustration était grande, plus ils tiraient au hasard et gâchaient de munitions. Et c'était exactement ce que nous voulions qu'ils fassent. Nous n'étions que trois, mais nous tournions en ridicule une force de cinquante soldats. C'était le genre de technique de guerre que l'on m'avait enseignée à Futamata.

J'ai parlé à Shimada et à Kozuka des ordres que j'avais reçus du commandant de division.

Kozuka déclara aussitôt : « Lieutenant, je me battraï avec vous jusqu'au bout, même si cela dure dix ans. »

La réaction de Shimada fut encore plus enthousiaste : « Tous les trois, nous devons sécuriser l'ensemble de l'île avant que nos troupes ne débarquent de nouveau. »

Tous deux s'adressaient à moi en utilisant le grade de « lieutenant » ou de « commandant », mais il n'y avait pas vraiment de distinction hiérarchique entre nous. J'étais officier, Shimada caporal, et Kozuka soldat de première classe, mais nous parlions d'égal à égal, et chacun avait son mot à dire dans l'établissement de nos plans. À tour de rôle, nous chassions et cuisinions.

J'ai caché mon sabre dans le tronc d'un arbre mort, non loin de Kumano Point. J'étais donc armé comme eux, avec un fusil et une baïonnette. Nous étions trois camarades luttant pour le même but et nous avions beaucoup de choses en commun. Aucun de nous ne buvait d'alcool, nous avions les dents saines et, de manière générale, nous étions en bonne santé. Bien que Shimada fût plus robuste que Kozuka et moi, nous étions tous trois assez agiles pour nous déplacer avec la rapidité exigée par les tactiques de guérilla.

Je ne veux pas dire que nous n'avions pas de disputes. Loin de là ! Parfois, nous montrions les dents et échangeions des coups de poing.

Nous gardions à l'esprit une « carte d'approvisionnement en nourriture » de Lubang. Selon la saison, nous savions à quel endroit de l'île nous devions aller pour trouver des bananes mûres ou un troupeau de vaches. Cependant, il arrivait souvent qu'en parvenant à l'endroit correspondant à notre carte d'approvisionnement, nous ne trouvions pas autant de nourriture que nous l'avions escompté, et une dispute éclatait.

« Allons plus loin dans les terres.
– Non, reposons-nous ici une journée.
– N’importe quoi ! Pourquoi voulez-vous faire ça ?
– Et qu’est-ce qui m’en empêcherait ?
– Ça suffit, vous dites une chose et son contraire !
– Vous vous prenez pour qui ? Vous croyez pouvoir me donner des ordres ? »

Une fois que cela commençait, cela continuait jusqu’à ce que quelqu’un cède. Parfois, Shimada et Kozuka en venaient aux mains, et l’un d’eux se retrouvait avec une lèvre fendue ou un bras amoché. Lorsqu’ils en arrivaient là, je jouais le rôle du médiateur, mais parfois je m’asseyais tranquillement et les laissais régler leur problème. Les fois où cela se produisait, ils n’avaient pas d’autre solution que de se battre bec et ongles jusqu’à ce que l’un des deux capitulât de manière inconditionnelle. Cela me paraissait être une bonne chose, parce que cela leur donnait l’occasion de tester leur force physique et de mesurer la profondeur de leurs convictions. À long terme, ces combats occasionnels nous soudèrent encore plus.

Un jour, j’en vins à me battre avec Shimada. Nous étions en train de discuter de la défection d’Akatsu et il prit sa défense. Quant à moi, je n’éprouvais aucune sympathie pour un soldat qui avait déserté sous mes yeux. Rapidement, nous échangeâmes des coups de poing et nous roulâmes en bas de la colline en nous tabassant.

* * *

Souvent, lorsque nous marchions au pied des montagnes, non loin d’un village, nous trouvions de vieux papiers et des vêtements usagés. Ces derniers nous étaient bien utiles, parce que nous manquions cruellement de vieux chiffons pour nettoyer nos fusils. À cette même époque, les habitants qui venaient couper du bois dans les montagnes abandonnaient souvent du riz dans leurs marmites. Cela signifiait que les conditions de vie sur l’île s’étaient quelque peu améliorées. Au moment où Akatsu était parti, on aurait pu sillonner Lubang de part en part sans trouver le moindre morceau de papier.

Une nuit, Shimada revint de patrouille et annonça, quelque peu

excité : « Lieutenant, ne faites aucun bruit et venez avec moi ».

Nous étions dans les environs de Tilik. Je l'ai suivi en silence jusqu'à un petit coteau dénudé après la récente récolte de riz. Lorsque nous atteignîmes le sommet, j'ai étouffé un cri de surprise. Tilik brillait de lumières électriques ! Depuis que j'étais à Lubang, c'était la première fois que j'en voyais.

Tous les trois, nous nous sommes assis là pour regarder la ville.

« Selon vous, quand ont-ils reçu ces générateurs ?

– Essayons de nous approcher.

– Non ! C'est la première fois qu'ils ont de l'électricité. Laissons-les en profiter un peu. »

Cela faisait six ans que je n'avais pas vu de lumière électrique, mais cela ne me rendit pas le moins du monde nostalgique pour autant, et j'en fus le premier surpris. Je m'étais tellement habitué à ne pas avoir de lumière une fois la nuit tombée, que Tilik me parut être un monde différent de celui dans lequel je vivais.

Les bateaux qui arrivaient dans cette ville avaient eux aussi changé. Au début, c'étaient de petites embarcations qui ressemblaient en tous points aux *pokkuri*, ces chausses en bois japonaises caractérisées par leur hauteur importante et jadis portées par les geishas. Nous les appelions des bateaux-*pokkuri*. Désormais, ils avaient été remplacés par de grands paquebots blancs, dont certains diffusaient de la musique dans leurs haut-parleurs lorsqu'ils étaient à l'ancre à Tilik. Ils passaient généralement des chansons populaires philippines, mais parfois nous entendions une mélodie japonaise. Le son flottait jusqu'au sommet de la petite colline ratiboisée où nous avions pour la première fois vu les lumières électriques de Tilik.

Nous pouvions également apercevoir le phare de Cabra, une île voisine de Lubang. Le fait de voir quelque chose d'extérieur à notre île ne m'affectait aucunement, au point que j'en vins à me demander si j'avais perdu ma sensibilité.

Durant la saison des pluies, ni les équipes de recherche, ni les habitants ne venaient dans les montagnes. Nous pouvions nous détendre et rester au même endroit. Nous construisîmes un petit abri doté d'un toit de feuilles de palmes. Parfois, nous y restions assis

toute la journée. En demeurant longtemps au même endroit, on s'habitue aux bruits environnants. Lorsque nous nous déplaçons, le moindre son nous mettait en alerte, mais en passant du temps dans le même campement, on commençait à identifier le craquement des branchages dans le vent, le clapotement de l'eau dans la vallée toute proche, et ainsi de suite. Nous apprîmes à reconnaître les chants des oiseaux qui vivaient uniquement dans tel ou tel endroit.

Durant ces périodes, la tension habituelle se dissipait, et nous évoquions le bon vieux temps de notre vie au Japon. Nous en savions sans doute davantage sur l'histoire de la famille et l'enfance de chacun que nos propres parents.

Parfois, Shimada disait d'une voix douce : « Je me demande si c'est un garçon ou une fille ».

Lorsqu'il est parti de chez lui, sa femme attendait leur deuxième enfant. Le premier, une fille, n'était pas encore entrée à l'école primaire. Un jour, alors qu'il était en train de parler d'elle, Shimada soupira et dit : « Je parie qu'elle doit être en âge de s'intéresser aux garçons, maintenant ». Puis il regarda le sol juste devant lui tandis que la pluie tombait.

Shimada aimait particulièrement parler des danses qui avaient lieu dans sa région lors du festival d'*O-Bon*⁹. À chaque fois qu'il abordait ce sujet, son visage s'illuminait et sa voix se faisait plus enjouée. De temps à autre, il chantait une chanson de son village dédiée à ce festival :

Les seuls qui ne dansent pas ce soir

Le vieux bouddha de pierre et moi

Il nous parlait de l'estrade en bois qu'ils construisaient pour les danses et comment les jeunes hommes s'y pavanaient dans leur kimono d'été. Tandis que la chanson se poursuivait au rythme régulier des tambours, les hommes et les femmes dansaient en cercle. Les paroles traditionnelles subissaient peu à peu des variations paillardes et, à l'approche de l'aube, les jeunes hommes commençaient à s'approcher des filles.

« Vous auriez dû danser au festival d'*O-Bon*, lieutenant », déclara-t-il un jour.

Mais je secouai la tête. Je ne connaissais pas les chansons de

Shimada et je n'avais jamais participé à un festival d'*O-Bon*. Kozuka non plus. Tout ce que nous pouvions faire, c'était l'écouter.

« Le festival d'*O-Bon* est le moment le plus joyeux de l'année », disait Shimada, qui se répétait souvent. C'est ainsi que j'aime me souvenir de lui, parce que c'était en de telles occasions que j'étais le plus impressionné par sa bonté naturelle.

Régulièrement, on se coupait mutuellement les cheveux à l'aide de petits ciseaux que j'avais improvisés. Je coupais ceux de Shimada, Shimada ceux de Kozuka, et Kozuka les miens. Si deux d'entre s'étaient mutuellement coupé les cheveux, l'un aurait alors dû couper ceux du troisième, ce qui n'aurait pas été équitable. Une coupe prenait environ quarante minutes et, si l'un de nous s'était occupé des deux autres, cela lui aurait demandé presque une heure et demie de travail quand l'un de nous trois n'aurait pas travaillé du tout.

* * *

En février 1952, un avion léger de l'armée de l'air philippine tourna au-dessus de l'île. Nous entendîmes un haut-parleur, mais je ne pus clairement entendre le message qu'il diffusait à cause du bruit du moteur. Kozuka, qui avait une bonne ouïe, nous suggéra : « On dirait qu'ils appellent nos noms ». Une fois qu'il eut dit cela, j'eus en effet la même impression. L'avion largua quelques tracts et s'en alla.

Plus tard, nous allâmes en ramasser, et parmi eux se trouvait une lettre de mon frère aîné, Toshio. Elle commençait par ces mots : « Je confie cette lettre au lieutenant-colonel Jimbo, qui se rend aux Philippines sur l'invitation de Mme Roxas ». Elle continuait en affirmant que la guerre était finie, que mes parents se portaient bien et que tous mes frères avaient quitté l'armée.

Il y avait également des lettres provenant des familles de Kozuka et Shimada, accompagnées de photos.

Cette fois, les Yankees avaient employé les grands moyens. Telle fut ma réaction. Je me suis demandé comment diable ils avaient réussi à obtenir ces photos. Il ne faisait aucun doute que tout cela était louche, mais je ne parvins pas à comprendre comment ils

avaient mis ce piège au point. La photo reçue par Shimada montrait sa femme et ses deux enfants. Si elle était authentique, son deuxième enfant était une fille, mais nous avions des doutes à ce sujet. « C'est censé être une photo de ma famille proche, fit-il remarquer, mais cet homme sur la gauche n'en fait pas partie. Ce n'est qu'un parent éloigné. Je crois que c'est encore une supercherie de l'ennemi. »

Après mon retour au Japon, j'ai appris que, lorsque le lieutenant-colonel Jimbo était aux Philippines durant la guerre, il avait sauvé la vie de Manuel Roxas, qui était devenu président après le conflit. Roxas est mort en 1948 et, par la suite, sa veuve a invité le lieutenant-colonel Jimbo à visiter son pays. Il avait effectivement apporté ces lettres, mais à l'époque il nous était impossible de croire en leur véracité.

Environ un mois plus tard, nous entendîmes de nouveau un message diffusé par haut-parleur. Une voix d'homme disait : « Je me trouvais dans un hôtel de Manille lorsque j'ai appris que vous étiez toujours sur l'île. Je suis venu pour vous parler. Je suis Yutaka Kajita du journal *Asahi Shinbun* ». Ensuite, l'homme répéta qu'il était Japonais, puis se mit à chanter ce qui ressemblait à un chant de guerre de notre pays.

« Voilà qu'ils recommencent », dis-je.

Shimada répondit : « Quelle nuisance ! Allons nous installer ailleurs. »

Pensant que l'homme au haut-parleur aurait pu laisser quelque chose, nous avons procédé à des recherches jusqu'à trouver un journal japonais, le premier que nous voyions en sept ans.

Dans les pages consacrées aux actualités, il y avait un article imprimé en gras qui disait : « Le lieutenant-colonel Jimbo s'est rendu aux Philippines afin de convaincre le gouvernement d'annuler ses missions punitives à l'encontre des soldats japonais à Lubang ». L'article était entouré d'un cercle rouge.

Nous avons lu le reste du journal, page à page, pour en venir à la conclusion que l'ennemi avait trouvé un moyen d'insérer un article falsifié dans un authentique journal japonais. Et après tout, l'expression « missions punitives » prouvait bien que la guerre

continuait.

J'ai déclaré aux deux autres que ce journal était un « bonbon empoisonné ». Attirant en apparence, il était mortel.

Le programme quotidien des émissions de radio me perturba quelque peu. J'eus l'impression qu'il contenait beaucoup trop de divertissements. Cependant je savais qu'en Amérique il y avait des stations de radio commerciales, et j'en vins à la conclusion qu'il devait désormais en être de même au Japon. Lorsque j'avais quitté le pays, il n'y avait qu'un réseau de radiodiffusion contrôlé par le gouvernement, mais cela avait pu changer. Si tel était le cas, il paraissait évident que ces stations commerciales proposaient une bonne dose de divertissements pour attirer les publicitaires.

Kozuka déclara : « Je ne crois même pas qu'il *existe* un journaliste du nom de Yutaka Tsuji. Je pense qu'ils essaient de jouer au plus malin en se servant du nom de l'*Asahi Shinbun* et tout ça. »

* * *

En juin 1953, Shimada fut sérieusement blessé à la jambe. Cela se produisit sur le littoral sud, entre Gontin et Binacas.

Nous considérions cette zone comme une partie de notre territoire. Puisque les habitants ne s'en approchaient que rarement, nous fûmes surpris de découvrir qu'un groupe de quinze ou seize pêcheurs y avaient installé leur campement. La saison des pluies approchait, et nous ne pouvions pas prendre le risque de laisser des gens si près de l'endroit où nous nous cachions. Je dis : « Chassons-les immédiatement. Le plus tôt sera le mieux ! »

Avant l'aube, les pêcheurs firent un feu et se rassemblèrent autour pour se réchauffer. Depuis un bosquet proche, Shimada et Kozuka firent feu dans leur direction. Ils s'éparpillèrent, mais l'un d'eux saisit une arme et alla se cacher derrière un rocher. Nous prîmes un chemin détourné qui devait nous amener derrière lui. Nous ne savions pas que pendant ce temps un autre pêcheur armé d'une carabine était revenu sur la plage. Notre soudaine apparition le fit sursauter, et il tira deux fois à l'aveugle avant de s'enfuir.

L'une des balles frappa l'annulaire de ma main droite. L'autre

transperça la jambe droite de Shimada. Il tomba à genoux et resta immobile. Sans perdre une seconde, je le portai sur mon dos pour l'emmener dans la forêt tandis que Kozuka couvrait nos arrières.

La balle était entrée par le côté intérieur du genou et était ressortie de biais. Je pris mon pagne et fis un garrot sur la blessure.

Les balles de carabine sont petites, et l'os n'était pas touché. De plus, la plaie était propre, donc je ne pensais pas qu'il y ait un risque de tétanos. J'ai recouvert la blessure de graisse de vache avant de fabriquer une attelle qui allait du genou à la hanche. Shimada serrait les dents à cause de la douleur, son front était couvert de sueur.

Chaque jour, je faisais bouillir de l'eau pour nettoyer la blessure, je pratiquais des suctions sur et autour de la plaie pour faire circuler le sang avant d'appliquer de nouveau de la graisse de vache. Nous n'avions aucun médicament.

Tandis que je m'efforçais de soigner Shimada, Kozuka montait la garde et nous procurait de la nourriture. Shimada ne pouvait pas bouger, je devais m'occuper entièrement de lui, même de ses excréments. Heureusement que la saison des pluies était arrivée, sans quoi il eût été dangereux de rester au même campement si longtemps.

Après quarante jours, une fine couche de peau avait recouvert la plaie de Shimada. Bien qu'il n'y eût plus de danger d'infection, cela restait une grave blessure et il y avait de fortes chances qu'il restât handicapé. Je lui ai dit d'essayer de plier le genou. Lentement, il y parvint. Kozuka et moi fûmes immensément soulagés.

Mais l'orteil de Shimada était raide, ce qui l'empêchait de se déplacer normalement. Il avait l'air abattu.

Un jour que Kozuka et moi revenions de la chasse, nous le trouvâmes couché sur le ventre, prêt à tirer sur une cible située hors de notre vue. Nous nous sommes jetés à terre et je lui ai demandé à voix basse ce qu'il se passait. Son visage était rouge.

« Après votre départ, dit-il, j'ai entendu des voix en provenance du rivage. Je crois que six ou sept habitants sont passés tout près d'ici. Je me préparais à essayer de les tuer, et en toute franchise j'ai cru que j'allais y arriver. »

J'eus peur que Shimada développe un genre de maladie

secondaire, mais il reprit des forces jours après jour. Son sourire revint et, à la fin du mois d'octobre, il était capable de marcher, le fusil à l'épaule, même s'il boitait toujours. Il s'excusa un nombre incalculable de fois pour les soucis qu'il nous avait causés.

J'étais très heureux de sa guérison, mais vers la fin de l'année il parut perdre le moral. Bien des fois, il avait l'air morose et se mit à parler de ses souvenirs de son père et de son grand-père. Sa voix était calme et quelque peu triste.

Shimada avait perdu sa vitalité de jadis. Je me souvins ce que m'avait appris un vieux soldat, des années plus tôt : « Une blessure légère vous rend plus courageux, mais une blessure grave peut vous démoraliser ». C'est peut-être ce qui est arrivé à Shimada. Le soir, lorsqu'il était assis en train de regarder la photo de sa femme et de ses enfants que nous avions trouvée avec les tracts, je sentais que le poids d'une quarantaine d'années pesait lourdement sur ses épaules. Ses cheveux étaient devenus bien plus gris.

Il parlait souvent tout seul. Un jour que je lui demandais ce qu'il venait de dire, il secoua la tête et répondit : « Oh, rien... »

Quelques jours plus tard, je l'ai trouvé en train de regarder la photo, livide. Pensant aller le réconforter, je me suis approché de lui, mais avant de pouvoir prononcer un mot je l'entendis dire calmement : « Dix ans. Dix années entières ».

Je me suis retiré en silence, avec une affreuse prémonition. Avant, il parvenait à surmonter les difficultés.

« Pas d'inquiétude, disait-il toujours. Demain, nous reprendrons les choses en main. »

C'était sa façon de dire que tout rentrerait dans l'ordre le lendemain. Il nous avait encouragés sans relâche avec cette phrase. Désormais, il était différent et j'avais peur pour lui.

Mes pires craintes se réalisèrent quelques mois plus tard.

* * *

La plage de Gontin était un endroit maudit pour Shimada. Le 7 mai 1954, il fut tué à huit cents mètres à peine de l'endroit où il avait été blessé à la jambe.

Après avoir suffisamment récupéré pour pouvoir marcher, nous nous sommes mis en route vers un campement proche de Wakayama Point, mais en apercevant une unité de recherche nous avons obliqué vers la côte sud. Malheureusement, une autre unité nous y attendait. Ils étaient environ trente-cinq, regroupés sur la plage comme une nuée de mouettes, à huit cents mètres de nous. Je me suis dit que la meilleure chose à faire était d'ouvrir le feu. En tirant dix fois, nous pouvions en abattre quelques-uns. Puis nous aurions été en mesure de nous enfuir avant qu'ils ne se remettent du choc de l'assaut.

Mais après un instant de réflexion, je me souvins que la jambe de Shimada ne serait pas forcément assez robuste. Comme avec Akatsu, nous devrions nous adapter à la vitesse du plus faible d'entre nous. Je pensais malgré tout que nous pouvions réussir, mais un doute subsistait, et de plus je ne voulais pas utiliser plus de munitions que ce qui était strictement nécessaire.

Kozuka se préparait à faire feu, et moi-même je mis mon fusil en joue, mais alors je changeai d'avis.

« Ne tirez pas, dis-je. Nous pourrions toujours en tuer quelques-uns au moment où nous le voudrions. Laissons-les vivre encore un peu. »

Annulant l'attaque, nous retournâmes dans la forêt. Le ravin avait l'air calme, mais il nous fallait être prudents. L'unité de recherche pouvait décider de pénétrer dans les terres.

Nous n'étions pas d'accord sur la marche à suivre. Kozuka voulait franchir les montagnes et gagner le littoral opposé d'une seule traite. Prenant en compte l'état de la jambe de Shimada, je soutins que nous devrions contourner les montagnes en faisant en sorte de rester à la même altitude tout le trajet. Cela prendrait plus de temps, mais serait moins pénible physiquement.

Kozuka se tourna vers Shimada et lui demanda : « Que voulez-vous faire ? ».

Shimada répondit d'un air penaud : « J'ai tellement de mal à me déplacer que je préférerais que nous nous retranchions ici. »

Kozuka devint furieux. « Votre jambe va bien, pas vrai ? cria-t-il. Ce serait de la folie de rester ici. Akatsu connaît cet endroit. L'unité de

recherche va arriver ici tôt ou tard. Êtes-vous avec ou contre nous, Shimada ? Si vous êtes contre nous, j'ai une autre idée de ce qu'il faudrait faire ! »

Kozuka plaqua le canon de son fusil contre le torse de Shimada. Sous sa visière, ses yeux brûlaient de colère. J'ai poussé l'arme de côté et j'ai dit : « Du calme, Kozuka. Il ne serait pas très intelligent de le traîner de force, s'il n'est pas sûr de sa jambe. Faisons comme il dit et cachons-nous ici un moment. »

Nous sommes donc restés.

Un fruit appelé *nangka* (jacquier) pousse en abondance dans cette zone et le lendemain matin, Kozuka et moi en cueillîmes une bonne brassée. Nous décidâmes de les trancher et de les faire sécher. Au-dessus de la vallée, il y avait un renforcement au milieu de la falaise. Le coteau supérieur n'était pas visible d'en bas. Nous y avons trouvé un arbre déraciné dans un endroit ensoleillé et avons aligné les tranches de *nangka* sur le tronc. Puis Kozuka et moi retraversâmes la vallée pour aller faire une sieste dans notre campement, laissant Shimada fait le guet. Lorsque nous nous réveillâmes, nous nous aperçûmes qu'il avait déplacé les *nangka* dans la vallée, parce que le tronc d'arbre était désormais à l'ombre.

« Ce n'est pas une bonne idée », marmonna Kozuka.

Si quelqu'un voyait les tranches de fruit, il saurait que nous nous cachions dans les environs. Cela me préoccupait également, mais moins que l'unité de recherche sur la plage. La veille, ils s'étaient dirigés vers les Deux-Maisons. Maintenant, je craignais qu'ils reviennent. Je décidai que nous devons manger tant qu'il faisait jour, avant de retourner voir ce qu'il se passait sur la plage en emportant nos vivres avec nous. Je laissai les *nangka* à leur place et me mis à cuisiner. C'est ainsi que j'ai causé la mort de Shimada.

Tout en cuisinant, je regardais dans la vallée et soudain j'aperçus un léger mouvement. Je saisis mon fusil. Un homme qui avait l'air d'un habitant de l'île était en train de descendre dans la vallée, à peine à vingt-cinq mètres de moi. À l'évidence, il avait repéré les *nangka*. Je tirai deux coups de feu rapprochés.

J'ignore si les balles ont atteint leur cible ou non. L'homme hurla et se jeta derrière un rocher. Je me couchai à terre, Kozuka se cacha

derrière un grand arbre à trois mètres de moi et nous nous préparâmes à tirer de nouveau.

Mais Shimada resta debout près d'un arbre. Il tenait son fusil en joue, mais n'avait pas encore fait feu. C'était étrange, parce que de nous trois il était le tireur le plus rapide. Il pouvait tirer cinq cartouches pendant que je n'en tirais que deux. Ce qui me tracassait le plus, c'était qu'il restait debout.

Dans des conditions normales, j'aurais crié : « Baisse-toi, imbécile ! » Mais pour une raison quelconque, cette fois je restai sans voix. Je ne savais pas où se trouvait l'ennemi, mais si l'homme que j'avais vu était leur guide ils devaient être tout près. S'ils s'étaient approchés de la vallée depuis la plage, ils se trouvaient dans un endroit d'où ils pouvaient nous voir sans peine.

Un coup de feu détonna et Shimada tomba en avant, tête la première. Il ne bougea plus. Il était mort sur le coup. L'ennemi n'était pas dans la vallée, ainsi que je l'avais cru, mais sur le coteau de l'autre côté de la rivière. Ce qui voulait dire que Kozuka et moi étions exposés à leurs tirs, aussi nous sommes-nous précipités sur le talus situé derrière nous. Nous avons pris nos fusils et laissé tout le reste : outils, munitions, bolo, tout.

D'après un journal laissé plus tard par des soldats philippins, Shimada avait reçu une balle en plein front. L'article disait également que ce que nous avons pris pour une unité de recherche était une division de montagne de l'armée philippine qui s'entraînait pour combattre les Huks¹⁰. Cela ne diminua en rien notre haine contre ceux qui avaient tué Shimada.

Nous nous sommes toujours demandé pourquoi il était resté debout sans tirer un seul coup de feu. J'ai soupçonné les troupes ennemies d'avoir agité un drapeau japonais, ce qui avait fait hésiter Shimada durant cet instant fatidique. Peut-être a-t-il cru que nos troupes étaient enfin parvenues à rétablir le contact avec nous. Pour une unité pratiquant la guérilla, brandir le drapeau ennemi était une ruse courante.

Quoi qu'il se soit passé, nous avons commis plusieurs erreurs. La première fut de nous cacher dans cette vallée. La deuxième, d'y descendre les *nangka*. La troisième, de les y laisser. Shimada avait

quant à lui fait l'erreur de rester debout, et moi celle de ne pas lui ordonner de se mettre à terre.

Pourquoi avais-je perdu la parole ? La seule explication à laquelle je pense, c'est que nous ne parlions jamais à voix haute, sauf lorsque nous nous battions entre nous. Je n'ai même jamais donné un seul ordre à voix haute. Vraisemblablement, sur le coup, cet automatisme m'a empêché de crier. Est-ce que cette explication est cohérente ? N'aurais-je pas dû pouvoir élever la voix, si telle avait été ma volonté ?

Je me maudis de ne pas l'avoir fait, mais Kozuka dit : « D'abord, c'est Shimada lui-même qui a choisi de rester debout. Ça peut paraître cruel, mais nous devons accepter le fait qu'il soit mort. Cela m'ennuie que vous vous teniez pour responsable de ce qu'il s'est passé. »

Environ dix jours après la mort de Shimada, un avion de l'armée de l'air philippine traînant une banderole nous survola à plusieurs reprises. Il largua des tracts, et un haut-parleur ne cessait de répéter : « Onoda, Kozuka, la guerre est terminée ».

Cela nous rendit furieux. Nous voulions hurler aux odieux Américains d'arrêter de nous menacer et de nous mentir. Nous voulions leur dire que, s'ils n'arrêtaient pas de nous traiter comme des lapins effrayés, un jour prochain nous nous vengerions, d'une façon ou d'une autre.

Quelques jours plus tard, il y eut un bruit dans la forêt. J'écoutai attentivement et en conclus que ce n'étaient que des habitants qui coupaient du bois, mais nous nous sommes tout de même rapidement déplacés vers un autre campement. Ensuite, un tract lancé en 1959 m'apprit qu'à la même époque, mon frère Toshio et le jeune frère de Kozuka, Fujiki, étaient venus à Lubang pour nous retrouver.

Après environ deux mois, nous retournâmes dans la vallée où Shimada avait été tué. J'avais eu mon lot de disputes et de bagarres avec lui, mais c'était un ami loyal qui avait combattu à mes côtés durant dix années. Je suis resté un bon moment à prier à cet endroit, les mains jointes. Kozuka et moi avons juré de venger la mort de Shimada.

Il commença à faire sombre et Kozuka dit : « Lieutenant, allons-y. »
J'ai essuyé mes joues du revers de la main. Pour la première fois depuis que j'étais à Lubang, je pleurais.

9. Festival bouddhiste japonais en l'honneur de l'esprit des morts qui a lieu chaque année en juillet ou en août, selon les régions.

10. *Hukbalahap* (tagalog), abrégé en *Huks*, était une association de communistes philippins créée en 1942 qui combattait à l'origine l'invasion des troupes japonaises et qui, jugeant factice l'indépendance des Philippines, déclencha entre 1948 et 1954 une insurrection contre son propre gouvernement.

Faux messages

Un jour, dans une forêt épaisse non loin de l'endroit où Shimada a été tué, j'ai trouvé un drapeau japonais sur lequel étaient inscrits mon nom de famille et les prénoms de plusieurs de leurs membres. Il y avait « Yasu » et « Noriko », probablement en référence à Yasue, l'épouse de mon frère aîné, et un cousin appelé « Nori ». Mais pourquoi le e final de Yasue avait-il été omis, et la syllabe *ko* ajoutée à Nori ? J'en conclus que le drapeau devait être une contrefaçon.

Nous ne croyions pas un instant que la guerre était terminée. Au contraire, nous attendions que l'armée japonaise débarque des troupes à Lubang ou, au moins, qu'elle envoie des agents secrets pour entrer en contact avec nous.

En réfléchissant à ce drapeau avec les prénoms de mon cousin et de ma belle-sœur mal écrits, j'eus le sentiment qu'il essayait de me dire quelque chose. J'en vins finalement à la conclusion qu'il s'agissait d'un faux message du quartier général japonais.

Mon raisonnement fut le suivant : supposons d'abord que l'armée japonaise envoie un espion pour établir le contact avec moi et que les Américains le découvrent. Ils en déduiraient certainement que les Japonais avaient l'intention de reprendre le contrôle de l'aérodrome de Lubang, seul à l'ouest de Manille, qui servirait de base évidente pour une attaque depuis la mer de Chine méridionale. Pour empêcher cela, les Américains enverraient des forces aéronavales à Manille, relâchant ainsi la pression sur les troupes japonaises situées en Nouvelle-Guinée, en Malaisie britannique et en Indochine française. Du point de vue japonais, il serait alors avisé de faire croire aux Américains qu'ils avaient un espion à Lubang. Donc ce drapeau, qui m'était prétendument destiné, était en fait censé tomber dans les mains ennemies. Maintenant, les Américains tentaient de

l'utiliser pour nous attirer hors de notre repaire de Lubang. En prévision d'un tel scénario, les quartiers généraux japonais avaient pris la précaution d'écrire les prénoms de mon cousin et de ma belle-sœur de manière incorrecte. Comme c'était quelque chose que j'allais forcément remarquer, c'était une façon de me prévenir de la supercherie.

Aujourd'hui, tout cela me paraît ridicule, mais à Futamata on m'avait appris à toujours me méfier des faux messages, et mon attitude d'alors ne me semble pas exagérément prudente. D'ailleurs, j'aurais à l'époque considéré comme particulièrement insouciant de ne pas examiner de près chacun des caractères inscrits sur le drapeau.

Je me souvenais toujours de la leçon apprise à Futamata au sujet du faux message qui avait facilité l'invasion de la France par les Allemands en 1940. En se préparant à attaquer, les Allemands ont laissé un espion allié « voler » un plan concernant une série de raids aériens visant Londres. Les Anglais tombèrent dans le piège, au point de rapatrier en toute hâte leur aviation et leur artillerie anti-aérienne déployée en Hollande. Les défenses de ce pays ainsi affaiblies, les Allemands se jetèrent dessus avant de s'emparer de la Belgique, puis d'attaquer la France par l'extrémité la plus faible de la ligne Maginot. Moins d'un mois plus tard, ils occupaient Paris.

Me souvenant de cette histoire, il me semblait évident que le drapeau japonais faisait partie d'une tentative de pousser l'ennemi à éloigner ses troupes de Manille en lui faisant croire que Lubang était sur le point d'être reprise. J'étais excité à l'idée qu'une contre-attaque japonaise allait bientôt avoir lieu.

Je n'étais pas le seul à tenir le drapeau pour un faux message. Kozuka était d'accord avec moi : il ne pouvait pas en être autrement. Je lui avais enseigné pas mal de choses au sujet de la guerre secrète, et il avait tout comme moi développé l'habitude de lire entre les lignes. À cette époque, il était capable d'égaler les diplômés de Futamata.

De plus en plus de messages étaient largués sur l'île, que nous tenions tous pour des faux. À chaque fois qu'ils tombaient, on se disait que l'attaque japonaise devenait imminente. De toute

évidence, les forces japonaises progressaient au point de commencer à mettre la pression sur l'ennemi jusque dans les îles philippines.

Quand nous trouvions des tracts, nous étions heureux. Nous considérions ces « faux » messages comme des encouragements. Ils contenaient de nombreuses informations sur ce qui se passait au Japon et sur la santé de nos familles, car parfois il y avait des photographies. Par exemple, un tract qui tomba en 1957 contenait une photo avec la légende : « La famille d'Onoda-san ». On y voyait mes parents, ma sœur aînée Chie et ses enfants, ma jeune sœur Keiko et plusieurs autres membres de la famille. Tout paraissait authentique, sauf qu'un voisin qui ne faisait pas partie de la famille se trouvait lui aussi sur la photo. C'était comme la fois où un parent éloigné de Shimada figurait sur ce qui était censé être une photo de sa famille proche.

Un autre détail n'allait pas : il n'y avait aucune raison d'ajouter le suffixe *-san* après mon nom. « La famille d'Onoda » aurait été plus approprié selon les règles de l'étiquette japonaise.

Il y avait également une photo de « La famille de Kozuka-san ». Celui-ci déclara : « Comment voulez-vous que j'y croie ? Pourquoi est-ce que ma famille se prendrait en photo devant une maison neuve qui ne nous appartient pas ? »

Nous ignorions que les villes japonaises avaient été massivement bombardées et que Tōkyō avait quasiment été réduite en cendres.

Les tracts étaient imprimés sur du papier de médiocre qualité, sans doute pour une question de coût. Nous décidâmes que cela signifiait qu'ils étaient imprimés en grande quantité et largués non seulement à Lubang, mais dans toutes les Philippines. Ce qui devait vouloir dire qu'il y avait de nombreuses autres guerres de guérilla en cours, menées par des soldats japonais. Nous pensions que ces tracts essayaient de les convaincre que, s'ils faisaient connaître leur nom et leur adresse, ils recevraient des nouvelles de leur famille, comme Onoda et Kozuka à Lubang. Aucun doute, c'était là le véritable but de l'ennemi, et cela expliquait pourquoi *-san* était ajouté à nos patronymes. Car en mentionnant nos familles à d'autres Japonais, il

était alors correct d'utiliser ce suffixe.

Un paquet de tracts contenait des enveloppes sur lesquelles était imprimé le nom de l'ambassade japonaise aux Philippines. Là encore, le papier était de mauvaise qualité, et nous en avons conclu qu'elles aussi avaient été distribuées aux autres soldats japonais dans toutes les îles. Chaque enveloppe contenait un crayon de papier et les instructions suivantes : « Écrivez l'adresse de votre domicile et l'unité de l'armée à laquelle vous appartenez, et nous vous donnerons des informations qui vous convaincront. Dès que vous recevrez ce message, descendez des montagnes. »

Quant à la façon dont les Américains avaient obtenu une photo de ma famille, je me suis dit que l'explication devait être sensiblement la même que pour le drapeau. Elle avait probablement été donnée aux Américains ou aux Philippins par un agent japonais lors d'une opération visant à leur refiler de fausses informations. Et pour m'informer que je ne devais pas prendre la photo en question au sérieux, les autorités japonaises y avait délibérément fait poser une personne qui n'était pas de ma famille.

Je dis à Kozuka : « Vu que les deux camps envoient toutes sortes de messages de ce type, la contre-attaque japonaise doit être imminente.

– Oui, répondit-il. Rien n'échappe aux nôtres, pas vrai ? »

Depuis que j'avais atterri à Lubang en décembre 1944, je n'avais pas eu de réelles informations sur le déroulement de la guerre. Depuis des années, nous n'avions aucune nouvelle du monde extérieur, et je ne croyais pas les tracts. Kozuka adoptait la même attitude que moi : nous croyions qu'il était de notre devoir de tenir le coup jusqu'à ce que la Sphère de coprosperité de la Grande Asie orientale soit solidement établie. Ma détermination avait sans doute été ce qui avait motivé mon recrutement en tant qu'agent de guerre secrète. Kozuka n'avait pas reçu d'ordres spécifiques semblables aux miens. Il avait simplement été mobilisé par l'armée et envoyé aux Philippines. Mais cela faisait longtemps qu'il était avec moi, et il analysait la situation de la même façon que moi. Aucun de nous deux ne doutait une seconde qu'il y ait d'autres soldats japonais comme nous dans la plupart des îles philippines.

En 1950, juste après la défection d'Akatsu, un grand nombre de fûts contenant de minuscules tentes de l'armée japonaise s'étaient échoués sur le littoral sud de l'île, avec des fragments de paquetages. Ils étaient poussés par le vent de la saison des pluies, et nous avons cru qu'ils venaient de navires japonais de transport de troupes. Leur présence dans cette région suggérait à son tour que, désormais, le cœur du conflit se situait en Asie du Sud-Est continentale. Cinq ans plus tard, il devint évident que le front s'était étendu jusqu'à Java ou Sumatra, et nous estimions qu'une campagne conjointe, aérienne, navale et terrestre, devait être en cours dans toute cette région, jusqu'au sud.

Nous étions impressionnés par les patrouilles ennemies incessantes dans notre zone. Vers 1940, des phares furent construits à Cabra et à l'extrémité nord-ouest de Mindoro. Dès lors, deux avions patrouilleurs survolaient l'île quotidiennement. Et le nombre d'avions de combat ne cessait d'augmenter. Au début, il n'y en avait eu que deux ou trois par jour, mais désormais il y en avait parfois des dizaines.

Ce qui nous apporta la preuve la plus flagrante de la présence d'autres soldats japonais dans les îles, ce furent les occasionnels largages de bombes dans la vallée proche de Vigo. Une fois que tout fut terminé, j'appris que Lubang était devenue une zone d'entraînement pour les avions de l'armée de l'air philippine, mais à l'époque je ne pouvais que spéculer sur la raison de ces bombardements. J'en vins à la conclusion que l'ennemi croyait que nous essayions de faire venir d'autres unités japonaises de guérilla depuis les autres îles. Les bombes étaient censées nous en empêcher.

Vers le mois de mai 1954, une voix annonça dans un haut-parleur : « Je suis Katsuo Sato, ancien chef d'état-major des forces aéronavales. Je souhaiterais vous rencontrer à Looc. » Il nous parut ridicule qu'un officier de la marine se mît à notre recherche alors que nous appartenions tous deux à l'armée de terre.

En résumé, les différents tracts et « faux » messages qui nous parvenaient à Lubang, loin de nous convaincre que la guerre était terminée, nous persuadaient que les troupes japonaises allaient

bientôt débarquer sur l'île. Pensant qu'un agent de l'avant-garde japonaise allait certainement débarquer sur la côte sud, nous essayâmes de « sécuriser » la zone. Nous croyions que, si à son arrivée nous étions incapables de lui procurer les informations dont il avait besoin concernant l'île, nous serions sévèrement réprimandés, et à juste titre.

Le littoral sud serait le meilleur endroit pour le débarquement des troupes japonaises. Elles pourraient ancrer leurs bateaux sur les récifs, et les soldats pourraient traverser à pied les soixante ou soixante-dix mètres d'eau peu profonde pour atteindre la plage, d'où ils iraient directement dans les montagnes. Si, par exemple, ils désiraient se rendre à l'aérodrome en deux jours, nous étions préparés à les guider en respectant les délais et en empruntant une route sur laquelle nous ne rencontrerions pas d'ennemis.

En tirant de temps à autres des coups de feu préventifs, nous nous efforcions de maintenir les habitants de l'île à l'écart du littoral sud, et nous passâmes beaucoup de temps à déterminer l'itinéraire le plus sûr jusqu'à l'aérodrome. Ce ne fut que bien plus tard que j'appris que, à cause de nos manigances, les Philippines avaient décidé de nous abattre à vue.

Au printemps 1958, l'armée de l'air philippine commença à construire une station radar au sommet de la montagne que nous appelions Cinq cents. Avant le début des travaux, l'armée de l'air embaucha un grand nombre d'habitants pour construire une route carrossable menant jusqu'à la future station. Un jour où étions allés voir comment les travaux avançaient, nous fûmes surpris par le bruit d'une explosion près du sommet de la montagne. Nous échangeâmes un regard étonné.

Kozuka déclara : « On dirait qu'ils mettent les bouchées doubles.

– Attendons la nuit et allons voir à quoi ça ressemble », répondis-je.

Nous nous sommes assis sur le flanc de la montagne et avons attendu le crépuscule, qui devait arriver une trentaine de minutes plus tard. Je tournais le dos à la crête et Kozuka, qui était assis à côté de moi en sens inverse de façon à pouvoir la surveiller, me parlait à voix basse.

Soudain, il poussa une exclamation. Je me retournai aussitôt pour faire feu vers le sommet de la montagne. Il y eut un cri et quelqu'un tomba de l'autre côté de la crête. Nous dévalâmes la pente pour regagner la forêt.

Peu de temps après, la vaste unité de recherche de 1959 arriva du Japon afin de nous retrouver.

« On dirait que les Américains lancent encore une de leurs fausses opérations de sauvetage, dis-je.

– La barbe ! grogna Kozuka. Allons dans un endroit calme. »

Nous nous déplaçâmes vers une zone plus au sud où nous ne pouvions pas entendre les haut-parleurs, mais depuis laquelle, comme je devais le découvrir plus tard, l'unité de recherche n'avait cessé de répéter : « Lieutenant Onoda ! Soldat de première classe Kozuka ! Nous sommes venus du Japon pour vous chercher. La guerre est terminée. S'il vous plaît, venez parler avec nous et rentrons au Japon. »

Ils diffusèrent également l'hymne national et de nombreuses chansons populaires japonaises. L'unité de recherche fouilla toute l'île, passant la nuit dans la forêt. À chaque fois qu'ils s'approchaient de nous, nous nous enfoncions plus loin dans la jungle.

Dans notre esprit, il était clair que ces soldats étaient des agents ennemis qui avaient été bernés par les faux messages de notre propre armée et qui essayaient de nous empêcher d'établir le contact avec de supposés espions japonais. Ils pouvaient nous appeler autant qu'ils voulaient : nous n'avions pas la moindre intention de leur répondre.

Nous pensions que l'ennemi essayait de nous expulser de cette île. S'ils parvenaient à nous capturer, les agents de l'avant-garde japonaise ne pourraient pas débarquer, et il serait impossible pour notre force opérationnelle de reprendre l'aérodrome. De notre point de vue, si nous nous laissions abuser par cette duperie, tous les efforts que nous avons déployés jusque-là seraient réduits à néant. Même s'ils passaient l'île au peigne fin, il ne fallait pas qu'ils nous découvrent.

Dans l'éventualité d'une recherche extensive, nous avions un plan pour nous échapper de l'île, mais au cas où nous serions pris nous

étions déterminés à provoquer le plus de dégâts possible. Si nous devions mourir, ce serait plus facile en sachant que nous aurions tué dix, vingt, trente soldats ennemis.

On m'avait souvent dit que, si j'étais acculé, je devais garder la dernière balle pour moi, mais j'avais l'intention d'utiliser toutes mes cartouches contre l'ennemi. Pourquoi en gâcher une alors que j'allais bientôt être tué ? Pendant toutes ces années, j'avais conservé ces cartouches en bon état. Je voulais que chacune d'entre elles provoque le maximum de dégâts. Si je pouvais tuer un dernier ennemi avec la dernière balle, alors tant mieux. Pour un soldat, cela me paraissait une meilleure attitude que le suicide.

« Ils peuvent faire tout le tapage qu'ils veulent, dit Kozuka, mais je ne les laisserai jamais me prendre.

– Eh bien, répondis-je, tant qu'ils continuent comme ça, aucun agent japonais ne se montrera. Trouvons un endroit confortable et tranquille, et reposons-nous un moment. »

Mais ils restèrent là, encore et encore. Ils étaient arrivés en mai et nous étions fin novembre.

Finalement, j'ai dit un jour : « Juste pour notre information, approchons et voyons exactement quelles techniques ils emploient. »

Nous nous sommes faufileés jusqu'au sommet le plus proche de celui que nous appelions Six cents. Je l'ignorais alors, mais ce devait être le dernier jour des recherches. Depuis ce sommet, un haut-parleur annonça : « Hirō, montre-toi. C'est ton frère Toshio. Fukui, le frère de Kozuka, est venu avec moi. Nous repartons demain. S'il te plaît, montre-toi. »

La voix ressemblait indéniablement à celle de Toshio, donc j'ai d'abord pensé que l'ennemi devait diffuser un enregistrement. Cependant, plus j'écoutais, plus la voix paraissait réelle. Je me suis rapproché encore un peu pour mieux entendre.

Un homme était debout au sommet des Six cents et il parlait avec ferveur dans un microphone. Je me suis approché à environ cent cinquante mètres de lui. Je n'ai pas osé aller plus loin, car j'aurais fait une trop belle cible.

Je ne pus voir le visage de l'homme, mais sa constitution était identique à celle de mon frère et il avait la même voix.

« C'est vraiment incroyable, me suis-je dit. Ils ont trouvé un Nisei¹¹ ou un prisonnier qui, de loin, ressemble à mon frère et est capable d'imiter sa voix à la perfection. »

L'homme se mit à chanter : « Le vent d'est balaie la capitale... » C'était une chanson très populaire parmi les élèves du Premier lycée de Tōkyō, que mon frère avait fréquenté. Je savais qu'il aimait cette chanson. Au début, il la chantait très bien et je l'écoutais avec intérêt. Mais peu à peu, la voix devint forcée, aiguë, et pour finir, complètement fausse.

Je ris intérieurement. L'imposteur n'avait pas été capable de la chanter jusqu'au bout et sa véritable voix avait fini par reprendre le dessus. Je trouvai cela hilarant, surtout parce qu'au début il avait failli me convaincre.

Soudain, il commença à pleuvoir. Il y eut une forte bourrasque. L'homme au sommet de la montagne prit quelque chose qui était posé à ses pieds et se mit à descendre la pente, les épaules affaissées. Une fois qu'il eut disparu, je repartis dans la jungle.

À mon retour au Japon, j'appris qu'il s'agissait bel et bien de mon frère.

« En écoutant la voix à la fin de la chanson, ai-je alors expliqué, j'étais convaincu que c'était un imposteur. »

Avec un air triste, mon frère répondit : « Pendant que je chantais, je me suis mis à penser que c'était mon dernier jour à Lubang et j'ai eu la gorge nouée... Ainsi, tu m'as tout de même entendu ».

* * *

L'unité de recherche laissa des journaux et des magazines. La plupart étaient récents et beaucoup d'articles étaient consacrés au mariage du prince héritier. Les journaux, qui couvraient une période d'environ quatre mois, faisaient une pile de près de soixante centimètres. Nous pensions qu'il s'agissait de réimpressions de véritables journaux japonais trafiqués par les services secrets américains de façon à effacer toutes les informations qu'ils voulaient

nous cacher. Nous ne pouvions rien envisager d'autre, car nous croyions que la guerre du Pacifique se poursuivait.

Et d'une certaine façon, ces journaux confirmaient que c'était bien le cas, parce qu'ils parlaient beaucoup de la vie au Japon. Si nous avions réellement perdu la guerre, il n'aurait pu y avoir la moindre vie du Japon. Tout le monde serait mort.

Lorsque je suis arrivé dans les Philippines en 1944, la guerre se passait mal pour le Japon, et au pays la phrase *ichioku gyokusai*¹² était sur toutes les lèvres. Cela voulait dire que le peuple japonais préférerait mourir que se rendre. Je prenais cela à la lettre, tout comme, j'en suis sûr, bon nombre de jeunes Japonais de mon âge.

Je croyais sincèrement que le Japon ne se rendrait jamais tant qu'un seul Japonais serait encore en vie. Et réciproquement, si un seul Japonais était encore en vie, le Japon ne pouvait s'être rendu.

Après tout, c'était là le serment mutuel que nous, les Japonais, avions fait. Nous avons juré que nous résisterions aux démons américains et anglais jusqu'à la mort du dernier d'entre nous. S'il le fallait, les femmes et les enfants se battraient avec des bâtons en bambou, tuant un maximum de soldats avant de mourir. En temps de guerre, les journaux martelaient cette résolution avec les mots les plus forts possible : « Combattez jusqu'au dernier souffle ! », « Il faut protéger l'Empire à tout prix ! », « Cent millions de morts pour le Japon ! ». Ce sont les mots d'ordre avec lesquels j'ai grandi.

Lorsque je suis devenu soldat, j'ai pleinement adopté les objectifs de mon pays. J'ai juré de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour les atteindre. Il est vrai que je ne me suis pas spontanément porté volontaire pour le service militaire, mais étant né homme et Japonais j'ai considéré que c'était un devoir sacré, après avoir passé l'examen physique de l'armée, de devenir soldat et de me battre pour le Japon.

Une fois entré dans l'armée, je me suis porté candidat à l'école d'officiers. Lorsque mon frère Tadao est venu m'y voir, il m'a demandé si j'étais prêt à mourir pour mon pays. Je lui ai répondu que oui. À cette époque, je me suis de nouveau juré de tout donner. C'était un serment solennel que j'étais résolu à respecter jusqu'au bout.

En 1959, cela faisait quinze ans que j'étais à Lubang, et les seules véritables nouvelles que j'avais reçues du Japon étaient contenues dans le journal laissé par Yukata Tsuji, qui avait dit être reporter à l'*Asahi Shinbun*. Je n'étais même pas certain que ces informations soient fiables.

En résumé, pendant quinze ans, j'étais resté hors du temps. Tout ce dont je pouvais être sûr, c'était ce qui était vrai en décembre 1944 et ce que j'avais juré de faire à cette époque. Durant quinze ans, j'ai été rigoureusement fidèle à mon serment.

En lisant les journaux de 1959 avec cet état d'esprit, la première pensée que j'eus fut : « Le Japon va bien, finalement. Et il lutte toujours ! »

Ces journaux contenaient énormément de preuves. Tout le pays n'était-il pas en train de célébrer le mariage du prince héritier ? Les photos ne montraient-elles pas un somptueux cortège nuptial dans les rues de Tōkyō, avec des milliers de Japonais enthousiastes ? C'était bien loin de cent millions de personnes en train de mourir. À l'évidence, le Japon était florissant et prospère.

Qui a dit que nous avions perdu la guerre ? Les journaux prouvaient que c'était faux. Si nous avions perdu, tous les Japonais seraient morts. Le Japon n'existerait plus, sans même parler des journaux japonais.

Kozuka partageait pleinement mon avis. Tandis que nous lisions les articles, il leva les yeux et fit remarquer : « On dirait que la vie dans l'archipel est bien meilleure que lorsque nous en sommes partis, n'est-ce pas ? Regardez les publicités. Il y a l'air d'avoir plein de choses. J'en suis heureux. Ça me donne l'impression que tous nos efforts en valent la peine. »

Comment aurions-nous pu ne serait-ce que commencer à imaginer que les villes japonaises avaient été rasées, que les bateaux japonais avaient presque tous été coulés, et qu'en plus c'était un Japon ravagé et appauvri qui s'était rendu ? Quand aux détails de la défaite, tels que l'invasion de la Mandchourie par l'Union soviétique ou le bombardement atomique de Hiroshima, les journaux de 1959 n'y consacraient pas une ligne.

* * *

Nous avons lu les journaux de long en large, depuis les gros titres jusqu'aux petites annonces. D'ailleurs, celles-ci étaient particulièrement intéressantes, parce qu'elles nous apprenaient le genre de travail que les gens cherchaient et les divers types d'emplois proposés.

Mais pour nous le temps s'était arrêté en 1944, et au moment où nous lisions ces journaux nous tombions sur des sujets que nous ne pouvions absolument pas comprendre. Nous étions surtout consternés par les articles consacrés aux relations internationales et aux questions militaires. Parfois, nous avions beau les lire plusieurs fois, nous n'y comprenions rien du tout.

Par exemple, il nous était difficile de déterminer quels pays étaient désormais du côté du Japon, et lesquels ne l'étaient pas. En recoupant ce que nous lisions et les bribes d'information (ou de désinformation) que nous avions glanées dans les tracts et autres messages, nous parvînmes à former une image globale du Japon et de l'évolution de la guerre en 1959.

Nous savions que l'Empire du Grand Japon était devenu un Japon démocratique. Nous ne savions pas quand ni comment, mais il était clair qu'il y avait désormais un gouvernement démocratique et que l'organisation de l'armée avait été réformée. Il apparaissait également que le Japon avait développé des relations culturelles et économiques avec un grand nombre de pays.

Le gouvernement japonais œuvrait toujours pour l'établissement de la Sphère de coprospérité de la Grande Asie orientale, et la nouvelle armée était toujours en conflit militaire avec l'Amérique. Celle-ci semblait être une version modernisée de l'ancienne, et nous supposions qu'elle s'était engagée dans la défense de toute l'Asie orientale, Chine comprise.

La Chine était désormais un pays communiste dirigé par Mao Tse-tung : il ne faisait guère de doutes que ce Mao était arrivé au pouvoir avec le soutien du Japon. Aucun doute non plus qu'il coopérait désormais avec le Japon pour le développement de la Sphère de coprospérité. Les journaux n'en parlaient pas, mais il était logique

que les services secrets américains aient supprimé toute information à ce sujet en préparant les éditions qui nous étaient destinées.

Nous avons estimé que le Japon avait trouvé avantageux de placer Mao Tse-tung à la tête de la Nouvelle Chine, car ainsi les immenses quantités d'argent détenues par les riches financiers chinois étaient à la disposition du Japon. Nous en avons déduit que, pour s'assurer le soutien du Japon, Mao avait accepté de repousser Américains et Anglais hors de Chine et de coopérer avec la nouvelle armée japonaise.

Fondamentalement, le Japon et la Chine œuvraient dans le même but. Il était tout à fait naturel qu'ils forment une alliance. Nous nous sommes mis à l'appeler la « Ligue de coprosperité de l'Asie orientale », et nous supposions que le Mandchoukouo en était également un membre actif, apportant sa contribution matérielle dans le domaine de la manufacture d'armes.

Kozuka demanda : « Est-ce que vous pensez que cette Ligue n'est composée que de trois pays ?

– Non, répondis-je. Je dirais que la partie orientale de la Sibérie s'est maintenant séparée de l'Union soviétique pour rejoindre la Ligue.

– La Sibérie ? demanda-t-il avec incrédulité.

– Pourquoi pas ? Je crois que ce n'est qu'une question de temps avant que les Russes blancs de Sibérie orientale se rebellent contre l'athéisme communiste et fassent sécession avec l'Union soviétique.

– Ainsi, vous pensez qu'il puisse y avoir une "République sibérienne catholique" indépendante ? Vous avez peut-être raison. Ça paraît même tout à fait sensé. Et les régions méridionales ?

– À l'heure qu'il est, Java et Sumatra sont sans doute libérées de l'emprise de la Hollande. J'imagine qu'elles font également partie de la Ligue. »

Je n'avais pas oublié que plus d'une vingtaine de mes camarades de Futamata avaient été envoyés à Java pour y organiser des guerres de guérilla.

« Et l'Inde ? demanda Kozuka.

– Je présume qu'elle a arraché son indépendance à l'Angleterre et que Chandra Bose¹³ est président, ou Premier ministre, ou quel que

soit le nom qu'ils donnent au chef de leur pays. Je ne parviens pas à décider si l'Inde fait oui ou non partie de la Ligue. Qu'en pensez-vous ?

– Eh bien, je dirais que c'est au moins un pays ami. Peut-être que l'Australie résiste encore, mais il ne faudra pas longtemps pour qu'elle rejoigne aussi la Ligue. De toute façon, on a la Sibérie orientale, le Mandchoukouo, la Chine, Java et Sumatra, qui tous soutiennent le Japon dans la guerre contre l'Amérique et l'Angleterre. La grande question, c'est de savoir quand les Philippines se sépareront des Américains pour rejoindre notre camp.

– Je crois que ce n'est qu'une question de temps », répondis-je d'un ton confiant.

Nous avons également développé une théorie au sujet de la nouvelle organisation militaire japonaise. D'après nous, elle ne pouvait pas être très différente de l'ancienne. Il devait toujours y avoir trois armées, de terre, de mer et de l'air, ainsi que des services secrets. Nous supposions également que la chaîne de commandement était la même qu'auparavant et que nous-mêmes étions par conséquent sous les ordres de cette nouvelle organisation. Celle-ci devait être à l'origine des faux messages qui étaient parfois envoyés à Lubang. La principale différence, pour autant que nous le sachions, était que le système de conscription avait été remplacé par du volontariat.

À Futamata, on m'avait dit que pour établir la Sphère de coprosperité de la Grande Asie, incluant l'Asie du Sud-Est, il faudrait probablement une guerre d'un siècle. Cent ans de guerre devaient venir à bout de n'importe quel pays. Le Japon, où l'armée et le peuple combattaient à l'unisson, possédait donc une force redoutable. Si nous nous battions pendant cent ans de la même façon que nous le faisons en 1944, nous pouvions finir par gagner la guerre. Toutefois, pendant ce temps, les gens seraient non seulement diminués spirituellement, mais également réduits à une grande misère.

À cause de cela, je considérais qu'il était probable que le Japon fût passé à un autre système dans lequel les soldats se battaient sur le front militaire tandis que les civils le faisaient uniquement sur le front

économique. Les coûts de la guerre devaient, bien sûr, être couverts par les impôts. Plus j'y pensais, plus je me disais que c'était la politique la plus réaliste pour parfaire la Sphère de coprospérité.

Si la guerre entre l'Amérique et la Ligue de coprospérité était menée sur cette base, les civils des deux camps seraient en compétition sur le terrain économique. Celui qui gagnerait la guerre économique pourrait à l'évidence payer davantage d'impôts à son gouvernement, ce qui fournirait plus d'argent pour les besoins de l'armée. Par conséquent, ce gouvernement finirait par acquérir l'avantage militaire.

En résumé, il me semblait que la Ligue de coprospérité, placée sous le leadership japonais, devait toujours être engagée dans une guerre économique et militaire totale contre l'Amérique, mais que les affaires militaires et économiques étaient distinctes. Quand Kozuka et moi en discussions, nous en venions toujours à cette conclusion, qui était renforcée par les bribes d'informations que nous avions récoltées à Lubang au cours des précédentes années. Et notre conclusion devint notre credo.

« Si nous voyons juste, demanda Kozuka, alors pour qui est-ce que *nous* nous battons ?

– Pour le Japon et le peuple japonais, évidemment, répondis-je sans hésitation. La nouvelle armée doit avoir pris à sa charge tous les pouvoirs de l'ancienne. Si nous nous battons pour la nouvelle armée, nous continuons à nous battre pour notre pays. »

* * *

Il pourrait paraître étrange que, même après avoir passé quinze ans hors du monde, je puisse concevoir l'idée d'une guerre dans laquelle les activités civiles et militaires sont séparées – une guerre dans laquelle les civils japonais et américains se livraient une compétition économique tandis que les soldats des deux pays luttaient sur le front militaire.

À cette époque, l'idée ne me paraissait aucunement bizarre. Après tout, lorsque je travaillais pour la société de négoce à Hankou et que je dansais toutes les nuits jusqu'à l'épuisement, mon frère Tadao

était également là, en train de se battre contre l'armée chinoise. En ce temps-là, il était dangereux de se rendre dans la banlieue de Hankou et je me souviens avoir entendu des coups de feu en allant y faire la tournée de nos fournisseurs. Cependant, dans la ville, les Chinois vaquaient calmement à leurs occupations et, dans les salles de danse, de jeunes Chinoises de Shanghai s'exerçaient joyeusement aux nouveaux pas avec des soldats si fraîchement revenus du front que leurs uniformes sentaient encore la poudre à canon. À chaque fois que mon frère revenait d'une campagne militaire, nous sortions faire un copieux dîner dans un restaurant chinois. À Hankou, je vivais et faisais du commerce avec eux : personne ne prêtait beaucoup attention à la guerre qui se déroulait autour de nous. On ne m'a jamais dit qu'il y avait là quelque chose d'anormal. J'ai accepté cet état de fait comme une évidence.

Si l'unité de recherche nous avait laissé des éditions de tous les journaux parus entre 1944 et 1959, Kozuka et moi aurions sans doute admis que la guerre était terminée et que nous étions en train de perdre notre temps. Mais on m'avait dit que la guerre pouvait durer cent ans et j'avais reçu des ordres spéciaux directement de la bouche d'un lieutenant-général qui m'avait assuré que l'armée japonaise viendrait me rechercher, peu importe le temps que cela prendrait. Je ne pouvais pas croire sur parole les journaux japonais de 1959. Depuis le début, j'étais certain qu'ils faisaient partie d'un simulacre américain, et j'étais prompt à rejeter tout ce qui ne correspondait pas à mes idées préconçues. De plus, je me souvenais clairement de la période que j'avais passée à Hankou, où les civils et les soldats vivaient dans deux mondes séparés.

Kozuka et moi ne savions absolument rien de l'occupation américaine du Japon après la guerre, ni du traité de San Francisco¹⁴. Lorsqu'en lisant les journaux, nous tombions sur des sujets qui nous étaient incompréhensibles, nous les « traduisions » avec des idées qui étaient à notre portée. Par exemple, nous sommes convenus que les « bases américaines au Japon » désignaient en réalité les « bases de la Ligue de coprosperité au Japon », et que les « missiles russes » étaient en fait des « missiles japonais ». Nous pensions voir clair dans les tentatives américaines de nous tromper

en modifiant les articles originaux.

Aussi absurde que cela paraisse aujourd'hui, lorsque nous lisions des choses au sujet du Traité mutuel de sécurité États-Unis-Japon¹⁵, nous comprenions qu'il s'agissait d'un genre de pacte entre le gouvernement japonais et la nouvelle organisation militaire japonaise. Les Forces d'autodéfense semblaient quant à elles être une armée constabulaire séparée de la nouvelle armée.

De manière compréhensible, les journaux de 1959 nous donnaient peu de renseignements sur l'évolution de la guerre. Nous ne pouvions que deviner que les forces opposées étaient désormais en train de combattre dans le Pacifique et qu'à un moment donné le camp auquel il resterait le plus de navires de guerre et d'avions finirait par l'emporter. Cela nous confortait dans l'idée que, plus longtemps nous tiendrions à Lubang, plus avantageux ce serait pour notre camp. Nous croyions contribuer au solide établissement de la Sphère de coprosperité de l'Asie orientale.

En résumé, à l'aide de mes connaissances limitées en économie et de mes souvenirs de la situation à Hankou avant que je n'entre dans l'armée, j'ai construit un monde imaginaire qui correspondait au serment que j'avais fait quinze ans plus tôt. Au cours des quinze années suivantes, ce monde imaginaire demeura inébranlable, même après la mort de Kozuka et l'arrivée de nombreuses unités de recherche japonaises. Il resta présent en moi jusqu'à ce que le major Taniguchi me donne mes ultimes ordres. Lorsque je fus complètement seul, ce monde me parut encore plus réel qu'auparavant. C'est pourquoi j'étais psychologiquement incapable de réagir, même lorsque je vis et entendis des membres de ma famille. Ce fut seulement en rentrant au Japon et en regardant les rues de Tōkyō par la fenêtre de ma chambre d'hôtel que je compris que mon monde n'était rien d'autre qu'un fantasme.

Lorsque j'ai finalement vu ces milliers de voitures à Tōkyō circuler dans les rues et sur les voies express surélevées sans le moindre signe de guerre nulle part, je me suis maudit. Pendant les trente années passées à Lubang, j'avais nettoyé mon fusil tous les jours. Pourquoi ? Parce que pendant trente ans, j'ai cru faire quelque

chose pour mon pays, mais désormais j'avais l'impression d'avoir en fait causé beaucoup de souci à énormément de gens.

Je me souviens encore de plusieurs choses que j'avais lues dans les journaux de 1959. Celle qui m'avait le plus frappé, c'était la publicité pour un livre titré *Ningen Yamashita Tomobumi* (« L'homme Tomobumi Yamashita »). Elle disait : « Comment se fait-il que Yamashita, qui était considéré comme le plus grand général japonais, a échoué durant la guerre ? A-t-il été sapé par le général Tōjō ? A-t-il provoqué le courroux de l'empereur ? Voici l'histoire de cet ardent militariste, une histoire qui aurait pu s'appeler *Le Général tragique* ».

Lorsque Kozuka et moi sommes tombés là-dessus, nous pensions qu'il s'agissait de propagande yankee. Aucun de nous deux ne croyait qu'il y avait là un seul mot de vrai. Le général Yamashita était le commandant de la 14^e armée régionale, à laquelle nous appartenions, et l'idée qu'il avait été exécuté pour son rôle dans la guerre était grotesque.

Je dis à Kozuka : « Si les Américains ressentent le besoin de ternir la réputation du général Yamashita, c'est qu'ils doivent vraiment le craindre ! »¹⁶

Je me souviens également d'un autre article paru dans un hebdomadaire. Il m'était consacré et avait pour titre : « Mission secrète à Lubang : qu'est-ce que l'école de Nakano a ordonné de faire au lieutenant Onoda ? » L'article racontait que Shigeichi Yamamoto, qui était retourné au Japon en 1955, avait suivi la même formation que moi à Futamata et avait reçu l'ordre de mener une guerre de guérilla à Mindoro en même temps que j'étais envoyé à Lubang. Toutefois, l'article se concentrait principalement sur l'école de Nakano. Il disait que, comme personne n'était vraiment sûr d'où venaient mes ordres, les gens précédemment liés avec l'école s'étaient penchés sur le sujet.

Cela me fit rire. J'admirai la subtilité avec laquelle nos services secrets avaient élaboré ce « faux message ». Il n'y avait évidemment pas besoin de m'expliquer l'histoire de l'école de Nakano et les services secrets savaient mieux que personne qui

m'avait donné mes ordres. Tout cela avait été inventé pour me transmettre un message : « Onoda, tenez bon ! Nous ne vous avons pas oublié ».

Tels furent les effets que me provoquèrent les journaux et les magazines laissés par l'unité de recherche de 1959. Mais à cette époque, Kozuka et moi avions développé tellement d'idées fixes que nous étions incapables de comprendre tout ce qui en différait. Si quelque chose ne correspondait pas à notre vision des choses, nous l'interprétions de façon à lui donner la signification que nous voulions.

J'ai conservé tous ces magazines et journaux. J'avais l'intention de les joindre à mon rapport officiel lorsque j'entrerais finalement en contact avec le quartier général de ma division.

11. *Nisei* (二世) : terme utilisé au Japon pour désigner la deuxième génération de Japonais née en Amérique du Nord et du Sud, ainsi qu'en Australie. *Sansei* (三世) désigne la troisième génération, etc.

12. (一億玉碎). Littéralement : « Un million d'âmes meurent vaillamment comme un diamant brisé ».

13. Subhas Chandra Bose (1897-1945), dirigeant indépendantiste indien prônant, contrairement à Gandhi, la lutte armée contre la colonisation britannique, allié à l'Allemagne et au Japon durant la Deuxième Guerre mondiale.

14. Traité de paix avec le Japon, signé par quarante-huit pays le 8 septembre 1951.

15. Signé en 1951, il est devenu le Traité de coopération mutuelle et de sécurité entre les États-Unis et le Japon le 19 janvier 1960.

16. Tomoyuki Yamashita, également appelé Tomobumi Yamashita (1885-1946) a conquis avec 30 000 soldats la Malaisie et Singapour, défendus par 120 000 soldats britanniques, ce qui lui a valu le surnom de « Tigre de Malaisie ». Il a par la suite été chargé de stopper l'avancée américaine aux Philippines, sans succès. Après sa reddition le 2 septembre 1945, il a été jugé pour des pillages systématiques organisés sous la direction du prince Yasuhito Chichibu et condamné pour des crimes de guerre qu'il n'avait pas ordonnés (ses ordres, non suivis, allaient pourtant dans le sens contraire), ce qui donna naissance à la « norme Yamashita » ou « responsabilité de commandement ». Il fut exécuté par pendaison le 23 février 1946 à Los Baños, aux Philippines.

CHAPITRE 9

La vie dans la jungle

Si les uniformes de l'armée avaient été fabriqués en serge de soie, la vie aurait été plus facile pour Kozuka et moi. Nos vêtements pourrissaient systématiquement. Durant la mousson à Lubang, il pleuvait souvent sans discontinuer pendant plusieurs jours. Nos uniformes, que nous portions nuit et jour, pourrissaient au lieu de subir l'usure normale.

Les pantalons tombaient d'abord en lambeaux aux genoux et aux fesses, puis en bas et à l'entrejambe, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien sauf l'arrière des jambes. La partie avant résistait cependant mieux que le reste.

Pour rapiécer les trous, il nous fallut fabriquer une aiguille. J'ai trouvé quelque part un genre de grillage et nous nous sommes débrouillés pour en couper un morceau, aiguiser une extrémité et percer un trou dans l'autre. Pour le fil, nous utilisions les fibres d'une plante qui poussait dans les forêts et qui ressemblait à du chanvre. Nous cousions verticalement, horizontalement et de biais, ajoutant parfois une deuxième pièce de tissu sur la première afin de rembourrer nos vêtements.

Durant les trois ou quatre premières années, nous découpions des morceaux de la bâche de nos tentes, mais cela ne pouvait pas durer longtemps. Ensuite, nous avons « réquisitionné » ce dont nous avions besoin aux habitants lorsque l'occasion se présentait.

Cela ne nous posait aucun problème de conscience. Au cours d'une guerre de guérilla, il est normal de prendre à l'ennemi des armes, des munitions, de la nourriture, des vêtements et d'autres biens. Vu que les habitants de l'île aidaient les forces opérationnelles ennemies qui nous cherchaient, nous les considérions également comme des ennemis.

Les premières années, les habitants portaient des chemises de chanvre tissées à la main et des pantalons qui arrivaient aux genoux, ce qui ne nous était d'aucune utilité. Ils avaient la peau épaisse et, vivant dans les plaines, ils avaient besoin de vêtements très légers – trop légers pour vivre dans la jungle et les broussailles au travers desquelles nous nous déplaçons sans cesse.

Le « trésor de guerre » que nous chérissions le plus était l'équipement que les troupes américaines avaient laissé derrière elles. Les habitants le prisait également et le gardaient dans une cabane qu'ils surveillaient de près, mais de temps à autre nous leur faisons peur en tirant de coups de feu et nous repartions avec du matériel, comme des cantines, des tentes, des chaussures, des couvertures... Je crois que c'est en 1951 ou 1952 que nous avons pu récupérer des chiffons en coton pour la première fois.

La casquette japonaise en coton avec un rabat sur la nuque ne durait qu'un an environ. J'avais une casquette d'officier en laine et en soie, mais je ne pus l'utiliser que trois ans. Par la suite, je dus fabriquer mes propres couvre-chefs. Il y avait une chanson militaire qui commençait par : « Même si ma casquette de soldat gèle... », que nous avons transformée en : « Même si ma casquette de soldat pourrit... »

Les vêtements que je portais en sortant de la jungle avaient été rafistolés avec ceux de Kozuka, après sa mort. L'avant et l'arrière de ma chemise provenaient de la doublure d'une chasuble d'une habitante de l'île, et les manches venaient d'un pantalon. Les jambes des pantalons des habitants n'étaient pas assez larges pour mes épaules, mais comme elles étaient trop longues cela me donnait du tissu supplémentaire pour élargir les épaules. Lorsque je me fabriquais un nouveau pantalon, je renforçais toujours les genoux et les fesses avec les morceaux restants de l'ancien.

Souvent, nous devions traverser des ruisseaux et, pour éviter de mouiller nos vêtements, nous coupions nos pantalons juste sous les genoux, un peu comme des pantalons d'équitation. Nous les fermions avec des fermetures à glissière qui faisaient partie de notre trésor de guerre. Lorsque nous nous déplaçons nous les laissons ouvertes pour faire circuler de l'air, et nous les fermions pour dormir.

Évidemment, nous dormions tout habillés, et si nous cousions les poches fourre-tout trop haut, elles pesaient sur notre torse et nous gênaient pour dormir. Ainsi, nous les placions plus bas que d'ordinaire et les équipions également d'une fermeture à glissière. Comme nous étions toujours courbés sous des branches qui nous frottaient sur nos épaules, nous renforçons nos vestes à cet endroit.

Les chaussures que je portais en sortant de la jungle étaient assemblées avec du cuir de véritables chaussures pour la partie supérieure et les semelles de plastique des espadrilles d'un habitant de l'île. J'avais cousu le tout avec du fil de pêche en nylon. Au cours des premières années, j'avais souvent porté des sandales de paille.

Vers 1965, les tissus synthétiques firent leur apparition à Lubang et nous avons « accepté » avec plaisir un certain nombre de vêtements fabriqués avec ces fibres. Nous accueillîmes favorablement les sacs en plastique, qui nous servaient pour confectionner des vêtements de pluie et pour protéger nos armes.

« Ils ont dû inventer ça spécialement pour nous », s'amusait Kozuka.

La banane constituait notre alimentation de base. Nous coupions seulement la tige, tranchions le fruit avec la peau en rondelles d'un demi centimètre d'épaisseur avant de les laver à l'eau claire. Ainsi, les bananes vertes perdaient de leur amertume. Puis nous les faisons bouillir avec de la viande séchée dans du lait de noix de coco. Au final, cela avait le goût de patates douces trop cuites. Ce n'était pas bon. Mais c'était ce que nous mangions la plupart du temps.

Les rats de Lubang, qui atteignent jusqu'à vingt centimètres de long sans compter la queue, ne mangent que la pulpe des bananes. Mais Kozuka et moi ne pouvions nous permettre de jeter la peau. Au moment des repas, nous disions toujours : « Mangeons notre fourrage ».

Après la banane, notre source d'alimentation la plus importante était les vaches qui s'étaient échappées des pâturages. En 1945, il y en avait environ deux mille sur l'île, mais leur nombre diminua au point qu'il devint difficile d'en trouver de bien grasses. Malgré tout, trois vaches fournissaient suffisamment de viande à un homme pour

une année entière.

Lorsque nous ne trouvions pas de vaches, nous chassions des buffles d'eau et des chevaux. Même si les buffles fournissent beaucoup de viande, celle-ci n'est pas très bonne. Bien que tendre, la viande de cheval sent très fort et n'est pas aussi bonne que la viande bovine.

Il était plus facile de trouver des vaches durant la saison des pluies. Lorsque les habitants de Lubang récoltaient leur riz, ils leur laissaient entre vingt et trente centimètres de paille. Quand il n'y en avait plus, elles allaient au pied des montagnes pour manger de l'herbe, qui poussait en abondance pendant la mousson. Peu à peu, les vaches gravissaient les collines vers la forêt, comme pour dire : « Nous sommes là, venez nous tirer dessus ».

Généralement, elles broutaient par troupeaux d'une quinzaine de têtes. On en choisissait une et on l'abattait à une distance d'environ quatre-vingts mètres, en visant de façon à ce que la balle pénètre sous l'échine et transperce le cœur. C'était le soir qu'il fallait les tuer, une fois les habitants rentrés chez eux. Il faisait alors sombre et, s'il pleuvait, cela assourdissait la détonation et les fermiers ne l'entendaient pas.

Si nous atteignions la vache, les autres s'enfuyaient, apeurées. Quand on approchait, la bête avait encore suffisamment de forces pour remuer les pattes. On trouvait une pierre et on la frappait sur le front le plus fort possible. Puis on l'achevait en lui transperçant le cœur d'un coup de baïonnette. Après l'avoir tirée à l'abri des arbres par les pattes et la queue, on lui tranchait l'aorte pour la vider de son sang.

La première étape pour découper un animal qui gît sur le côté est de sectionner les pattes avant et arrière qui se trouvent sur le dessus. Puis on entaillait le ventre par le milieu avant d'enlever la peau jusqu'à la colonne vertébrale. Après avoir coupé la viande en morceaux, on retournait la bête pour répéter l'opération de l'autre côté. Enfin, on enlevait le cœur, le foie, le ris et les autres organes que l'on fourrait dans un sac. À nous deux, il fallait une heure pour démembrer une vache.

Si nous avions abandonné la carcasse sur place, la pluie et les

corbeaux l'auraient réduite à l'état de squelette, mais les restes auraient indiqué à l'ennemi l'endroit où nous nous trouvions. Ainsi, après avoir découpé la vache, nous déplaçons la carcasse le long du chemin de montagne pour l'abandonner le plus loin possible. Nous faisons cela de nuit. C'était vraiment un travail épuisant, parce qu'en même temps nous devons emporter toute la viande avec nous.

Durant les trois premiers jours, nous avons deux repas de viande fraîche, grillée ou bouillie. Sans doute à cause de la quantité de calories, je sentais ma température corporelle monter. Il devenait difficile de respirer et impossible de monter à un arbre. J'avais en permanence l'impression d'être un peu étourdi.

Je remarquai que, si en mangeant toute cette viande, je buvais du lait de noix de coco en tant que substitut de légumes, ma température redevenait vite normale.

Le quatrième jour, nous mettons autant de viande que possible dans une marmite et la faisons bouillir. Ensuite, en la réchauffant toutes les trente-six heures ou tous les deux jours, on l'empêchait de pourrir et elle conservait son goût pendant une semaine ou dix jours. Tout en mangeant la viande bouillie, nous faisons sécher les autres morceaux pour une consommation ultérieure. Nous appelions cette viande sèche du « bœuf fumé ».

Pour le préparer, nous construisions d'abord une armature ressemblant au châssis d'une table. Puis nous embrochions la viande sur de longues tiges de bois et les disposions en travers du châssis avant d'allumer un feu en dessous. Il fallait le faire de nuit et au cœur de la jungle, sans quoi les habitants auraient pu apercevoir la fumée ou les flammes. La première nuit, nous alimentons le feu en permanence, de façon à affermir l'extérieur de la viande sans la racornir. Ensuite, nous augmentons peu à peu la chaleur du feu durant deux heures, chaque nuit et dix jours d'affilée. Alors elle était complètement sèche. Le foie et les autres organes étaient bouillis avant d'être séchés.

Avec une vache, nous pouvions faire environ deux cent cinquante tranches de bœuf fumé. En mangeant une seule tranche par jour, nous en avons pour environ quatre mois. Cependant, ça ne se

passait pas toujours comme cela, parce que, lorsque nous devions beaucoup nous déplacer pour échapper aux unités de recherche, nous nous autorisions deux tranches par jour.

Nous ne mangions pas tellement de riz, parce que c'était beaucoup trop de travail de l'écosser. Toutefois, en octobre et novembre, lorsque les habitants le récoltaient, nous en réquisitionnions une partie. Après l'avoir battu, nous le tamisions pour séparer le riz brut du riz semi-blanc. À Lubang, il poussait à la fois du riz gluant et du riz non gluant. Ce dernier varie énormément au niveau du goût. Nous l'avons classé en quatre catégories, que nous avons nommées : riz, riz d'« orge », riz « millet » et riz de fourrage. Le riz de fourrage était si noir et les grains si petits que nous avions du mal à croire qu'il s'agissait de riz. Nous en mangions avec de la soupe que nous cuisinions en y mélangeant de la viande séchée, des feuilles de papaye, des aubergines ou des patates douces, une pincée de sel et de poivre. Parfois, nous faisions un gruaud de riz et de viande séchée.

Nous surnommions le sel le « médicament magique ». Du temps où nous étions quatre, nous devions faire avec moins de cinq cents grammes par an. Occasionnellement, celui qui cuisinait disait : « Il fait froid aujourd'hui, je vais mettre un peu de médicament magique ». Il en saupoudrait alors une infime pincée, qui améliorerait grandement le goût de notre repas.

Au début, nous devions nous contenter du sel naturel saumâtre que nous ramassions sur le littoral sud. Plus tard, quand nous n'étions plus que Kozuka et moi, nous devîmes plus agressifs et attaquâmes les salants des habitants à Looc et Tilik, mais nous ne prîmes jamais plus que ce dont nous avons besoin dans l'immédiat. Après 1959 environ, nous nous débrouillâmes pour récupérer du café et quelques boîtes de nourriture en conserve dans les maisons des habitants. Nous appelions ces raids nos « sorties du soir ».

Au cours de mes trente années à Lubang, la seule chose que j'avais d'abondance, c'était l'eau. Sur l'île, les ruisseaux étaient si clairs qu'on en distinguait le fond. Le seul problème, c'était que les chevaux et les vaches qui s'étaient échappés y buvaient et y faisaient leurs besoins en amont. Pour cette raison, nous faisions

toujours bouillir l'eau avant de la boire, même si elle avait l'air parfaitement claire.

N'ayant à disposition ni médecin ni médicaments, nous prenions grand soin de notre santé. Nous surveillions nos variations de poids en mesurant la circonférence de nos poignets. Nous examinions également nos selles pour y détecter quelque désordre physiologique.

J'étais très maigre juste avant la défection d'Akatsu. Je pense que c'était parce que je me faisais du souci. Mais le manque de nourriture n'y était pas étranger. À cette époque, le blanc de mes ongles avait disparu, sauf une légère trace sur mes pouces.

Si quelque chose n'allait pas, je devais deviner si c'était à cause du temps, de la nourriture, ou parce que mon corps n'était pas en bonne condition générale. À chaque fois que cela se produisait, je repensais à ce que j'avais mangé la veille, au temps il avait fait, aux efforts physiques que j'avais fournis. Après avoir déterminé la cause du problème, j'ajustais mon régime alimentaire et mes activités.

Nous mangions quasiment la même quantité de nourriture chaque jour, mais il y avait quelques variations, simplement du fait que certaines bananes sont juteuses et d'autres, sèches. Ainsi, quand nous n'avions pas de bananes bien mûres à disposition, il nous fallait nous débrouiller avec des bananes vertes. Nous essayions d'ajuster la méthode de cuisson à la qualité de la nourriture, puis d'en juger les effets sur nos organismes en examinant nos selles. Je me souviens avoir un jour décidé de ne pas me rendre à un endroit avant que le temps ne devienne plus doux, parce que la fois précédente où nous y étions allés il faisait très chaud et j'avais eu la diarrhée. À d'autres endroits, nous ne pouvions pas rester très longtemps, parce que le vent nous refroidissait chaque nuit, et que nous souffrions alors d'indigestion.

Lorsque nous étions dans un endroit trop chaud, notre urine devenait très jaune, et si nous faisons trop d'efforts physiques elle devenait plus rouge que jaune. C'était le signe qu'il fallait y aller doucement pendant un moment.

À chaque fois que nous nous installions quelque part, nous creusions des latrines en laissant la terre juste à côté pour

reboucher le tout avant de partir. La profondeur du trou dépendait du temps que nous comptions rester. Pendant que nous campions, nous couvrons les latrines avec une pierre. Avant de partir, nous y jetions nos déchets, rebouchions le trou avec de la terre et le recouvrons de feuilles. Au cours des dix-huit années que nous avons vécues ensemble, Kozuka et moi avons donc passé un bon moment à creuser et reboucher des latrines.

N'ayant pas de papier toilette, nous devions nous servir de feuilles de palmier. Un jour, Shimada avait trouvé du papier quelque part, mais lorsque nous commençâmes à l'utiliser Kozuka déclara : « Vous n'en aurez que pour deux ou trois fois. Ensuite, ce sera de nouveau les feuilles. À quoi bon ? »

Lorsque nous trouvions les tracts de l'ennemi, nous n'en prenions qu'un et laissions les autres là où ils étaient, puisqu'ils disaient tous exactement la même chose. Ils produisaient trop de fumée pour allumer un feu et nous craignions même de les utiliser pour nous moucher, car un seul morceau de papier souillé pouvait conduire l'ennemi jusqu'à nous.

Souvent, dans la forêt, nous trouvions des bandes dessinées ou des photos de femmes nues. Elles n'étaient pas abandonnées par les unités de recherche, mais délibérément déposées là par les habitants. Ils devaient se dire que nous ne résisterions pas à la tentation de les prendre, mais nous n'osions pas les toucher de crainte que cela ne révèle notre emplacement.

Heureusement, la malaria ne s'était pas répandue à Lubang. Au cours des trente années que j'y ai passées, je ne fus alité et fiévreux qu'à deux reprises. Par deux fois, Kozuka eut une épine dans le talon. Sa jambe gonflait, mais cela n'empirait pas. Il n'eut pas d'autres maladies.

Le mois de mai est le plus chaud à Lubang. Dans la journée, le thermomètre monte à environ trente-huit degrés Celsius et, même en restant tranquilles à l'ombre, nous dégoulinions de transpiration. S'il fallait marcher cinquante mètres afin d'aller chercher du bois pour le feu, on avait l'impression de se retrouver dans un *onsen*¹⁷.

En juin, les pluies commencent, violentes et quasi quotidiennes. Puis, en juillet, c'est le début de la véritable mousson. Pendant deux

heures d'affilée, la pluie peut être si drue qu'on ne voit pas à dix mètres. Cela continue pendant une vingtaine de jours, avec parfois des vents aussi puissants que des typhons.

En août, il y a de plus en plus de jours clairs et calmes, mais l'atmosphère est saturée d'humidité. En septembre, il n'y a plus tellement de vent, mais la pluie est aussi forte qu'en juillet. Cela dure également une vingtaine de jours. Puis, durant deux ou trois semaines, il y a un jour ou deux de ciel bleu à la suite, et enfin la saison des pluies s'achève à la mi-octobre.

Jusqu'à la mi-avril, c'est la saison sèche. D'abord, il pleut un peu, une ou deux fois par mois, puis plus du tout pendant plusieurs mois. Les mois les plus frais sont janvier et février, mais le thermomètre monte quand même jusqu'à 30 degrés durant la journée. Le moment le plus agréable de l'année ressemble au plus chaud de l'été à Tōkyō. C'était seulement durant cette période que nous ne portions qu'un maillot de corps sous notre veste.

Durant la saison sèche, nous inspections soigneusement l'île pour décider de l'endroit où nous passerions la prochaine mousson. Plusieurs conditions devaient être réunies.

Tout d'abord, l'endroit devait être proche d'une source d'approvisionnement de nourriture. Il devait y avoir des plantations de bananes et des cocoteraies dans les environs, et le campement ne devait pas être trop éloigné d'un lieu où les vaches allaient paître. En même temps, ce devait être une zone dans laquelle les habitants ne se rendaient pas.

De plus, les feux que nous allumions ne devaient pas être directement visibles depuis les villages environnants, et les menus bruits non audibles. Si possible, il devait y avoir un peu de vent. Les meilleurs endroits étaient situés sur le flanc est d'une montagne.

Il n'était pas facile de trouver un emplacement répondant à toutes ces caractéristiques et, une fois que nous en avons trouvé un, nous traversions une période d'anxiété en construisant nos huttes. C'était à cause de l'irrégularité de la mousson. Certaines années, il pleuvait tout le mois de mai. D'autres années, il fallait attendre le mois de juin pour voir la première goutte de pluie. Si nous construisions notre

campement avant le début de la mousson, nous encourions le risque que les habitants le découvrent. Nous devions attendre d'être certains qu'ils ne viendraient pas dans les montagnes.

Lorsque nous estimions que la mousson allait commencer, nous nous rendions à l'endroit que nous avions choisi pour vérifier si nous le considérions toujours comme adéquat. Puis nous campions dans les environs jusqu'à ce qu'il commence à pleuvoir, et alors nous construisions notre hutte le plus vite possible. Nous lui donnions le nom de *bahai*, le mot tagalog pour « maison ».

La première étape pour bâtir une *bahai* était de trouver un arbre solide sur lequel toute la structure allait reposer. Ensuite, nous coupions ses branches pour en constituer la structure. Des chevrons étaient disposés transversalement au tronc principal et couverts de feuilles de cocotiers pliées en deux dans le sens de la longueur et insérées entre des lamelles de bambou ou des branches de palmier. Le tout était noué avec des plantes grimpantes.

La *bahai* était construite sur une pente légère et la partie supérieure du sol servait de « chambre à coucher ». Pour les lits, nous disposions d'abord des branches bien droites par terre, nous les couvrons d'un entrecroisement de bambou, puis d'une paille en plumes de canard réquisitionnée auprès des habitants.

La partie inférieure de la *bahai* constituait la cuisine. Notre « four » était construit avec plusieurs pierres assemblées de façon à former une plateforme pour accueillir le feu et une barre transversale pour y suspendre notre marmite. À côté du foyer, une zone était aménagée pour le stockage du bois et de nos armes. Les murs étaient faits de feuilles de palmes, disposées de la même façon que pour le toit. En travaillant avec des bolo, Kozuka et moi pouvions construire une hutte en sept ou huit heures.

Avant de commencer à bâtir de telles huttes au début de la mousson, nous dormions sous des tentes, mais bien souvent le vent rabattait la pluie à l'intérieur et nous nous retrouvions trempés et grelottants. Nous nous réchauffions alors en chantant des chansons de l'armée à pleins poumons. C'était sans risque, car la pluie étouffait le bruit que nous faisions. L'une de ces chansons commençait par ces mots :

Les troupes avancent dans la neige

Leurs pas martèlent la glace...

Nous avions alors si froid que cette chanson nous paraissait tout indiquée, même sur notre île australe qui n'avait jamais vu la neige.

Les *bahai* étaient bien plus confortables que les tentes, mais lorsque la saison sèche approchait, le toit avait tellement pourri qu'il laissait passer beaucoup d'eau.

À la fin de la mousson, nous démontions la *bahai* et en brûlions certains éléments, en enterrions d'autres. Nous recouvrons les restes de terre, de branches, d'arbres tombés. Ce camouflage évitait qu'un habitant qui serait venu à passer par là ne nourrisse des soupçons.

Nous lavions les rochers proches de l'ancienne hutte pour enlever les traces d'huile ou de saleté. Il était d'une importance cruciale que personne ne découvrit l'emplacement avant que nous nous soyons installés dans notre nouveau campement, et nous mettions des plantes grimpantes sur les branches pour dissimuler au maximum le camouflage de branches.

Lorsque Shimada, grand travailleur plein d'énergie, était encore en vie, nous construisions notre hutte plus profondément dans la jungle. Après sa mort, nos campements se situaient plus près de l'orée. Nous avons également simplifié la hutte afin qu'elle soit plus facile à démonter et à cacher. En fait, il n'y avait pas tellement d'emplacements qui répondaient à notre exigence la plus importante, à savoir la proximité d'une bananeraie. Durant ces trente années, il y a quelques endroits où nous avons installé notre campement trois ou quatre fois.

Durant la saison sèche, nous dormions sous la tente ou à la belle étoile. Dans ce dernier cas, nous choisissions une pente inclinée à dix degrés, sur laquelle Kozuka et moi dormions côte à côte. Pour éviter de glisser durant notre sommeil, nous placions un sac ou une bûche sous nos pieds. Nos fusils restaient à portée de main. Nous enlevions nos chaussures, mais au cours de ces trente années, je n'ai jamais dormi sans mon pantalon. J'avais en permanence une petite poche contenant cinq cartouches attachée à ma ceinture.

Au début, nous nous couvrons avec nos vêtements ou avec la toile

de la tente. Par la suite, nous nous servions parfois de peau de vache séchée. À un moment, nous avions un genre de couverture faite de morceaux de plastique qui s'étaient échoués sur la côte sud et que nous avions cousus ensemble. S'il se mettait soudain à pleuvoir pendant que nous dormions dehors, nous nous faisions tout bonnement tremper, car nous n'avions nulle part où nous abriter. Lorsque cela se produisait, nous étions transis de froid, et le lendemain les articulations de mes jambes étaient douloureuses. Si je prenais froid au ventre durant la nuit, je finissais souvent avec une diarrhée.

Sur la montagne du Serpent il y avait une grande grotte, et les habitants avaient construit de nombreuses cabanes dans les montagnes, près de leurs champs, mais nous n'utilisions aucun des deux en cas d'averse soudaine, car il y avait trop de chances d'être découverts.

La raison pour laquelle nous dormions sur des pentes inclinées était que, si nous étions brusquement réveillés, nous pouvions voir ce qu'il se passait autour de nous sans avoir à nous lever. En fait, au cours de mes trente années à Lubang, pas une seule fois je n'ai dormi d'un sommeil profond. Lorsque nous dormions dehors, je changeais souvent de position pour éviter que mes membres ne s'engourdissent.

Je tenais un genre de calendrier, qui après trente années ne s'est révélé avoir que six jours de décalage avec le calendrier réel. Le mien était principalement basé sur ma mémoire et la vitesse à laquelle nous consommions notre nourriture, mais je me référais régulièrement à la lune. Par exemple, si je ramassais dix noix de coco le premier jour du mois et que j'en mangeais une par jour, la dernière noix de coco serait mangée le dix du mois. Après avoir fait ce calcul, je regardais la lune et vérifiais qu'elle avait la taille correspondant à ce jour précis.

Lorsque les unités de recherche nous traquaient et que nous nous déplaçons chaque jour, j'avais tendance à perdre le compte des dates. Lorsque cela se produisait, je regardais d'abord la lune, puis j'essayais, en consultation avec Kozuka, de déterminer combien de jours s'étaient écoulés depuis la dernière date connue.

La lune était également notre amie, parce que généralement nous nous déplaçons d'un campement au suivant durant la nuit. Kozuka répétait souvent : « La lune n'appartient à aucun camp, pas vrai ? Si seulement les habitants de l'île étaient comme elle ! »

La croissance de nos cheveux et la fréquence à laquelle nous les coupions était également une façon de calculer l'écoulement du temps. Une fois, Kozuka a fait remarquer que, chez lui, les gens célébraient une divinité bouddhiste locale le vingt-huitième jour de chaque mois. Ce jour-là, ils mangeaient des nouilles préparées d'une façon particulière. Cela me rappela que, lorsque j'étais gamin, les coiffeurs mettaient devant leur boutique des pancartes rappelant aux gens de faire couper les cheveux de leurs enfants avant le 28 décembre, dans le but d'éviter l'affluence de la fin de l'année. J'ai proposé à Kozuka de respecter la célébration mensuelle de sa région en nous coupant les cheveux le 28 de chaque mois, et c'est ce que nous fîmes. D'une certaine façon, cela me convenait tout à fait, parce que lorsque nous nous coupions mutuellement les cheveux nous redevenions des enfants pendant quelques heures. Ensuite, nous estimions souvent la date en comptant le nombre de jours depuis la dernière coupe de cheveux. Il était facile de s'en souvenir.

Nous étions particulièrement attentifs à la dernière coupe de l'année, parce que c'était un réconfort psychologique de passant le Nouvel An avec une présentation impeccable.

Le premier jour de l'année, nous cuisinions notre propre version du *osekihan*, le riz gluant cuit avec des haricots rouges nommés *azuki*. Au Japon, c'est un plat que l'on mange lors des festivités qui marquent le passage d'une étape de la vie. Nous n'avions pas d'*azuki*, mais un genre de haricots poussant à Lubang nous servait de substitut. Ce jour-là, nous cuisinions également une soupe spéciale avec de la viande et des feuilles de papaye, assaisonnée de citron. Elle était censée remplacer la soupe japonaise appelée *ozōni* que l'on déguste également à cette période.

Le matin du premier jour de l'année, nous nous inclinions en direction du palais impérial, que nous situions au nord-nord-est. Puis

nous échangeons nos vœux selon les règles, renouvelant notre serment de donner le meilleur de nous-mêmes en tant que soldats. Enfin, nous préparions notre *osekihan* et notre *ozōni*.

Nous célébrions également nos anniversaires, et je me souviens en avoir fêté un ou deux en m'offrant à moi-même une nouvelle casquette de ma fabrication.

Tous les matins, je me brossais les dents avec des fibres de palmier. Après m'être lavé le visage, je me frottais la peau avec du varech. Lorsque je me lavais, je nettoyait également mes sous-vêtements et ma veste. Comme je n'avais pas de savon, j'en étais réduit à les rincer à l'eau claire, mais parfois j'enlevais la crasse accumulée sur le col et le dos de ma veste avec de la lessive fabriquée à partir de cendres. Je les mettais dans un pot et versais de l'eau dessus. Lorsque celle-ci redevenait claire, je la transférais dans un autre pot et y faisais tremper mes vêtements. Nous devions ensuite faire attention de les mettre à sécher dans un endroit discret.

Il y avait plusieurs rivières d'eau claire, mais au cours de ces trente années, je ne pris de vrai bain qu'après avoir tué une vache, parce que j'étais couvert de sang. Dans ces montagnes, il n'existe pas de vallée paisible où coule tranquillement une rivière : elles servent également de routes naturelles. Sauf dans les ravins les plus étroits des montagnes profondes, nous craignions de nous dénuder, même la nuit. Dans la journée, nous lavions le haut de notre corps en nous aspergeant mutuellement d'eau. Le soir, juste avant le crépuscule, nous lavions la partie inférieure de notre corps. Jamais je n'aurais fait quelque chose d'aussi dangereux que de me dénuder complètement.

* * *

Nous prenions le même soin de nos armes et de nos munitions que de nous-mêmes. Nous faisons briller nos fusils avec de l'huile de palme pour les empêcher de rouiller et les nettoyions dès que nous en avons l'occasion.

Quand il faisait frais, l'huile de palme se solidifiait. Nous nous contentions alors d'essuyer nos armes. Quand elles étaient

mouillées, nous devions les démonter et les nettoyer pièce par pièce. Si nous n'en avions pas le temps, nous les huilions généreusement en attendant que la météo s'améliorât. Comme l'eau faisait pourrir les crosses, nous devions parfois enlever les cartouches des fusils et les suspendre au-dessus du feu pour faire sécher le bois. Le temps passant, les crosses et les sangles avaient absorbé tellement d'huile de palme que les rats venaient les ronger, surtout les sangles, et lorsque nous nous arrêtions à un endroit où il y en avait beaucoup, nous devions accrocher nos fusils hors de portée.

Mais les fourmis posaient plus de problèmes que les rats. Il ne serait pas exagéré de dire que la partie montagneuse de Lubang est une gigantesque fourmilière. Il y en avait plusieurs variétés. Certaines aimaient les endroits humides, d'autres se multipliaient uniquement sur un sol aride. D'autres encore assemblaient des feuilles pour construire leur nid. Pour nous, la plus grande nuisance était un genre de fourmis qui transportaient des particules de terre. Elles étaient les plus nombreuses de toutes et ne cessaient de se faufiler dans nos armes pour y déposer leur saleté. Si je posais mon fusil sur mon sac ne serait-ce qu'un moment, presque aussitôt une colonne de fourmis se mettait en route vers la crosse, d'autres entraient dans le canon et déposaient de la terre entre les pièces mobiles. Même une petite quantité suffisait à enrayer l'arme. Lorsque les fourmis faisaient leur apparition, nous suspendions nos fusils à la branche d'un arbre. Généralement, il y avait suffisamment de vent pour les empêcher d'y grimper.

Les fourmis s'attaquaient également à nous. À Lubang, il existe au moins cinq variétés qui ont des dards semblables à ceux des abeilles. Elles s'en prennent aux parties les plus sensibles du corps et, si l'on n'est pas immunisé, la piqûre enfle immédiatement. Un jour, je me suis fait piquer dans l'oreille et mon tympan a gonflé au point que je suis devenu sourd pendant toute une semaine.

À propos de piqûres, il y a également beaucoup d'abeilles sur l'île. D'immenses essaims volent dans les zones broussailleuses au pied des montagnes. J'en ai vu qui faisaient trente mètres de large et cent de long, volant ici et là avec des changements de direction

imprévisibles. Si nous rencontrions l'un de ces essaims, la seule chose à faire était de retourner dans les bois ou bien, si nous n'en avions pas le temps, de nous couvrir la tête avec la toile de notre tente ou nos vêtements et de nous allonger par terre. Si nous faisions le moindre mouvement, elles passeraient à l'attaque. Nous devions respirer le plus doucement possible, jusqu'à ce que l'essaim soit passé.

Je me suis également fait mordre plusieurs fois par des scolopendres. Une simple morsure à la main provoque le gonflement de tout le corps. Même ensuite, la plaie met du temps à guérir. En janvier 1974, je me suis fait mordre au poignet droit et, des mois plus tard, alors que je suis en train d'écrire ces pages, la blessure n'est pas guérie.

Sous les feuilles mortes, il pouvait y avoir des scorpions. Lorsque nous dormions dehors, nous nettoyions toujours l'endroit sur une dizaine de mètres carrés, mais même ainsi il m'est plusieurs fois arrivé de me réveiller un matin pour découvrir un scorpion sous la pierre qui m'avait servi d'oreiller.

Parmi les autres habitants indésirables de l'île, il fallait compter des serpents gros comme la cuisse d'un homme.

* * *

Chaque arme possède ses propres bizarreries. Au début, le fusil Arisaka type 99 dont je me suis servi pendant trente ans tirait environ trente centimètres en bas à droite de la cible à une distance de trois cents mètres. Au bout d'un moment, je suis parvenu à régler le viseur afin de gagner en précision, mais je n'ai jamais réussi à corriger la marge d'erreur de moins de sept à dix centimètres.

La crosse de ce fusil était plus courte d'environ trois centimètres que la normale, parce qu'à un moment donné j'ai dû enlever la plaque de couche et couper la partie du bois qui avait pourri. Après avoir remis la plaque en place avec de nouvelles vis, je fus agréablement surpris de découvrir que le fusil était mieux adapté à ma morphologie.

Lors d'escarmouches avec les troupes ennemies et les habitants

de l'île, nous nous sommes emparés d'une carabine et d'un fusil de chasse, mais sans les munitions appropriées ces armes ne nous étaient d'aucune utilité. Nous les avons enterrées profondément dans la jungle.

Durant la première seconde qui suit le tir, une balle de fusil d'infanterie parcourt six cent soixante-dix mètres, mais celle d'une carabine seulement cinq cents. Généralement, les habitants possédaient des carabines et, si nous les voyions nous tirer dessus depuis une bonne distance, nous savions que nous avions à peu près une seconde pour nous abriter. La nuit, nous pouvions même voir la trajectoire des balles qui brillaient d'un éclat bleuté. Une fois, j'ai évité un projectile simplement en me tournant de côté.

Lorsque Shimada fut tué, Kozuka et moi avons dû fuir si rapidement que nous avons laissé nos baïonnettes derrière nous. Par la suite, nous en avons trouvé d'autres dans la maison d'un habitant, pour mitrailleuse Thompson. Nous avons limé les supports de nos fusils pour les y fixer. D'ailleurs, c'était une lime que nous avions réquisitionnée.

Nous avons confectionné des cartouchières à partir de toile plastifiée. Les cartouches étaient d'abord placées dans des sacs en tissu fermés avec de la cordelette. Chacun de nous portait deux sacs dans sa cartouchière, l'un contenant vingt munitions, l'autre trente. Le haut de la cartouchière retombait sur le côté et était scellé avec un mousqueton, comme un étui pour appareil photo, afin de garder le contenu au sec. En plus de la cartouchière, je portais cinq munitions dans la poche de mon pantalon, et cinq autres dans le fusil. Ainsi, j'étais en permanence armé de soixante cartouches, ce qui devait me permettre de couvrir ma retraite, même si je tombais sur une vaste unité de recherche.

Je possédais six cents munitions pour mitrailleuse et durant mon temps libre j'adaptais celles qui étaient en meilleur état afin de pouvoir les tirer avec mon fusil Arisaka type 99. Un bon nombre d'entre elles étaient défectueuses et devaient être utilisées à une autre fin.

Comme je ne pouvais pas me servir de la double détente de mon fusil avec ces cartouches modifiées, je ne les utilisais que pour tirer

sur une vache ou pour effrayer les habitants avec un unique coup de feu. En tout, il y avait environ quatre cents bonnes cartouches, dont j'ai commencé à me servir après la défection d'Akatsu. Vingt-cinq ans plus tard, en sortant de la jungle, je les avais presque toutes utilisées. J'ai dû en tirer à peu près seize par an.

Nous prenions grand soin de nos munitions. Nous les tenions cachées dans les anfractuosités naturelles des falaises, que nous rebouchions avec des pierres. Chaque année, nous inspections ces cachettes et placions les cartouches dans de nouveaux pots. Nous marquions d'un cercle celles qui étaient en bon état, d'un triangle celles qui nous paraissaient de qualité moyenne, et récupérions la poudre de celles qui étaient trop rouillées pour être utilisées. Elle nous servait à allumer des feux – nous avons également réquisitionné une lentille à cette fin.

Les munitions étaient stockées dans des bouteilles de whisky ou autre, abandonnées par les habitants. Nous les bouchions avec du plastique prélevé sur de vieux masques à gaz. De crainte que les rats n'entrent et ne mangent le plastique, nous le recouvrons également de fer-blanc récupéré sur des boîtes de conserve et modelé en forme de capsule.

Nous faisons en sorte que les pierres qui bouchaient l'anfractuosité aient la disposition la plus naturelle possible. Parfois, nous y parvenions si bien que nous avions du mal à les retrouver. Au cours d'une année, des plantes grimpantes les recouvraient, parfois des arbres tombaient dessus et les rendaient presque inaccessibles. Si on ne les inspectait pas au moins une fois par an, nous risquions de ne plus jamais les retrouver.

Comme on peut le constater à partir de ce que j'ai déjà écrit, les pires années furent les premières, lorsque nous avions non seulement peur de sortir à découvert, mais qu'en plus nous étions amoindris par la faiblesse d'Akatsu. Après son départ, nous avons adopté un comportement plus agressif, notamment en procédant à des réquisitions chez les habitants. De leur côté, ils voyaient leur niveau de vie augmenter, ce qui signifiait que nous avions davantage de choses à leur voler et qu'ils en abandonnaient davantage dans la forêt et d'autres endroits facilement accessibles. Ainsi, notre niveau

de vie augmentait proportionnellement au leur. La mort de Shimada nous priva d'un ami loyal et d'un grand travailleur, mais dans un certain sens elle diminua également le problème de l'approvisionnement du simple fait que la viande fournie par une vache durait plus longtemps à deux qu'à trois. La vie dans la jungle n'a jamais été facile, mais en ce qui concernait la nourriture, les vêtements et les outils, elle était bien plus confortable au cours des dernières années que lors des cinq ou dix premières.

17. Source volcanique d'eau chaude, très prisée par les Japonais pour ses vertus thérapeutiques.

Les démons de la montagne

Dans le but de préparer le terrain pour l'arrivée de l'armée japonaise que nous continuions d'attendre, nous adoptâmes des tactiques de guérilla visant à agrandir le territoire sous notre contrôle et à tenir à distance tous les intrus ennemis.

Nous entreprîmes ce que nous appelions des « raids de balises incendiaires ». Au début de la saison sèche, nous allions mettre le feu à des stocks de riz que les habitants venaient de récolter dans leurs champs, au pied des montagnes.

La récolte du riz commençait début octobre, à peu près au moment où nous démontions le campement que nous avions construit pour la mousson et où nous nous enfoncions plus profondément dans les montagnes. À partir de la moitié de notre ascension, nous pouvions les voir couper le riz et en faire des ballots. Pour le protéger de la moisissure, ils étendaient sur le sol une épaisse couche de paille et empilaient dessus le riz non décortiqué. Nous attendions le crépuscule et, nous approchant furtivement, nous tirions un ou deux coups de fusil pour faire déguerpir les habitants. Cela marchait presque toujours, et une fois qu'ils avaient fui nous insérions des torchons imbibés d'huile dans les monticules de riz et y mettions le feu avec des allumettes. Nous pensions que les flammes constituaient des balises signalant aux troupes amies qui pourraient se trouver à proximité de Lubang que l'« escadron Onoda » était toujours en vie et accomplissait son devoir.

Les allumettes, essentielles pour ce type d'opération, n'étaient pas toujours faciles à se procurer. Nous devions bien sûr les réquisitionner et il était important de ne pas les gâcher. Lorsque nous en obtenions, nous les faisions d'abord bien sécher avant de les enfermer soigneusement dans une bouteille. En principe, nous

ne nous en servions que pour les raids de balises incendiaires et utilisions d'autres méthodes pour allumer notre propre feu, comme frotter deux morceaux de bambou ou enflammer un peu de poudre à canon avec notre lentille.

Bien entendu, les habitants signalaient nos raids aux forces de police nationale stationnées sur l'île, et celle-ci arrivaient aussitôt. Nous n'avions que peu de temps pour allumer notre feu, nous emparer de ce que les habitants avaient abandonné derrière eux et nous retirer dans la jungle.

Nous pensions que la police locale rapporterait nos raids aux forces américaines et que les unités de renseignement japonaises intercepteraient le message. Nous nous disions qu'avec ces raids les Américains ne pourraient pas délaisser Lubang et qu'en même temps les nôtres seraient assurés que nous contrôlions la situation sur l'île. Cela les inciterait probablement à continuer le combat sans avoir à se soucier de nous, quel que soit leur ennemi. Les raids devaient également amener les habitants à se faire à l'idée qu'il était dangereux pour eux de quitter leurs villages et d'aller travailler au pied des montagnes.

Depuis l'orée de la forêt, Kozuka leur hurlait parfois : « Ne croyez pas que vous êtes en sécurité parce que nous ne sommes que deux ! Un pas de trop, et vous aurez des problèmes ! ». Je pense que personne ne pouvait l'entendre, mais visiblement cela lui faisait du bien.

En fait, brûler le riz au même endroit chaque année accroissait le risque que les habitants anticipent nos mouvements et préparent un piège. Ainsi, nous diversifiâmes nos tactiques, retardant les raids d'un mois telle année, ou de cinq dans les endroits où ils faisaient deux récoltes par an. Nous faisions de notre mieux pour maintenir l'effet de surprise. Si nous pouvions entretenir la peur de nous voir apparaître quasiment à l'importe quel endroit à n'importe quel moment, alors la moitié de nos objectifs serait déjà atteinte.

Ce fut au cours des dix-huit années passées avec Kozuka que je me suis engagé de la façon la plus active dans les tactiques de guérilla. Pour bonne part, c'était dû aux rapports que nous avions. Nous voyions presque tout le temps les choses de la même façon et

bien souvent un seul regard suffisait pour décider ce qu'il convenait de faire.

Même si je ne connaissais pas Kozuka avant d'arriver sur l'île, les hasards de la guerre nous ont rapprochés plus que des frères. Je respecte son esprit et son audace. Quant à lui, il s'en remettait à moi pour ce qui concernait la prise de décision. Bien des fois, nous nous sommes répété que, lorsque notre mission toucherait à sa fin, nous rentrerions ensemble au Japon. Si le destin voulait que nous n'établissions jamais le contact avec nos troupes, nous mourrions tous deux à Lubang. Nous discussions de ces deux perspectives en riant.

Lorsque nous trouvions des bananes particulièrement savoureuses ou que nous évitions facilement une unité de recherche, ou encore que nous menions une joyeuse chasse à l'ennemi, nous nous exclamions d'une même voix : « Si seulement Shimada était là ! »

En plus de nos raids de balises incendiaires, nous avons décidé de collecter des informations directement auprès des villageois. Il aurait été dangereux de nous rendre là où il y avait beaucoup de monde, mais il y avait de nombreux endroits de l'île assez isolés où nous pouvions kidnapper un habitant qui se rendait à son champ ou en revenait.

Nous repérâmes une cabane solitaire proche du marais salant de Looc. Elle n'était pas éloignée de la jungle, et il serait facile de nous échapper en cas d'imprévu.

Sortant de la forêt en direction du marais salant, nous nous en sommes approchés, courbés en deux et surveillant les alentours. Nous regardâmes à l'intérieur. Personne, ni rien à réquisitionner. Soudain Kozuka, qui avait de très bonnes oreilles, murmura : « Quelqu'un arrive ! »

Il désigna l'océan, et en levant les yeux je vis un homme âgé d'une quarantaine d'années qui marchait dans notre direction à travers les hautes herbes. Nous attendîmes en silence dans la cabane, les fusils prêts à tirer. Lorsqu'il fut à trois mètres, je bondis devant lui en pointant mon arme sur sa poitrine. Il lâcha un cri de surprise et leva les mains.

Kozuka lui dit en anglais de s'asseoir, et il se mit à parler à toute

vitesse en tagalog, langue dont nous ne comprenions pas un mot. Je lui fis signe de la fermer et il s'exécuta. Nous le fîmes entrer dans la cabane. À notre soulagement, il n'opposa aucune résistance.

Je lui demandai pourquoi il était venu ici. Il répondit dans un mélange d'anglais et de tagalog en faisant beaucoup de gestes : « J'ai laissé un chien ici pour que mes vaches ne soient pas volées. Je suis venu rechercher le chien. Je ne suis pas un espion yankee. Ne me tuez pas. »

Ne voulant pas nous attarder dans la cabane, nous l'avons emmené dans les montagnes, où nous le questionnâmes longuement sur les conditions de vie sur l'île. Il nous dit tout ce qu'il savait, jusqu'au prix des cigarettes et au salaire journalier d'un ouvrier. Tout en parlant, il ne cessait de trembler de peur. Lorsque nous estimâmes avoir appris tout ce que nous pouvions tirer de lui, nous lui ordonnâmes de rentrer chez lui et d'aller se coucher. Une expression de soulagement apparut sur son visage.

* * *

À la fin de l'année 1965, nous acquîmes un transistor.

C'était dans la zone des terres cultivables sur le littoral opposé à l'île d'Ambil, où des habitants étaient en train de construire une cabane provisoire pour les quelques jours durant lesquels ils devaient travailler dans les champs. Parmi eux se trouvait un homme avec des vêtements élégants qui ne cessait d'entrer et de sortir de la cabane. En observant la scène, cachés derrière les arbres, nous le vîmes travailler une trentaine de minutes avant de se diriger vers la montagne opposée. Il portait un fusil et était plutôt grand.

« De qui s'agit-il, selon vous ? demanda Kozuka.

– Sans doute de quelqu'un qui travaille pour l'armée ou la police », répondis-je. Nous décidâmes de le suivre. Cependant, avant que nous nous mettions en route, trois autres hommes firent leur apparition et empruntèrent la même direction que le précédent. Au moment où ils furent tous réunis, nous tirâmes deux fois pour les effrayer et ils se précipitèrent dans la jungle en se séparant en deux

groupes de deux. Encore deux tirs et ils disparurent tout à fait. Les paysans s'étaient eux aussi dispersés.

Nous entrâmes dans la cabane désertée et y trouvâmes non seulement une radio, mais également de bonnes chaussettes, des chemises et des pantalons. Les chaussettes étaient en nylon et avaient l'air de coûter cher – trop pour appartenir à un habitant de l'île, pour lesquels le nylon était encore une nouveauté. À l'évidence, ces hommes venaient d'ailleurs. Nous en fûmes d'autant plus convaincus que les habitants n'auraient jamais emporté un transistor pour aller travailler dans les champs.

Nous le réquisitionnâmes, ainsi que d'autres choses, puis retournâmes dans la jungle. La radio était une Toshiba à huit transistors et paraissait de très bonne qualité. Les piles étaient neuves et il y en avait quatre de rechange. Cette nuit-là, lorsque nous l'allumâmes, la première chose que nous entendîmes fut la voix d'un homme qui disait en japonais : « Nous sommes aujourd'hui le 27 décembre et c'est ma dernière émission de l'année. Écoutez-nous encore l'an prochain. D'ici là, bonnes fêtes de Nouvel An à tout le monde ! »

C'était Kinkazu Saionji qui émettait depuis Pékin.

Depuis les journaux et les magazines laissés par les unités de recherches de 1959, c'étaient les premières informations du monde extérieur que nous recevions. Cependant, nous décidâmes de limiter notre temps d'écoute afin d'économiser les batteries. Au cours de la première année, nous n'écoutâmes que les informations diffusées depuis Pékin. Après avoir récupéré davantage de piles, nous commençâmes à écouter la radio japonaise à ondes courtes, les émissions sud-américaines de la NHK¹⁸, les émissions australiennes en japonais et même la BBC de Londres.

Les piles de rechange provenaient des lampes de poche des habitants. Parfois, les paysans travaillaient tard dans les champs proches de la jungle, et nous tirions quelques coups de feu pour les effrayer. Généralement, ils s'enfuyaient en laissant les lampes derrière eux. Ces piles étaient bien sûr trop grandes pour la radio, aussi avons-nous fabriqué un cylindre en plastique pour les maintenir ensemble et les raccorder à l'appareil.

Lorsque nous avions des piles d'avance, nous faisions fondre de la cire de bougie sur les bornes afin de les protéger. Ainsi, elles restaient en bon état pendant environ trois ans.

Au cours de la saison des pluies, nous construisions une antenne avec une dizaine de mètres de fil de cuivre attaché entre deux arbres à une hauteur quatre ou cinq mètres. Nous avions volé ce fil aux habitants.

Comme pour les journaux que nous avions reçus, nous ne crûmes pas un mot de ce que nous entendîmes à la radio au sujet des questions militaires et des relations internationales. Nous tenions pour acquis que nous n'étions pas en train d'écouter des émissions en direct, mais des enregistrements américains qui avaient censuré ou modifié tout ce qui leur était défavorable. Ce qui prétendait être une émission du Japon ou d'Australie était, de notre point de vue, un enregistrement concocté par l'ennemi et rediffusé avec les modifications appropriées. Aux Philippines, beaucoup de monde comprenait le japonais, et apparemment les Américains essayaient de décourager ceux qui pourraient avoir des sympathies envers le Japon en diffusant des programmes falsifiés censés provenir du Japon ou d'autres pays, mais qui en réalité ne présentaient que le point de vue américain.

Un jour, Kozuka fit remarquer : « Quand on y pense, les Américains sont vraiment bons pour ça, pas vrai ? »

– Oui, répondis-je. Ils doivent enlever tout ce qu'ils ne veulent pas que l'on entende avant de rediffuser le tout quasiment en direct. Ils ont dû engager une équipe de gens très doués. Juste une petite erreur et tout le simulacre serait révélé. Je leur tire mon chapeau. Ça doit être une tâche vraiment complexe ! »

Par la suite, lorsque j'ai appris que les émissions n'avaient pas été falsifiées, je me suis dit que ça avait été un exercice « vraiment complexe » de décrypter ces radiodiffusions pour y entendre ce que nous désirions.

Cependant, en dehors des questions militaires et des relations internationales, nous pensions que les émissions étaient plutôt authentiques. Par exemple, nous avons accepté l'idée que les Jeux

olympiques de Tōkyō avaient été un succès et que le Japon s'était doté d'un train à grande vitesse reliant la capitale et Ōsaka. Après tout, on répétait en permanence qu'il n'y avait pas de frontières dans le monde du sport, et il paraissait plausible que les Jeux olympiques puissent avoir eu lieu malgré la guerre. Quant à la nouvelle ligne de train, je savais que le projet de relier Tōkyō et Shomonoseki existait déjà avant la guerre.

L'année suivant l'acquisition de la radio, au début de la saison des pluies, Kozuka se blessa au pied. Nous venions de tuer une vache et, tandis que nous transportions notre viande vers notre hutte, il marcha sur une épine qui s'enfonça profondément dans son talon.

Cela dut être terriblement douloureux. Il ne dit rien, mais son visage était déformé et d'une pâleur mortelle. Nous n'avions aucun moyen de savoir quel poison contenait l'épine. Aussi, après l'avoir retirée, je perçai la blessure avec une aiguille pour évacuer le sang, puis j'appliquai un pansement au menthol volé dans la maison d'un habitant.

C'était la deuxième fois que Kozuka se blessait le pied. La première fois, cela s'était produit à peu près au moment de la deuxième tentative de désertion d'Akatsu. Je me souvenais à quel point la situation avait été difficile alors. J'avais le pressentiment que cette nouvelle blessure allait également nous causer bien des problèmes.

Mes craintes s'avérèrent fondées. Le lendemain, la jambe de Kozuka avait gonflé jusqu'à la cuisse. Après environ une semaine, j'eus un soupir de soulagement en constatant un début d'amélioration, mais c'était encore prématuré.

Pensant que la blessure était guérie, nous décidâmes d'aller récupérer les piles que nous avions cachées. Juste en atteignant l'endroit où nous avions prévu de passer la saison des pluies, près de la tour de guet de Looc, la jambe de Kozuka se déroba sous son poids et il ne put continuer. Je construisis seul notre hutte seul et continuai d'appliquer des cataplasmes frais sur sa jambe, lui massant parfois légèrement le genou et le mollet pour stimuler la circulation sanguine.

Kozuka resta alité durant toute la mousson. Durant cette période, j'écoutais souvent les émissions consacrées aux courses de chevaux sur la radio japonaise à ondes courtes, et Kozuka m'enseigna les rudiments de ce sport. Encore maintenant, je me souviens d'une course qui avait été reportée du mois de mai à début juillet à cause d'une grève des entraîneurs ou quelque chose de ce genre. Les paris se concentraient sur les trois chevaux les plus connus, mais celui qui était coté quatrième avait des chances de victoire.

« Plus de vingt chevaux participent à cette course, dit Kozuka. Tout peut arriver. Je reconnais que celui-ci n'est pas aussi fort que les trois premiers, mais si son entraîneur ne l'a pas trop fatigué les jours précédents je crois qu'il va s'échapper et franchir la ligne d'arrivée avant que les autres ne le rattrapent. »

C'est exactement ce qui se passa et le cheval en question gagna avec six longueurs d'avance. Kozuka et moi étions éperdus d'autosatisfaction, surtout que le canasson en question n'avait jamais remporté une course, et ne fit plus parler de lui par la suite.

Une fois que Kozuka eut suffisamment récupéré pour pouvoir marcher, nous nous mîmes à parier sur les courses. Celui de nous deux qui gagnait organisait la journée du lendemain. Bien sûr, la chance jouait un grand rôle dans nos paris, mais pour nous le gagnant était celui de nous deux qui savait faire preuve d'une plus grande intuition : il était donc logique qu'il jouât le rôle du chef. Cependant, la diffusion était parfois brouillée par des parasites, et alors nous n'entendions pas les résultats.

Nous écoutions également de la musique populaire. J'avais l'impression que les nouveaux chanteurs n'avaient guère de voix et devaient se tenir tout près du micro pour être entendus. Je préférais les anciens chanteurs comme Noriko Awaya, qui chantait du blues avant la guerre. J'ai écouté une émission où elle chantait durant l'Exposition universelle de 1970 à Ōsaka. Je me revis alors en train d'écouter les disques de Fédor Chaliapine chantant *Les bateliers de la Volga*.

Les chanteurs que j'apprécie aujourd'hui sont ceux qui chantent les

thèmes traditionnels et mettent beaucoup de vigueur dans leur interprétation. Après mon retour au Japon, j'en ai fait part à mon frère Tadao et il m'a répondu : « Tu aimes les chansons qui stimulent ton esprit combatif ».

Je suppose qu'il avait raison, mais je n'avais jamais vu les choses sous cet angle.

L'une des émissions que je tenais toujours à écouter était le grand spectacle du soir de Nouvel An que la NHK diffusait chaque année et auquel tous les grands chanteurs participaient. Il était émis en ondes courtes, mais nous ne l'avons jamais écouté en entier, car il dure plus de trois heures et nous n'aimions pas utiliser les piles si longtemps.

Pour réconforter Kozuka pendant qu'il était malade, nous écoutions un peu plus la radio, mais cela ne dura pas. Le principal problème était que nous devions régler le son à faible volume et nous tordre dans une position peu naturelle pour coller une oreille contre le haut-parleur. C'était vite fatigant. Nous décidâmes que notre corps et nos piles étaient plus importants que le plaisir d'écouter des courses de chevaux et des programmes musicaux, et bien vite nous abandonnâmes presque complètement la radio.

* * *

L'une des difficultés de la langue japonaise est qu'elle comporte beaucoup de mots signifiant « je » et « tu », et qu'il faut les choisir avec soin selon la situation. Dans l'armée japonaise, les mots dont on se sert le plus pour « tu » sont *kisama* et *omae*, qui peuvent avoir un caractère insultant s'ils ne sont pas utilisés avec précaution. Nous contournions ce problème en employant le mot tagalog *ako* pour « je » et *ikao* pour « tu »

Je m'efforçais de ne jamais rien dire qui pût mettre Kozuka en colère et il faisait de même envers moi. Nous ne pouvions pas compter sur l'intervention d'un tiers pour calmer les choses. Une fois que nous commencions à nous battre, nous devions aller jusqu'au bout. Mais comme notre monde se réduisait à deux personnes, toutes deux de sexe masculin, de temps en temps nous avions

d'âpres disputes, souvent pour des choses insignifiantes.

La communauté d'éleveurs et de pêcheurs de Looc, dans la région est de l'île, est située face à une baie où l'eau est peu profonde jusqu'à une grande distance du rivage. Pendant que nous y demeurions, la ville possédait un simple aqueduc et la rue principale était bétonnée. Ainsi Looc est devenue, avec Lubang et Tilik, l'un des « centres culturels » de l'île. Parfois, nous nous rendions aux abords de la ville, en soirée, pour réquisitionner du matériel ou des provisions.

Fin décembre 1968 – je me souviens très bien de la date –, nous étions en train d'observer Looc depuis une montagne avoisinante et nous avons remarqué qu'il manquait l'un des bâtiments de l'école primaire située à la périphérie de la ville. Je dis : « Je suis certain qu'il y avait trois bâtiments, mais maintenant il n'y en a plus que deux ».

Kozuka était d'accord avec moi, et comme il était de notre devoir de savoir tout ce qu'il se passait sur l'île, nous décidâmes d'aller voir de plus près. Le soir-même, après le coucher du soleil, nous sommes descendus des montagnes et nous nous sommes faufiletés à l'ombre des arbres jusque derrière l'école.

Un simple coup d'œil nous apprit que le bâtiment avait été soufflé par le typhon du mois d'octobre. Ce qui était bien plus intéressant, par contre, c'était le toit de fer-blanc qui se trouvait toujours par terre. Si nous avions une telle toiture, notre hutte serait imperméable !

Heureusement, le vent soufflait fort ce soir-là et de temps en temps, les extrémités de la toiture grinçaient et claquaient. Si nous ajustions nos mouvements à ces bruits, nous pourrions prendre la toiture sans que les habitants nous entendent. C'était une occasion à ne pas manquer.

Je trouvai un morceau de toiture convenable, le coupai en deux avec mon bolo et enroulai le tout. Nous en portâmes chacun un attaché à notre sac à dos et nous retirâmes dans les montagnes aussi vite que possible. Vers une heure du matin, nous atteignîmes la ligne de partage des eaux, d'où l'on voit le littoral sud. Nous étions épuisés, pas seulement à cause de la montée, mais aussi parce que

nous avons dû garder un œil sur la ville tout au long du chemin. Cependant, il était important de porter la toiture jusqu'à l'endroit où nous avions prévu de passer la saison des pluies. Au lever du jour, nous n'avions toujours pas atteint notre destination.

Après avoir fait une sieste, je suis allé dans un buisson pour trouver une plante grimpante avec laquelle attacher la toiture. Comme le métal représentait un danger durant son transport de jour, j'avais également l'intention de le camoufler avec des branches et des herbes pour éviter qu'il ne reflète le soleil. Ne trouvant pas d'herbes suffisamment solides, je suis revenu avec ce que j'avais trouvé et me suis mis à attacher ensemble les rouleaux de fer-blanc.

À un moment donné, Kozuka a commencé à râler. « Il ne faut pas faire les choses à moitié. Il faut des herbes plus solides que ça. Pourquoi n'en avez-vous pas cherché jusqu'à en trouver de convenables ? »

Il m'accusait de paresse et je ne pouvais pas le laisser passer.

« Je suis fatigué après la nuit dernière, ai-je protesté. De toute façon, c'est suffisant pour emporter la toiture jusqu'à l'endroit où nous allons. »

Ce fut l'élément déclencheur, et nous nous sommes disputés. La fatigue accentuait notre colère. Finalement Kozuka, l'air furieux, se rua dans la forêt. Il revint moins d'une heure plus tard avec des plantes grimpantes très solides. Avec son bolo, il coupa celles dont je m'étais servi et se mit à attacher la toiture avec les nouvelles. Il avait un air de triomphe. Je me tus, parce que je savais que, si je faisais un commentaire, ça recommencerait. Nous nous sommes à peine adressé la parole de la journée.

Dans la soirée, j'ai calé mon rouleau sur mon dos et me suis préparé à reprendre le chemin. Marchant devant moi, Kozuka se mit à rouspéter à cause de ce que j'avais fait. J'ai supporté ses récriminations en silence jusqu'à ce qu'il dise : « À partir de maintenant, c'est moi qui ouvre la voie et vous, vous suivez ! »

Je me figeai sur place. // allait ouvrir la voie ?

« Une minute, Kozuka, répondis-je. Je ne peux pas accepter cela ! »

Durant toute ma carrière à l'armée, pas une seule fois je n'avais

envoyé Kozuka ni aucun de mes hommes à l'avant afin de me protéger. Je ne pouvais pas le laisser faire une remarque aussi perfide. J'ai enlevé mon sac à dos et me suis planté sur mes deux jambes.

D'un ton calme, j'ai dit : « Je peux m'en sortir sans vous et je peux accomplir ma mission tout seul. Je suis reconnaissant de ce que Shimada et vous m'avez appris à propos de la vie dans les montagnes, mais je suis officier et la façon dont la guerre se déroule sur cette île est sous ma responsabilité. Jusqu'à maintenant, j'ai agi selon mon propre jugement, et je suis prêt à endosser la responsabilité de chacun de mes actes. »

En me regardant d'un air insolent, il répondit : « Sous-lieutenant Onoda ! Je suis fatigué de vos sermons ! Gardez-les pour vous !

– Des sermons ? répliquai-je. J'énonce simplement des faits. Je souligne les points sur lesquels vous vous trompez.

– Espèce de paresseux, de bon à rien... »

Il était tellement furieux qu'il ne put continuer. Nos *ikao* en tagalog avaient cédé la place à des termes militaires bien plus grossiers et j'étais presque aussi énervé que lui. Soudain, je réalisai que je perdais le contrôle de moi-même. J'ai repris mon sac à dos et me suis remis en route. Il fallait que nous nous calmions.

Je n'avais pas fait dix pas que Kozuka me lança une pierre qui m'atteignit dans le dos. Je pivotai et le vis qui était en train d'en ramasser d'autres.

« Arrête ça, espèce d'idiot ! », criai-je.

Cet ordre ne fit qu'empirer les choses et il devint fou.

« Qui est un idiot ? Pas moi. Je ne suis pas idiot ! Je sais qui est mon allié et qui est mon ennemi. Tu ne m'écoutes pas, donc tu n'es pas de mon côté. Tu es mon ennemi ! Tu es l'ennemi du Japon et je vais te tuer ! »

Je reposai de nouveau mon sac et, regardant Kozuka droit dans les yeux, je déclarai : « Cela fait longtemps que nous sommes ensemble. Chaque fois que j'ai donné un ordre, c'était parce que je pensais qu'il servait mon pays et mon peuple. Je vous considère comme un camarade et tout ce temps je me suis efforcé de ne rien dire qui puisse vous heurter ou blesser votre fierté. Cela n'a pas

toujours été facile, parce que moi aussi je suis un être humain. Et pourtant, vous ne cessez de rejouer votre rengaine critiquant mon commandement qui aurait poussé de nombreux soldats à se rendre, qui aurait affaibli Akatsu et causé la mort de Shimoda.

« Vous l'ignorez, poursuivis-je, mais à chaque fois que vous tenez ce genre de discours, c'est pour l'une ou l'autre des quatre raisons suivantes. Soit le temps est mauvais, soit l'ennemi est plus fort que nous le pensions, soit vous êtes fatigué et découragé parce que quelque chose ne s'est pas passé comme prévu, soit le repas tarde et vous êtes affamé. C'est uniquement dans l'une de ces quatre situations que vous vous mettez en colère et commencez à me critiquer. Aujourd'hui, c'est le cas numéro trois : vous êtes très fatigué et plusieurs choses ne se sont pas déroulées comme prévu.

« Pourquoi donc, demandai-je, ne pouvez-vous pas vous calmer et adopter un regard objectif ? Nous ne sommes que tous les deux, après tout.

– La ferme ! cria-t-il. Je t'ai dit que je ne voulais plus de sermons.

– Dans ce cas, répondis-je. J'ai dit ce que j'avais à dire. Si vous tenez toujours à tuer votre unique camarade, allez-y. Je vous ferais la faveur de mourir pour vous. Mais après ma mort, vous devrez survivre seul. À vous de voir si vous voulez travailler deux fois plus. »

De violentes vagues s'écrasaient sur le littoral, mais je n'entendais rien. Pas plus que Kozuka, à mon avis. Tous les bruits environnants étaient étouffés. Nous nous faisions face en silence.

Trente ou quarante secondes s'écoulèrent, puis Kozuka déclara calmement : « Lieutenant, c'est vous qui ouvrez la marche ».

Ces mots firent de nous de meilleurs camarades que nous ne l'étions. J'acquiesçai en silence et me mis en route sur le chemin caillouteux.

* * *

Les habitants de l'île nous appelaient « les bandits des montagnes », « les rois de la montagne » ou encore « les démons de la montagne ». Évidemment, ils avaient de bonnes raisons de

nous haïr.

Une année, juste avant la saison des pluies, nous nous sommes arrêtés quelques jours à mi-hauteur de la montagne du Serpent. À un moment donné, nous avons décidé de « descendre » dans le village le plus proche pour y chercher du ravitaillement. Nous avons caché nos affaires et, au crépuscule, nous nous sommes mis en route. Débouchant à un endroit situé quelque part entre Vigo et Malik, nous observâmes les environs à l'abri d'une petite colline près des champs. Nous vîmes une jeune fille avec un bandana autour de la tête et un garçon portant un maillot de corps et un short. Ils étaient en train d'arroser les légumes qui poussaient dans le champ. Il faisait déjà assez sombre, et s'ils étaient encore au travail cela voulait dire qu'ils n'habitaient pas loin.

Nous nous approchâmes, courbés en deux. Bien vite, nous aperçûmes le toit d'une nipa entourée de bananiers. C'était la première fois que nous voyions cette maison et nous nous demandâmes quand ils l'avaient construite.

Lorsque nous sortîmes des buissons, la fille était en train de marcher vers la nipa. Le garçon avait disparu. La fille entra dans la maison et ressortit bientôt avec un homme qui paraissait être son père. Ils se mirent à préparer le dîner dans une cheminée extérieure, près de la porte. Nous nous glissâmes derrière eux et, en les tenant en joue, les forçâmes à rentrer dans la nipa. La pièce était sombre et misérable. Une femme âgée, sans doute la mère, nous regardait, paralysée par la peur. Nous commençâmes à fouiller la cabane, mais il n'y avait que très peu de vêtements masculins.

D'un geste, j'ordonnai à l'homme de me donner sa lampe de poche. Il me la tendit, tremblant de terreur. La pile était si faible qu'elle n'était d'aucune utilité. La seule nourriture, si l'on peut appeler ça comme ça, était du riz brut. Nous ne trouvâmes ni sucre ni cigarettes. Au fond de la pièce, il y avait une paire de sandales tressées toutes neuves. Je les pris.

« Il n'y a rien d'autre ici, déclarai-je. On ferait mieux de s'en aller. »

Mais alors, l'homme se mit à parler en tagalog et je compris qu'il désirait aller dehors pour enlever sa marmite du feu. J'acquiesçai pour lui en donner la permission, et la fille et le père filèrent à toute

vitesse. Après que l'homme eut retiré la marmite, il dit quelque chose qui sembla signifier que le riz était prêt, puis il nous l'offrit.

« Devons-nous le manger ? demanda Kozuka.

– Pourquoi pas ? », répondis-je.

La fille rentra dans la maison. Nous pensions qu'elle aidait sa mère à préparer quelque chose pour accompagner le riz, mais en regardant à l'intérieur nous nous rendîmes compte que la femme était partie. Immédiatement, nous vîmes la lame de plancher qu'elle avait enlevée avant de ramper de l'autre côté de la maison, vraisemblablement pour aller avertir la police. Ce n'était pas vraiment un problème, car nous avions le temps de manger avant leur arrivée.

Alors que nous finissions nos assiettes, la mère revint. Nous savions que nous devions partir, mais nous voulions la punir pour sa trahison. Avec un regard noir, nous mîmes le père et la fille en joue et je déclarai : « Vous venez dans les montagnes avec nous ».

En entendant cela, la fille se jeta par terre et s'agrippa de toutes ses forces au montant de la porte. Le père désigna la marmite de riz pour nous rappeler qu'il venait de nous offrir à manger.

Kozuka et moi secouâmes la tête pour rejeter son argument, et je sortis une allumette, comme si je voulais mettre le feu à la maison. La fille se releva et se mit à parler en tagalog. Je ne la comprenais pas, mais je supposais qu'elle priait, car elle termina par le mot « Amen ». Presque tous les habitants de l'île étaient catholiques, et une représentation du Christ était accrochée au mur.

Je dis : « Je pense qu'on les a suffisamment effrayés comme ça. Après tout, ils nous ont offert à dîner. Allons-nous-en ! »

Mais juste à ce moment, il y eut une détonation et une balle déchira le toit. La mère et la fille se mirent à terre, l'homme courut hors de la maison. Pendant un instant, nous pensâmes à tenir le siège et à combattre, mais cela nous apparut comme une utilisation inutile de nos munitions. Nous franchîmes la porte et filâmes droit vers la jungle, courbés en deux pour éviter les tirs que nous entendions derrière nous. Après avoir couru une centaine de mètres, nous plongeâmes dans un buisson pour reprendre notre souffle. La police ne s'était pas lancée à notre poursuite, et nous gravîmes la

montagne à notre allure habituelle en râlant d'avoir été dénoncés en douce. Kozuka était tellement en colère qu'il jeta les sandales tressées dans des broussailles et les y abandonna. Alors que nous marchions vers la montagne du Serpent, nous entendions encore des coups de feu sporadiques. En nous retournant, nous vîmes des faisceaux de lampes de poche qui balayaient la nuit.

Plusieurs mois après, nous découvrîmes que les habitants venaient en grand nombre dans la vallée de la Vigo et nous nous rendîmes dans une cabane proche de la carrière de Tilik pour les effrayer. Sur le chemin du retour, nous fûmes surpris par la police qui avait été informée de notre raid et nous tenait maintenant entre deux feux à trente mètres à peine. Nous nous échappâmes en plongeant dans des haies de *gaba*, mais une balle ricocha contre ma cheville et me blessa légèrement.

Lorsque nous atteignîmes notre base, j'ouvris la toute nouvelle tente imperméable que j'avais prise dans la cabane, pour découvrir qu'elle était de la marque Mitsubishi. C'était réjouissant, car cela confortait notre conviction que la guerre et le commerce continuaient indépendamment l'un de l'autre. En même temps, la police de Tilik avait fondu sur nous si rapidement que nous décidâmes de nous montrer plus prudents à l'avenir.

* * *

Le dernier jour de chaque année, nous allions laver nos vêtements dans une rivière. Comme la plupart des Japonais, j'accordais beaucoup d'importance à la célébration du Nouvel An et, à cette époque à tout le moins, je tenais à porter des vêtements propres. La lessive de fin d'année était l'un des grands événements de mon calendrier intime.

Le dernier jour de l'année 1971, nous fîmes notre lessive au milieu du fleuve Agcawayan, où l'eau était vive et limpide. Ce devait être mon dernier Nouvel An en compagnie de Kozuka. L'endroit n'était pas très éloigné de Wakayama Point, où je devais rencontrer Norio Suzuki en février 1974.

Nous nous mîmes à la tâche avant que le soleil ne soit

complètement levé. Nous lavâmes nos casquettes, nos vestes, pantalons, pagnes, bandes abdominales et jambières – tout ce que nous ne portions pas sur nous. Nous étions sur le point de terminer lorsque Kozuka s'exclama : « Mon pantalon est parti ! Il a dû être emporté par le courant ».

Cela pouvait être très problématique. Le fleuve coulait vers un village nommé Brol, mais même si le pantalon n'était pas allé aussi loin les habitants le remarqueraient sûrement en pêchant entre le village et l'endroit où nous nous trouvions. Ils pourraient facilement en déduire la localisation de notre campement, mais en plus de cela nous étions vaniteux au point de ne pas vouloir que les habitants voient de près les vêtements rapiécés que nous portions. Nous nous sommes mis à courir le long du fleuve, nous éclaboussant des pieds à la tête. Nous avons parcouru cent, deux cents, cinq cents mètres sans trouver la moindre trace du pantalon. Nous remontâmes le courant en regardant partout, sans plus de succès.

Kozuka se mit à grommeler : « Si vous n'aviez pas insisté pour faire cette grande lessive afin de marquer la fin de l'année, cela ne serait pas arrivé. Nous sommes des soldats. Qu'est-ce que la célébration de Nouvel An signifie pour nous ? Nous n'aurions pas dû faire cette lessive ! »

Je lui fis remarquer que c'était lui qui avait perdu son pantalon, pas moi, et que ce n'était pas le moment de râler. Nous devons décider au plus vite s'il valait mieux continuer à chercher le pantalon avant que les habitants ne le trouvent, ou bien changer de campement au plus vite.

« Tu recommences tes sermons », se plaignit Kozuka. Je vis qu'il était sur le point d'exploser.

« Très bien, très bien, répondis-je. On pourra en parler plus tard. Dans l'immédiat, je voudrais essayer de retrouver le pantalon, si c'est possible. Longez la berge avec votre fusil, moi je vais dans le fleuve fouiller le fond et partout où je peux. Il est forcément quelque part. »

Il accepta, et je sautai à l'eau en portant la chemise en nylon que j'avais prévu de mettre pour Nouvel An. Nous redescendîmes le courant, et cette fois je plongeai dans chaque endroit profond, tandis

que Kozuka suivait la rive à l'ombre des arbres en scrutant les deux berges.

Nous avons passé deux heures à chercher le pantalon, sans résultat. Après être remontés à l'endroit où nous avons fait notre lessive, j'ai enlevé ma chemise et je l'ai jetée dans l'eau avec l'intention de la rincer. À mon plus grand étonnement, elle se mit à remonter lentement le courant. Pendant un instant, je crus avoir perdu l'esprit. Soudain, je compris que la chemise était prise dans un remous. Je l'ai regardée flotter vers l'amont sur une trentaine de mètres en prenant de plus en plus de vitesse, jusqu'à ce qu'elle atteigne un coude serré qui sembla littéralement l'aspirer. Sautant à nouveau dans le fleuve, je suivis le courant remontant jusqu'à son point d'origine, et là, accroché dans les branches d'un arbre qui était tombé en travers du cours d'eau, je vis le pantalon de Kozuka qui avait l'air d'un animal mourant accroupi pour se désaltérer. Inutile de préciser que je retrouvai également ma chemise.

Je me suis retourné en brandissant le pantalon afin que Kozuka pût le voir. Il agita son fusil en affichant un grand sourire.

Après avoir coupé quelques noix de coco dont nous avions prévu de boire le lait le lendemain matin en lieu et place du traditionnel saké de Nouvel An, nous avons rassemblé nos affaires et sommes retournés à notre campement. J'étais resté si longtemps dans l'eau que je craignais d'avoir attrapé froid, alors j'ai demandé à Kozuka de me prêter sa veste, qui était sèche. Il accepta aussitôt et elle me réchauffa jusqu'au fond du cœur.

Au cours de ces trente années, le Nouvel An que j'ai passé à mon arrivée en 1944 et celui-ci furent les plus mémorables.

18. *Nippon Hōsō Kyōkai* (日本放送協会) : « Compagnie de diffusion du Japon ». C'est l'unique groupe audiovisuel public japonais.

Seul

Je n'oublierai jamais le 19 octobre 1972 (le 13 selon mon calendrier), car c'est la date à laquelle Kozuka fut tué.

Une dizaine de jours auparavant, nous avions démonté notre *bahai* de la saison des pluies et nous étions mis en route depuis la région de Looc vers la crête de la Montagne jumelle en passant par Brol. D'habitude, nous menions nos raids de balises incendiaires entre le 5 et le 20 octobre environ, mais cette année-là nous étions en retard à cause de la saison des pluies qui n'en finissait pas. Tout en marchant, nous parlions de la façon dont nos plans en seraient affectés.

Nous nous cachâmes une journée dans un endroit depuis lequel nous pouvions voir la crête dans son ensemble, et au soir nous commençâmes à grimper avec prudence. C'est peut-être alors que des habitants nous ont vus, car le lendemain la police est arrivée bien plus vite que d'ordinaire.

Ce jour-là, nous observions les alentours depuis notre cachette et vîmes les paysans récolter leurs rizières sèches sur les pentes que nous surplombions. Nous avions l'intention de nous familiariser avec le terrain pour faire nos feux d'artifice le lendemain. Cependant, il semblait que les habitants avaient prévu de finir leur travail le jour même et, si tel était le cas, le riz ne serait plus là le lendemain soir. Pour nous, cela aurait signifié une attente d'un mois avant la récolte dans les rizières inondées.

« Que devons-nous faire ? Brûler au moins un endroit aujourd'hui ?
– Oui. Nous sommes venus de si loin, alors allons-y. »

Depuis la hauteur où nous nous trouvions, nous pouvions voir la ville de Tilik et la mer qui s'étendait au-delà. Comme il y avait un village à proximité, il allait falloir nous dépêcher pour allumer nos

balises incendiaires. Cependant, peu importait la vitesse à laquelle les habitants signaleraient notre présence, il faudrait au moins dix minutes à la police pour arriver sur place. En partant de l'hypothèse selon laquelle nous pouvions allumer un tas de riz en trois minutes, nous pouvions en allumer trois en ayant encore le temps de nous sauver.

Lorsque nous approchâmes des champs, en partie pour tester certaines de nos cartouches au sujet desquelles nous avions un doute, nous essayâmes de tirer plusieurs coups de feu en l'air. Comme nous nous y attendions, les cinq ou six premières ne fonctionnèrent pas, mais finalement l'une détona. À cause du bruit, deux villageois qui étaient dans les champs s'enfuirent dans la direction opposée, ainsi qu'un troisième qui se trouvait sur la crête voisine, à notre droite. Ce qui laissait l'endroit sans surveillance. Après nous être assurés que les paysans effrayés ne revenaient pas sur leurs pas, nous allumâmes notre premier feu. Tandis que Kozuka enflammait une deuxième pile de riz, plus petite, je rassemblai les affaires que les habitants avaient laissées sur place. Il y avait deux machette de type bolo, quelques cigarettes, des allumettes et même du café – un beau butin, en fait. Nous nous mîmes en route vers l'autre côté de la crête, où nous ne pourrions pas être vus depuis le village tout proche. Sur une petite colline, nous aperçûmes un grand *doha* et Kozuka déclara : « Il y a une pile de riz sous cet arbre. »

Effectivement, je vis une pile de sacs de riz. Tout près, quelqu'un avait rassemblé trois pierres plates pour y faire un feu et une marmite pendait au-dessus depuis une branche. Mais il semblait n'y avoir personne.

Kozuka murmura : « La police ne va pas tarder à arriver, non ? »

Je répondis : « Oui, c'est imminent.

– Ces idiots se mettent toujours sur notre chemin ! Allons allumer un feu de plus.

– Très bien, essayons. »

Nous gravâmes la pente sur cinq cents mètres avant de déposer nos sacs avec nos fusils posés dessus. Comme le riz était dans des sacs, il nous fallait de la paille ou quelque chose du genre, sans quoi le feu ne partirait pas. En regardant autour de nous, nous

aperçûmes du chaume qui ferait parfaitement l'affaire. Kozuka alla le chercher, et j'allai vérifier ce qu'il y avait dans la marmite. Juste au moment où je la décrochai de la branche, j'entendis des coups de feu de chaque côté, tout proches. Il était trop tard !

Je me suis rué vers l'endroit où nous avions laissé nos fusils et, saisissant le mien, j'ai aussitôt mis un genou à terre pour viser. Les ennemis tiraient comme des possédés. Au bruit, je sus qu'ils se servaient de carabines et de petits automatiques. Autour, il y avait des collines d'épaisses broussailles : en allant vite, nous pouvions nous en sortir.

Kozuka se jeta à terre près de moi et voulut attraper son fusil. Il posa la main dessus, puis la retira. Je pensai que la visée à l'extrémité du canon était coincée dans son sac, et lorsqu'il tendit de nouveau la main je passai mon fusil dans ma main gauche et tirai le sien vers lui pour lui faciliter la tâche. Mais de nouveau, Kozuka retira sa main.

« C'est mon épaule ! », cria-t-il. Surpris, je le regardai sans modifier ma position. Du sang coulait de son épaule droite.

« Si ce n'est que l'épaule, ne t'en fais pas ! Redescends dans la vallée. »

L'ennemi était encore en train de tirer. Tenant l'arme de Kozuka, je me suis tourné dans la direction d'où provenaient les balles. À environ cent vingt mètres, deux silhouettes sortirent des buissons en lançant des cris de guerre. Je pensai qu'il devait s'agir des villageois qui avaient alerté la police et, en entendant la détonation suivante, j'en déduisis que celle-ci devait être sur la gauche et un peu en avant des habitants. Je tirai trois ou quatre fois dans cette direction et le feu ennemi cessa. Cela me laissait une chance. Attrapant les deux fusils, je me suis retourné pour m'enfuir.

Mais Kozuka n'avait pas bougé ! Je pensais qu'il serait redescendu de cinq ou dix mètres pendant que je tirais, mais il était toujours là, les bras croisés, apparemment pour faire pression sur son cœur.

Je voulus lui hurler de descendre, mais avant de pouvoir ouvrir la bouche il sanglota : « C'est ma poitrine ».

Poitrine ? Il avait reçu deux balles ?

Il grogna : « C'est inutile ! »

Ses yeux devinrent blancs. Une seconde plus tard, il cracha du sang et tomba en avant.

Pour gagner du temps, je tentai de tirer les cinq cartouches qui restaient dans mon fusil, mais la quatrième ne partit pas. Sans réfléchir, je cessai le feu.

J'appelai Kozuka, mais n'obtint aucune réponse. Il ne bougea pas. Je laissai mon fusil de côté pour lui secouer la cheville, sans provoquer plus de réaction. C'était la fin ? Était-il vraiment mort ? Je voulus l'appeler une fois de plus, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

Aussi difficile à admettre que cela soit, si ses yeux avaient viré au blanc et qu'il avait craché du sang, c'est qu'il était mort. Je ne pouvais rien faire de plus. Je pris les deux fusils et courus une quinzaine de mètres vers le bas de la pente, jusqu'à atteindre un buisson. De là, je me suis retourné vers Kozuka, mais il était toujours allongé là où je l'avais laissé.

J'abandonnai tout espoir et me précipitai vers la vallée. Derrière moi, les coups de feu continuaient. Je traversai la forêt en hurlant : « Je les tuerai pour ce qu'ils ont fait ! Je les tuerai tous ! Je les tuerai, les tuerai, les tuerai ! »

* * *

Maintenant, il ne restait plus que moi. Shimada avait été tué. Kozuka avait été tué. J'étais le prochain. Mais je jurai de combattre jusqu'au bout avant de mourir.

Dans les montagnes, à environ un kilomètre de l'endroit où Kozuka avait été tué, il y avait une cocoteraie. Je m'y suis rendu et, sur un coteau tout proche, j'ai trié nos affaires. Jusqu'alors, Kozuka et moi portions chacun vingt kilos de matériel, mais maintenant que j'étais seul, il y avait des objets dont je n'avais plus besoin. J'ai rassemblé ce qu'il me fallait avant d'enterrer le reste.

Une fois cette opération terminée, j'entendis des voix non loin. Saisissant les deux fusils, je me suis discrètement dirigé vers l'endroit d'où elles provenaient. Dans la cocoteraie, il y avait une cabane autour de laquelle s'affairaient cinq ou six habitants. Leur

vue me remplit de colère. Je pensais les tuer sur place. Toutefois, j'y renonçai, car il n'était pas aisé de se déplacer avec deux fusils.

Peu après, je remarquai quinze ou seize habitants qui marchaient sur la crête où Kozuka avait été tué. Ils discutaient avec animation et, une fois de plus je débordai de colère, mais je me suis dit que des policiers ne devaient pas être loin. De toute façon, les villageois étaient à sept cents bons mètres de moi.

« Vas-y doucement, me raisonnai-je. Ce n'est pas le bon moment. » Mais je me jurai qu'un jour je les tuerais tous.

Le lendemain, j'enduisis généreusement le fusil de Kozuka d'huile de noix de coco et graissai le canon avec une pommade que j'avais cachée. Pour empêcher les rats de ronger la crosse, je la recouvris de feuilles métalliques et dissimulai l'arme dans une anfractuosité entre deux rochers. J'abandonnai également les cartouches de mitraillette modifiées pour les remplacer par des vraies minutions d'Arisaka type 99. Tandis que j'accomplissais cette tâche, l'image du visage de Kozuka crachant du sang ne me quitta pas.

Je me souvenais qu'il y avait eu cinq salves ennemies entre le premier tir et le moment où je me suis enfui dans la vallée. Une carabine peut tirer quinze cartouches avant d'être recharg e, et si l'ennemi en possédait trois, comme je le supposais, cela fait quarante-cinq balles par salve, soit un total de deux cent vingt-cinq. Je me dis que Kozuka avait dû être touché par la première salve. Il n'avait pas pu s'écouler plus de deux secondes entre le moment où il avait été touché et celui où il avait plongé vers son fusil. Cinq ou six secondes étaient passées entre le moment où il avait dit « C'est mon épaule » et celui où il s'était écroulé. Il avait dû mourir à peine huit secondes après avoir été touché. Que s'était-il passé dans son esprit durant ce court laps de temps ?

En cachant le fusil de Kozuka – l'arme qu'il avait eue en permanence avec lui pendant vingt-huit ans –, il me fut difficile de surmonter les émotions qui jaillirent en moi.

Le jour même, je me suis déplacé jusqu'à Kumano Point où j'ai passé quelques jours, à environ deux cents mètres au nord-ouest de l'endroit où j'ai par la suite construit ma hutte de montagne. Alors que j'observais les alentours, un hélicoptère apparut dans le ciel et

se mit à survoler l'île. J'en déduisis qu'une nouvelle unité de recherche était arrivée et qu'elle devait être conséquente.

Caché dans les arbres, j'analysai la situation.

Il était évident que, si je restais au même endroit, le fait d'être seul était un désavantage. D'un autre côté, si j'étais en mouvement, la solitude avait ses atouts. J'étais libre d'aller là où je voulais et je pouvais me déplacer en emportant moins de matériel. Par ailleurs, il était plus facile de trouver de la nourriture pour une personne et le danger d'être découvert était amoindri. C'était une bonne chose d'avoir un fusil de plus, mais j'avais déjà constaté que le second était davantage un handicap qu'une ressource lorsque je devais agir rapidement. En même temps, le supplément de munitions qui en découlait garantissait la poursuite du combat à long terme. Sentiments et émotions mis de côté, j'en vins à la conclusion que, d'un point de vue objectif, j'étais globalement aussi bien pourvu que l'on puisse l'être. En ce qui concernait l'équipement, il n'y avait guère de différence entre le fait d'être deux ou seul.

De toute façon, c'était ce que je voulais absolument croire. Je me jurai une fois de plus que, si je rencontrais l'ennemi, je l'abattrais. Si j'y parvenais, les habitants seraient terrorisés et resteraient hors de mon territoire. Et cela ne pouvait que me faciliter la vie.

Mais je n'ai jamais vraiment mis ce plan à exécution, car je fus interrompu par une nouvelle unité de recherche arrivée trois jours à peine après la mort de Kozuka.

« Onoda-san, où que vous soyez, montrez-vous ! Nous vous garantissons que vous n'avez rien à craindre. »

C'était ce que leurs haut-parleurs répétaient inlassablement. Ils se cessaient de se rapprocher et je fus convaincu que, d'une façon ou d'une autre, je devais esquiver les patrouilleurs. Je me suis déplacé vers l'est, de l'autre côté de la Vigo, mais à en juger par les vols de l'hélicoptère les recherches se concentraient sur les montagnes situées entre Tilik et la station radar, auquel cas je ne pouvais m'échapper à moins de me rendre dans la zone comprise entre Agcawayan et Looc.

Les habitants avaient terminé leurs récoltes dans les rizières sèches et commençaient à ramasser le riz des rizières inondées.

Rampant le long des barrières qui séparaient les champs, je me suis débrouillé pour récupérer assez de riz brut pour tenir un moment, prenant seulement une petite part sur chaque gerbe afin d'éviter que le vol ne soit découvert. Puis je me suis dirigé vers l'est dans l'intention de ponctuer le trajet avec des étapes simples de quatre ou cinq jours. Cependant, plus j'y pensais, plus je fus convaincu que j'aurais du mal à éviter les mailles du filet de l'unité de recherche. Finalement, je décidai d'une ligne d'action plus agressive.

Le soir du 19 novembre, juste un mois après la mort de Kozuka, j'ai marché à découvert sur la route d'Ambulong, droit vers la station radar. Je rencontrai un villageois qui rentrait chez lui après le travail. Je proférai des paroles menaçantes et pointai mon fusil sur lui. Comme frappé par la foudre, l'homme s'enfuit en se retournant pour m'adresser de grands signes de miséricorde. C'était inhabituel, car lorsque les habitants me voyaient ils fuyaient sans jamais se retourner. Je me dis que l'homme voulait s'assurer qu'il s'agissait bien de moi.

Ce qui me convenait parfaitement. Je le poursuivis en le gardant en joue. Lorsqu'il se retourna de nouveau, il s'aperçut que j'avais gagné du terrain sur lui et que j'étais prêt à tirer. Il courut un moment à pleine vitesse, puis fonça à l'intérieur de l'un des bâtiments jouxtant la station radar.

Je me dis que, lorsqu'il informerait l'unité de recherche de ma présence, ils viendraient en grand nombre sur la route. Quant à moi, je filerais dans les montagnes en direction de Looc.

Exactement comme je l'avais prévu, l'unité de recherche arriva vingt minutes plus tard. Ils dirent dans leur haut-parleur : « Nous avons appris que vous êtes là, et nous pensons que vous pouvez nous entendre... Onoda-san, si vous ne croyez pas que nous sommes Japonais, chargez votre fusil avant de vous montrer. »

Je ne pus m'empêcher de rire. Charger mon fusil ! Alors qu'il l'était en permanence depuis près de trente ans. Mais certes, j'étais bien là et je pouvais entendre le haut-parleur. Pourtant, je n'étais pas prêt à tomber dans un piège pareil !

J'ai traversé un bras de la Vigo et suis parti en direction de Looc. Puis, non loin de Kumano Point, j'entendis une voix de femme. Je ne

pus comprendre exactement ce qu'elle disait, mais j'entendis les mots : « Hirō, tu m'en as donné deux, n'est-ce pas ? »

J'identifiais la voix comme étant celle de ma sœur aînée Chie et me suis dit qu'elle devait parler des perles que je lui avais offertes en cadeau de mariage. Alors que j'y réfléchissais, une voix d'homme me parvint d'une autre direction : « ... un guerrier combat comme un guerrier ! Un soldat combat comme un soldat ! »

C'était la voix de mon frère Tadao, et il prononçait les mots que j'avais entendus à l'école d'officiers de Kurume. Ainsi, Tadao avait fait tout le voyage depuis le Brésil !

Cependant, cela ne me surprit pas tellement. Un tract m'avait appris qu'il était allé s'y installer. Je me souvins avoir regardé la photo de lui et de ses enfants en me disant que c'était bien son genre de se rendre dans pareil endroit. J'avais toujours espéré qu'il aille plutôt en Nouvelle-Guinée ou dans un autre nouveau pays pour travailler à son développement. Mais le Brésil correspondait à cette intention.

« C'est très aimable de sa part d'avoir fait un tel voyage pour moi, me dis-je. Je pense que je vais me contenter de rester assis ici pour l'écouter un moment. »

Je m'installai donc par terre pour essayer de comprendre ce qu'il racontait. À cause du terrain accidenté et du vent, je ne parvins pas à tout comprendre, mais suffisamment tout de même pour me rendre compte que Tadao parlait avec son éloquence habituelle. Plus jeune, il avait remporté le concours oratoire national des collégiens et il semblait faire bon usage de son talent dans ce domaine.

Je décidai de reporter mon trajet vers Looc et de rester un peu plus longtemps sur le versant est qui surplombait la Vigo. J'avais suffisamment de nourriture et me rendre à Looc ne me paraissait plus si urgent. Autant rester là et observer l'unité de recherche un moment.

Lors des recherches intensives de 1959, j'avais cru que quelqu'un avait imité la voix de mon frère Tadao, mais cette fois c'était bien la sienne et celle de Chie. Ce qui semblait vouloir dire que cette unité de recherche venait bien du Japon et n'était pas un coup monté du

renseignement américain. Je devais m'assurer que c'était bien le cas.

* * *

Un soir, environ deux semaines plus tard, le quarante-cinquième jour après la mort de Kozuka, je me suis rendu à l'endroit où il avait été tué dans l'intention de dire une prière afin de réconforter son esprit. L'unité de recherche s'était sans doute lassée de fouiller le lieu. Il n'y avait plus trace d'eux dans les environs. Je n'entendais même pas les suppliques du haut-parleur.

En sortant des broussailles pour approcher la petite colline par l'arrière, j'ai trouvé un livre avec le soleil levant imprimé sur la couverture. Sur la page de garde, un message écrit de la main de mon frère disait : « Tu as sans doute des choses à me dire avant que nous discussions ensemble. Déchire la page de garde et écris dessus. Si tu la laisses ici, je la trouverai ».

Il ne faisait aucun doute que l'écriture était celle de Tadao et j'étais désormais convaincu qu'il se trouvait à Lubang.

Ici, près de la tombe de Kozuka, je craignais que des ennemis ne montent la garde. Je ne cessais d'entendre un bruit étrange. Enlevant la sécurité de mon fusil, je me suis approché discrètement, mon sac sur le dos.

L'année précédente, en marchant le long d'une route que les habitants avaient construite pour faciliter le transport du riz, je m'étais chanté une chanson à propos de mes camarades soldats :

*Mon ami gît sous une pierre dans un champ,
Éclairé par les doux rayons du soleil couchant...*

Après m'être assuré qu'il n'y avait personne, je me suis levé et j'ai vu un drapeau japonais qui flottait dans vent nocturne. C'était là l'origine du bruit que j'entendais. Je soupirai de soulagement.

En m'approchant du grand *doha*, je découvris qu'une grande tombe avait été érigée à l'endroit où Kozuka était tombé. En regardant de si près que mon visage touchait presque la pierre, je distinguais de grands caractères gravés qui disaient : « Ici est mort le soldat de

première classe Kinshichi Kozuka ». Quelqu'un avait déposé une brassée de fleurs et de l'encens devant la tombe. D'après leur disposition, je sus que c'était un Japonais qui l'avait fait.

Conformément à la tradition, je frappai deux fois dans mes mains avant de prier et intérieurement, m'adressai à Kozuka : « Je vous ai mené la vie dure, n'est-ce pas ? Vous avez dû beaucoup souffrir. Je suis désolé de m'être disputé et battu avec vous. Rentrez au Japon en premier et ne vous faites pas de souci pour moi. Quoi qu'il arrive, je vengerai votre mort. La solitude ne m'affaiblit pas. Soyez en paix. »

Ses derniers mots résonnaient dans mes oreilles : « C'est inutile ! » J'avais le cœur serré.

La lune se leva et, sous sa lumière pâle, je pus distinguer les contours de l'île d'Ambil, au loin. En revenant de la colline, je repensais à la chanson des camarades soldats :

*Fidèle aux Cinq enseignements,
Cadavre gisant sur le champ de bataille.
Depuis des générations, la conviction du guerrier :
Même s'il le reste plus un seul cheveu,
Une mort honorable n'est pas entachée de regret.*

Je chantai sous la lune jusqu'à ce que mon esprit retrouve la paix, tout en me répétant le serment que j'avais fait devant la tombe de Kozuka.

Par sécurité, je décidai de m'éloigner le plus vite possible de l'endroit où il avait été abattu. Je me suis alors fixé comme destination la plaine d'Agcawayan.

Le lendemain vers midi, j'atteignis ladite plaine et vis un drapeau japonais flotter en son milieu. Apparemment, il s'agissait du quartier général de l'unité de recherche.

Je décidai que, le lendemain matin, je quitterais ma cachette avant de manger et qu'en allant chercher de l'eau fraîche dans la vallée j'en profiterais pour étudier les environs. Au cours de cette opération, je trouvai une bonne quantité de piles sèches, ainsi que des livres, des journaux et des tracts. Je les pris et me mis en route vers ma cachette, mais à mon grand étonnement je ne parvins pas à la

retrouver. Il y avait beaucoup de petites crêtes dans cet endroit, et elles se ressemblaient à peu près toutes. Je commençai à m'inquiéter. J'avais mon fusil avec moi, mais j'avais laissé mes munitions supplémentaires. S'il les trouvait, l'ennemi saurait où j'étais.

Je ne me souviens pas avoir jamais été si désespéré. Ce ne fut que le lendemain à midi que je retrouvai ma cachette. Je transpirais davantage à cause de l'anxiété que de la chaleur. J'avais dû chercher dans toutes les collines avoisinantes, sauf dans la bonne, et parfois je m'étais trouvé à moins de cinquante mètres du but.

Cela ne serait pas arrivé, si Kozuka avait été avec moi. L'un de nous deux serait resté dans la cachette et aurait vu l'autre en train de la chercher.

* * *

Les journaux parlaient beaucoup de la mort de Kozuka, et je lus tous les articles avec attention. Ils disaient, entre autres, qu'il semblait que j'avais moi-même été blessé à la jambe durant l'accrochage. Ce n'était pas vrai, mais ce n'était pas la seule incohérence.

Ce qui me frappa le plus, ce fut qu'aucun des journaux ne disait mot de la « bande abdominale à mille coutures » de Kozuka, qu'il avait portée chaque jour de notre mission à Lubang. Une « bande abdominale à mille coutures » était un morceau de tissu en coton sur lequel chaque membre de la famille et amis d'un soldat qui partait pour le front cousait un point, souvent en y attachant une pièce ou un bref message. Beaucoup de soldats japonais s'en enveloppaient le ventre en guise de porte-bonheur, et Kozuka ne quittait jamais la sienne. Non seulement les journaux ne mentionnaient pas la bande abdominale, mais ils commettaient l'erreur de signaler qu'il avait une pièce de cinq sen et une de dix *dans sa poche*, alors qu'en fait elles étaient cousues à la bande de coton¹⁹. J'avais l'impression que l'erreur était intentionnelle. Quoi qu'il en soit, j'en vins à la conclusion que ces journaux, comme les précédents, avaient été falsifiés.

La bande abdominale de Kozuka était en coton rose et l'image d'un

tigre y était imprimée. Les pièces que sa famille lui avait données comme porte-bonheur étaient cousues avec du fil rouge. Une fois, Kozuka m'avait dit : « J'ai dû partir rapidement, du coup je n'avais que ce tissu acheté dans un petit magasin. Nous n'avions pas le temps de confectionner une véritable "bande à mille coutures". Ce tissu est miteux. Je suis étonné qu'il tienne encore. Il devrait y avoir une loi empêchant les commerçants de vendre cette rayonne fragile à des soldats partant pour le front. »

Chaque année, vers la fin de la saison des pluies, nous réparions nos vêtements, et je me souviens que cette année-là j'avais vu Kozuka fabriquer une solide bande abdominale noire pour l'enrouler au-dessus de la rose.

Pourquoi est-ce que les journaux omettaient l'information au sujet de la bande ? C'était pour moi un mystère. Après y avoir réfléchi un moment, j'en arrivai à une fragile conclusion.

Contrairement à l'unité de recherche de 1959, la nouvelle expédition était envoyée par le gouvernement japonais. Toutefois, la recherche n'était qu'un prétexte : le véritable but était d'envoyer une équipe d'experts japonais en mission de reconnaissance pour effectuer une étude détaillée de Lubang. D'après les nouvelles diffusées à la radio, le Japon avait acquis un grand pouvoir économique et il était tout à fait probable que l'un des buts de cette unité de recherche fût de déverser beaucoup d'argent sur Lubang pour gagner les habitants à la cause japonaise. Ainsi, les appels m'incitant à sortir de la jungle servaient seulement à piéger les Américains. Tout en faisant semblant de me chercher, les agents japonais photographiaient tous les endroits stratégiques de l'île et préparaient des rapports détaillés du terrain et des conditions de vie à Lubang.

De ce point de vue, les appels me demandant de sortir signifiaient en réalité de *ne pas* sortir, car si je le faisais toute l'opération serait ruinée.

En écoutant la radio, j'avais appris que les Américains avaient subi un échec magistral au Vietnam, et il m'apparut que le Japon avait vu dans cette débâcle une occasion d'amadouer les Philippines pour rallier le pays au camp japonais. Le gouvernement philippin, quant à

lui, pouvait très bien être disposé à cesser de soutenir l'Amérique au profit du Japon. Il était raisonnable de penser que le commandement stratégique japonais eût choisi Lubang pour y développer une solide présence aux Philippines, puisque j'y étais encore en mission. D'où cette simulation de recherche.

Si je prenais cette unité de recherche au sérieux et que je me rendais, elle devrait rentrer au Japon avant d'avoir accompli sa réelle mission. J'avais été tenté de répondre à l'appel de mon frère, mais je ne devais pas gâcher le plan d'ensemble en me rendant.

Intérieurement, j'adressai des mots d'encouragement à « l'unité de recherche » : « Je continuerai à me cacher afin que vous puissiez étudier l'île dans ses moindres recoins. Travaillant en nombre, vous pourrez en apprendre davantage que je ne pourrais le faire tout seul sur les montagnes, les villes et l'aérodrome. Si vous gagnez le soutien des habitants et sécurisez l'île, mes objectifs seront atteints d'autant plus vite. »

Une chose me troublait : les membres de l'unité de recherche étaient systématiquement accompagnés par des soldats philippins armés. Pourquoi est-ce que des agents de renseignement envoyés depuis le Japon avaient toujours une garde philippine ? Cela signifiait-il pour autant qu'ils étaient des ennemis ?

J'étais convaincu à quatre-vingt-dix-neuf pour cent que « l'unité de recherche » avait été envoyée du Japon. Le pourcent restant était dû à la présence de ces soldats philippins.

Les hélicoptères ne cessaient de survoler bruyamment l'île en larguant d'innombrables tracts dans la jungle. L'unité de recherche laissait également des tentes dans divers endroits et les groupes qui la composaient communiquaient entre eux par téléphone. En me déplaçant d'une cachette à l'autre, je me demandai pourquoi ils ne me laissaient pas des jumelles et un téléphone. Si j'en avais un, je pourrais communiquer en secret avec les agents de renseignement et leur fournir toutes les informations que j'avais accumulées au cours des années. La seule explication concevable était qu'ils voulaient à tout prix m'empêcher de sortir de la jungle.

En considérant les choses selon un autre point de vue, ils auraient dû me laisser non seulement un téléphone, mais aussi une

mitrailleuse et des munitions. S'ils l'avaient fait, j'aurais pu charger la mitrailleuse et aller à leur rencontre. S'ils étaient vraiment des agents japonais travaillant pour la même cause que moi, ils n'avaient aucune raison de craindre que j'ouvre le feu sur eux. J'étais convaincu que la guerre se poursuivait et, si ceux qui me cherchaient voulaient me prouver qu'ils étaient mes alliés, ils n'avaient qu'à me fournir des armes et des munitions. Ils n'auraient pu me donner meilleure preuve.

Je me tins aussi éloigné que possible de l'unité de recherche. Après être resté un moment près du littoral au sud de la baie de Looc, je me suis rendu sur une colline d'où je pouvais observer le champ de la Dame Blanche et où j'ai célébré l'arrivée de l'année 1973. C'était la première fois que je passais le Nouvel An seul depuis mon arrivée à Lubang. Même sans camarades, je préparai ma version du « riz rouge » japonais.

Le 3 janvier, j'ai quitté la colline dans l'intention de me diriger vers Tilik en passant par la plaine d'Agcawayan et Wakayama Point. Un ou deux jours plus tard, alors que j'étais encore en route, j'ai soudain entendu une musique enregistrée qui provenait de la crête devant moi. Je me suis rendu à un endroit situé à environ cinq cents mètres de là pour y passer la nuit. Le lendemain, près de Wakayama Point, j'entendis de nouveau le même enregistrement. Cette fois, je décidai d'enquêter.

Le soir, j'approchai de la rizière où se trouvait le haut-parleur. Quelqu'un avait monté une tente et, d'après la lumière à l'intérieur et les ombres, des gens étaient en train de s'affairer. Je me suis caché dans un petit bois à environ cent cinquante mètres de la tente pour essayer d'entendre ce qu'il se disait.

C'était encore la voix de mon frère. En m'appelant de mon surnom d'enfant, il disait : « Hironko, c'est Tadao. Beaucoup de membres de l'unité de recherche sont repartis et les soldats qui sont ici ont pour mission de nous protéger. Ils n'ont aucunement l'intention de te tuer. Si jamais un soldat philippin pointait son arme sur toi, je bondirais devant lui pour l'empêcher de tirer.

« Je sais que tu as vu Kozuka se faire tuer sous tes yeux et sans doute ne crois-tu pas un mot de ce que je dis. Mais si tu n'entres pas

en contact avec nous, nous ne pouvons rien faire de plus. Sois brave ! Agis en officier ! »

J'écoutai l'enregistrement de mon frère deux nuits d'affilée, mais j'interprétai ses paroles différemment de ce qu'elles étaient censées signifier. Mon frère était un officier de l'armée et il était certainement au courant de mes ordres.

* * *

Trois mois s'étaient écoulés depuis la mort de Kozuka. Il semblait que la mission d'étude touchait à sa fin, car je ne voyais plus guère de signes de « l'unité de recherche ».

Je continuais à espérer qu'un agent secret vienne prendre contact avec moi. Peut-être que la contre-attaque sur les Philippines avait déjà commencé. Que cela soit ou non le cas, il devrait y avoir des changements significatifs dans un futur proche.

Mais il ne se passa rien. En y réfléchissant, il m'apparut que Lubang avait peut-être revendiqué son indépendance et demandé la protection de la Ligue de coprosperité de l'Asie orientale. Après tout, même la petite île de Nauru était désormais indépendante. Si l'Amérique n'était plus fiable, il était logique que les Philippines s'allient avec la Ligue, mais, même si cela ne s'était pas produit, il était possible que Lubang fût devenue indépendante et se fût d'elle-même placée sous la protection de la Ligue. Mais si c'était le cas, il n'y avait aucune raison pour que les Japonais ne puissent construire une base ici.

Quoi qu'il en soit, je décidai qu'il valait mieux que je reste caché et attends un peu.

Vers la fin du mois de février, les appels du haut-parleur recommencèrent. C'était la troisième unité de recherche, et je savais d'après les tracts que des camarades de classe de l'école primaire et du collège y participaient, ainsi que des soldats qui étaient allés à Futamata avec moi.

Pendant un moment, je restai dans un endroit situé au nord-ouest de Kumano Point et d'où je pouvais entendre les messages, mais ensuite je suis allé à Wakayama Point, puis à Kainan Point sur le

littoral sud. De là, je voyais une tente jaune installée sur la plage et qui arborait un drapeau japonais ainsi qu'un autre, plus petit, de la Croix-Rouge. Au large, à bord d'une embarcation locale, des gens affirmaient dans le haut-parleur qu'ils étaient allés à l'école primaire de Kainan.

Je commençai à me demander si mes frères ou ces amis savaient que le commandement stratégique japonais les manipulait. S'ils avaient conscience de participer à un simulacre, ils ne devaient pas se sentir très bien. D'un autre côté, si leurs appels étaient sincères, j'étais désolé pour eux.

Deux mois plus tard, l'île redevint calme. Six mois s'étaient écoulés depuis la mort de Kozuka, et je me suis dit que l'étude de l'île devait être terminée. Vers la fin du mois d'avril, en cherchant à savoir si l'unité de recherche était réellement partie ou non, je suis monté jusqu'à ma hutte de montagne. J'y ai trouvé *haiku*, un poème de dix-sept syllabes écrit par mon père et déposé là à mon intention. Il disait :

*Pas même un écho
Ne répond à mon appel
Dans les montagnes estivales*

Cela me donna l'impression étrange que même mon vieux père avait été amené à Lubang.

Beaucoup de journaux et de magazines se trouvaient également dans la hutte, ainsi qu'un uniforme neuf de l'unité de recherche et un vieil uniforme sur lequel était brodé le nom d'Ichirō Gozen. C'était un garçon qui avait fréquenté le collège de Kainan en même temps que moi. J'examinai ce vieil uniforme et constatai qu'il était déchiré en plusieurs endroits et qu'il y avait des ourlets au pantalon. Les épaules étaient particulièrement usées et, en me souvenant que Gozen qui avait beaucoup pratiqué le judo, avait les épaules plus larges que n'importe quel autre élève du collège, j'en conclus que l'uniforme lui avait bel et bien appartenu.

Avec un stylo-bille que j'avais réquisitionné à un habitant, j'écrivis le message suivant au verso d'un grand tract de la Croix-Rouge :
« Merci pour les deux uniformes et le chapeau que vous avez eu la

gentillesse de me laisser. Au cas où vous vous posiez la question, je tiens à vous assurer que je suis en bonne santé. Sous-lieutenant Hirō Onoda. » Naturellement, je ne datai pas le message, mais pour être sûr que le vent ne l'emporte pas avant qu'il soit trouvé, je posai une petite pierre dessus.

Je me rendis à un endroit éloigné de la hutte et y lus les journaux que j'avais trouvés. J'appris qu'une grande cérémonie funéraire avait eu lieu à Manille à la mémoire de Kozuka. C'était un long article qui mettait en exemple les relations amicales entre le Japon et les Philippines. Je ne pus décider immédiatement si ce n'étaient là que des mots ou pas.

J'estimais que ces journaux, contrairement à ceux de 1959, avaient réellement été imprimés au Japon. Cependant, j'étais surpris qu'ils ne contiennent pas un mot à propos de la guerre entre la Ligue de coprosperité de l'Asie orientale et l'Amérique. Ajoutant cette omission à celle des précédents journaux à propos de la « bande abdominale aux mille coutures » de Kozuka, je décidai qu'ils avaient été imprimés spécialement par le commandement stratégique japonais pour être déposés à Lubang.

D'un côté, l'envoi d'une si vaste « unité de recherche » pour étudier Lubang me laissait penser qu'une grande bataille se déroulait quelque part et que l'Amérique était en train de la perdre. Sinon, je ne voyais pas pourquoi le commandement stratégique pouvait se permettre de faire si grand cas de cette petite île. Cependant, si telle était bien la situation, le commandement stratégique ne souhaitait pas me communiquer ces bonnes nouvelles, de crainte que je ne sorte de la jungle. Dans un sens, l'omission des informations dans les journaux falsifiés était un signe m'ordonnant de rester caché. Bien sûr, les Américains étaient au courant des activités japonaises à Lubang, et ils devaient naturellement garder des forces armées en réserve pour se battre aux Philippines lorsque surviendrait l'attaque japonaise.

En résumé, ma présence à Lubang permettait aux stratèges japonais d'effectuer un certain nombre d'actions qui auraient autrement été impossibles. Si leur effet cumulé devait forcer les

Américains à mobiliser beaucoup d'avions dans le cas d'une attaque japonaise aux Philippines, cela valait la peine d'imprimer de faux journaux pour me prévenir de ne rester caché. Plus je resterais dans la jungle, plus les opérations de « recherche » seraient vastes – et plus cela coûterait cher aux Américains sur le long terme.

Je n'étais pas convaincu à cent pour cent d'avoir raison. Toutefois, cela me paraissait suffisamment plausible. Il était tout à fait possible que les Philippines soient devenues davantage pro-japonaises que je ne le croyais, et même que Lubang se soit séparée des Philippines avant d'appeler la Ligue au secours. Selon les journaux, une grande cérémonie funéraire s'était tenue à Manille pour Kozuka, et cela pouvait donc vouloir dire que les relations entre le Japon et les Philippines étaient meilleures que je ne le croyais.

Je lus et relus les journaux : ils contenaient de nombreuses déclarations que j'avais du mal à expliquer. D'une façon ou d'une autre, je me suis convaincu que, pour le moment, il valait mieux ne pas adopter une tactique trop agressive contre les habitants de Lubang, quand bien même ils s'étaient jusque-là comportés comme des larbins pour les Américains.

J'avais juré de venger la mort de Kozuka, mais l'arrivée des unités de recherche m'avait empêché de passer à l'action. Désormais, ces unités étaient parties, mais l'idée que le Japon et les Philippines soient des nations amies me décourageait. Dans mon cœur, je murmurai à Kozuka : « Je ne t'ai pas oublié. Laisse-moi juste un peu plus de temps ».

* * *

La saison des pluies arriva. Pour la première fois, je dus construire une *bahai* pour moi seul. Choissant un lieu sous le point d'observation près de Looc, je bâtis une maison plus petite et plus simple qu'auparavant, mais cela me coûta tout de même deux ou trois fois plus d'efforts que lorsque Kozuka était avec moi.

Immédiatement après sa mort, je m'étais dit que vivre seul ne serait pas très différent, mais à chaque fois que je m'installais à un endroit je sentais parfaitement la différence. Lorsque nous étions deux,

Kozuka allait chercher de l'eau pendant que je cuisinais. Désormais, je devais tout faire. Et lorsque j'allais chercher de l'eau, je devais prendre mon fusil avec moi, même durant la saison des pluies.

Curieusement, je me sentais moins seul que je ne l'avais cru. Je ne ressentais guère le besoin de parler. En fait, Kozuka n'avait jamais été très bavard, et moi-même je ne suis pas du genre à prendre l'initiative d'une conversation.

Lorsque j'étais sous la hutte, je recousais mes vêtements et réparais les ustensiles en attendant qu'il cesse de pleuvoir. Quand je n'avais rien à faire, je me demandais jusqu'à quel point je devais admettre l'idée d'une amitié entre le Japon et les Philippines. Pour le moment, il fallait que j'évite les problèmes avec les habitants, mais parfois je me disais que c'était une erreur. Juste avant la saison des pluies, j'avais remarqué des signes montrant que les habitants commençaient à empiéter sur ce que je considérais comme mon territoire.

Si je restais tranquille après la mousson, ils pourraient croire que j'avais perdu mon tempérament, et cela enhardirait ceux d'entre eux qui avaient des sympathies pour l'ennemi. Si cela devait arriver, devais-je continuer à rester inactif ?

J'avais mené une campagne agressive contre les habitants de l'île pendant une longue période, parce que je considérais que c'était mon devoir en tant qu'agent de guerre de guérilla. Pour autant que je sache, la guerre continuait et les Philippines, tout comme les Américains, étaient toujours des ennemis. Étais-je censé rester assis là à attendre alors que l'ennemi était tout autour de moi ?

Les Philippines étaient-ils réellement devenus amis ? Si tel était le cas, les habitants de Lubang devaient l'être aussi, et par conséquent je devais changer d'attitude vis-à-vis d'eux.

C'était une question qui me laissait perplexe. Un proverbe disait que l'ennemi d'hier est l'ami d'aujourd'hui, mais n'avais-je pas vu mon meilleur ami se faire massacrer sous mes yeux à peine six mois plus tôt ? Si le Japon et les Philippines étaient désormais amis, quel besoin y avait-il de tuer Kozuka ?

Pour la première fois depuis mon arrivée sur l'île, je sentais que j'approchais d'un tournant décisif. De plus en plus souvent, je restais

assis sans rien faire en fixant un point devant moi. Je ne cessais de tourner et retourner toutes ces questions dans ma tête. Tout en réfléchissant, je me grattais la barbiche que j'avais commencé à laisser pousser au moment où j'avais juré de venger la mort de Kozuka.

* * *

Finalement, la saison des pluies prit fin. Le premier anniversaire de la mort de Kozuka approchait. Normalement, nous aurions commencé nos raids de balises incendiaires à cette époque, mais cette année-là je décidai de ne pas les mener. Je voulais éviter des problèmes inutiles avec les habitants. De toute façon, le commandement stratégique japonais savait déjà que j'étais là et en bonne santé. Plus que tout, je craignais que, si je m'approchais trop des habitants, mon désir de vengeance ne prît le dessus. Je ne cessais de me répéter que, avant d'être sûr de l'état exact des relations entre le Japon et les Philippines, je devais éviter tout contact avec les habitants.

Le jour de l'anniversaire du meurtre de Kozuka, je suis resté seul dans la jungle et j'ai prié pour son bonheur éternel. Je voulais me rendre sur sa tombe pour m'y incliner profondément, mais, si je le faisais, je ne pourrais pas éviter de voir les habitants en train de récolter leur riz, comme un an auparavant. Je décidai d'y aller un autre jour.

Fin novembre, je me rendis à la hutte de montagne pour la première fois depuis un bon bout de temps. Il n'y avait pas de nouvelle information de la part du commandement stratégique, même si je me disais que c'était à peu près le moment pour qu'un message secret arrivât. Les seules choses dans la hutte présentant un intérêt étaient un tract écrit par mon jeune frère Shigeo, une édition spéciale Lubang d'un journal élaboré par les anciens étudiants de l'école de Nakano et un mot d'une personne prétendant représenter le ministère japonais de la Santé et des Affaires sociales. Le message disait : « Je suis allé à Mindoro pour collecter les restes des soldats japonais qui y sont morts. Cela fait maintenant

six mois que les unités de recherche ont été rappelées. J'ai décidé de venir pour voir comment vous allez ».

Le fait que l'homme du ministère de la Santé et des Affaires sociales soit venu m'apprenait que mon message accusant réception des uniformes avait été trouvé, mais il n'y faisait pas allusion, et le journal des anciens étudiants n'en parlait pas non plus.

Je crus donc comprendre que le commandement stratégique ne donnait aucune information à mon sujet au grand public. Tout comme ils avaient supprimé l'information au sujet de la bande abdominale de Kozuka, ils ne révélaient rien à propos du message que j'avais écrit. Après tout, la guerre continuait. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre le prochain message.

Une nouvelle année arriva, et pour la vingt-neuvième fois je célébrai le Nouvel An à Lubang.

19. Frappées de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ces pièces de 5 et 10 sen, valant respectivement 1/20^e et 1/10^e de yen, étaient percées en leur centre, comme les pièces actuelles de 5 et 50 yen.

20 février 1974

Wakayama Point se trouvait au confluent de deux rivières. Il y avait de nombreux *nangka* à proximité et, à environ trois cents mètres en aval, une bananeraie. C'était l'un des meilleurs endroits de l'île pour s'approvisionner, mais la police le savait et les patrouilles étaient fréquentes.

Le 16 février 1974, je me rendis sur un coteau depuis lequel je pouvais observer la zone. À côté du drapeau japonais qui avait été dressé par l'unité de recherche l'année précédente, j'en vis un nouveau, plus neuf.

« Je parie qu'ils sont revenus, grommelai-je. Eh bien, laissons-les venir ! »

Puis je remarquai quelqu'un à l'ombre d'un arbre. Je ne pus dire s'il s'agissait d'un habitant de l'île, d'un policier ou d'un membre de l'unité de recherche japonaise.

Presque simultanément, j'entendis des voix toutes proches. Environ dix habitants qui étaient allés couper du bois dans les montagnes dévalaient maintenant le coteau. J'étais certain qu'ils m'avaient remarqué. J'ai traversé le fleuve et me suis caché au milieu d'arbres à *bosa* sur le coteau opposé. Je suis resté là un moment en retenant ma respiration. Puis j'ai regardé. Il n'y avait personne en vue, alors j'ai décidé de me rendre à un endroit situé au-dessus de la bananeraie, d'où je pourrais voir quiconque approcherait de Wakayama Point. Deux hommes armés arrivèrent et s'en allèrent, mais il ne se passa rien d'alarmant.

J'ai passé trois jours à cet endroit, puis je fus à court de provisions. Je cachai mon chapeau et ma veste en les retournant avant de les camoufler sous des branchages et des feuilles. J'avais prévu de me rapprocher pour cueillir quelques *nangka*.

Lorsque le soleil commença à se coucher, je rampai en silence vers le petit verger de *nangka*. J'y étais presque arrivé lorsque je remarquai une grande chose blanche près du fleuve. En l'observant un moment, j'en déduisis que ce devait être une moustiquaire. Elle me semblait assez grande pour deux personnes et je fus certain d'être tombé sur un campement de policiers.

C'était plus que je ne pouvais en supporter. Ils campaient sur mon territoire, entre l'endroit où je me trouvais et la nourriture dont j'avais besoin. Je me résolus à les attaquer. Il fallait que ce soit une attaque surprise et, si j'en éliminais un dès le début, ce serait ensuite un combat d'homme à homme, et j'avais confiance en mes chances de le remporter. J'enlevai la sécurité de mon fusil.

Avançant de cinq ou six pas, j'aperçus un homme qui tournait le dos au fleuve. Il était en train de faire un feu, à l'évidence pour cuisiner son dîner. Après m'être assuré qu'il n'avait pas d'arme à proximité, je l'interpellai.

Il se leva et se retourna. Il avait les yeux ronds, portait un T-shirt, un pantalon bleu marine et des sandales en plastique. En me faisant face, il me salua. Une fois, puis deux. Ses mains tremblaient et j'aurais juré que ses genoux s'entrechoquaient.

Les habitants de l'île s'enfuyaient à l'instant même où ils m'apercevaient, mais cet homme restait là. Certes, il tremblait, mais son salut était impeccable. L'idée qu'il était peut-être le fils d'un soldat de l'armée japonaise d'occupation me traversa l'esprit.

Il ouvrit la bouche et balbutia : « Je suis Japonais. Je suis Japonais ».

Il le répéta encore deux ou trois fois d'une voix haut perchée. Ma première pensée fut que c'était un Philippin qui parlait japonais et que la police l'avait envoyé pour moi. Je regardai rapidement alentour pour vérifier que je n'entrais pas dans un piège. Il devait y avoir quelqu'un d'autre dans les environs.

Mon fusil prêt à tirer, je demandai : « Est-ce que vous venez de la part du gouvernement japonais ? »

– Non.

– Appartenez-vous à la Société de coopération de la jeunesse étrangère ?

- Non.
- Alors, qui êtes-vous ?
- Un simple touriste. »

Un touriste ? Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Qu'est-ce qu'un touriste viendrait faire sur cette île ? Il y avait quelque chose de trompeur chez lui et j'étais raisonnablement sûr qu'il avait été envoyé par l'ennemi.

Il demanda : « Êtes-vous Onoda-san ?

- Oui, je suis Onoda.
- Vraiment ? Lieutenant Onoda ? »

J'acquiesçai et il poursuivit :

« Je sais que vous avez passé une longue et difficile période. La guerre est terminée. Vous ne voudriez pas rentrer au Japon avec moi ? »

Son utilisation d'un japonais de politesse me convainquit qu'il devait avoir été élevé au Japon, mais il allait un peu vite en besogne. Est-ce qu'il croyait qu'il lui suffisait de m'affirmer que la guerre était finie pour que je rentre immédiatement au Japon avec lui ? Après toutes ces années, j'en fus rempli de colère.

« Non, je ne rentrerai pas ! Pour moi, la guerre n'est pas terminée !

- Pourquoi ?
- Vous ne pouvez pas comprendre. Si vous voulez que je rentre avec vous au Japon, apportez-moi des ordres. Des ordres officiels !
- Que comptez-vous faire ? Mourir ici ?
- Sans ordre contraire, je mourrai ici. »

J'avais déclaré cela d'un ton bourru en le regardant droit dans les yeux. Ce fut ma première rencontre avec Nirio Suzuki.

* * *

S'il n'avait pas porté de chaussettes, je l'aurais sans doute tué. En tout cas, je ne l'aurais pas laissé me prendre en photo. Mais il portait ces fines chaussettes de laine malgré ses sandales en plastique. Aucun habitant de l'île n'aurait jamais fait quelque chose de si incongru. Ceux qui pouvaient s'offrir des chaussettes portaient également des chaussures. J'en vins à la conclusion que ce jeune

homme devait réellement être un Japonais.

Il m'offrit une Marlboro, que j'acceptai. C'était la première cigarette étrangère que je fumais depuis très longtemps. Toutefois, je restai sur mes gardes.

Lorsqu'il dit qu'il désirait que l'on parle, je répondis : « Dans ce cas, allons ailleurs. C'est dangereux pour moi de rester à découvert un long moment. Allons dans ce bosquet.

– Attendez une minute », dit-il.

Il fouilla dans son sac à dos et en sortit un roman, qu'il me donna. Je le mis dans la grande poche de mon pantalon.

« Je passe en premier », dis-je. Ou plutôt, ordonnai-je.

Il ne s'agissait pas simplement de ne pas rester là trop longtemps afin d'éviter que l'ennemi ne m'encercler. À n'importe quel moment, un habitant de l'île pouvait arriver en allant pêcher dans la rivière. Le jeune homme prit rapidement son appareil photo et son flash, puis il tendit la main vers son bolo et se ravisa au dernier moment.

Nous traversâmes une rizière et commençâmes à gravir le coteau situé au nord. En grimpant, le jeune homme déclara : « Si je dis à l'ambassade que je vous ai vu, ils ne me croiront pas. M'autorisez-vous à prendre une photo pour avoir une preuve ? »

Désignant son flash, il ajouta : « C'est pour faire de la lumière ».

Je répondis : « C'est effectivement ce que c'est censé faire. Vu que c'est une ampoule de flash.

– Oh, vous connaissez les ampoules de flash ? » Il parut surpris.

Nous continuâmes sur une cinquantaine de mètres avant de nous asseoir. Il faisait nuit.

Le jeune homme dit : « Onoda-san, l'empereur et le peuple japonais se font du souci à votre sujet.

– Est-ce que vous m'avez apporté des ordres ?

– Non.

– Dans ce cas, ils devront continuer à se faire du souci. »

Il se mit à me raconter comment le Japon avait perdu la guerre et était en paix depuis de nombreuses années. Ses paroles correspondaient exactement à ce que j'avais tenu pour de la propagande ennemie et différait du tout au tout de la façon dont je m'étais représenté les choses. Si ce qu'il disait était vrai, il allait

falloir que je change ma façon de penser. Cette perspective me mettait en colère, mais je restai silencieux.

Il déclara soudain : « Laissez-moi prendre une photo. »

Je donnai mon accord. C'était risqué de ma part. Je savais maintenant que ce jeune homme était Japonais, mais j'ignorais toujours son but réel. Cependant, si je le laissais me prendre en photo, il devrait se passer quelque chose sous peu.

Il fixa son flash sur son appareil photo. Après avoir fait deux prises, il ne paraissait toujours pas satisfait.

« Je n'ai pas tellement confiance en ces photos au flash. Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais en prendre une à la lumière du jour, demain. Vers trois heures de l'après-midi, ce serait le moment idéal, si vous acceptez de venir. »

Cela me redonnait l'avantage. Était-il un imposteur, après tout ? Avec un appareil photo et un flash d'une telle qualité, pourquoi devrait-il douter du résultat ?

« Je refuse », répondis-je nonchalamment. J'essayai de trouver un moyen de le forcer à dévoiler son jeu. Je me dis que, pour commencer, il fallait lui poser quelques questions.

« Vous ne m'avez pas dit votre nom, fis-je remarquer.

– Je m'appelle Norio Suzuki.

– Comment écrivez-vous “Norio” ? Avec le caractère qui signifie “loi” ?

– Non, avec le caractère *ki* qui signifie “chronique” ou “histoire”.

– Ah, vous voulez dire le *ki* de la péninsule de Kii, n'est-ce pas ?

– C'est exact. »

Je n'étais pas plus avancé. Avant que je ne trouve autre chose à lui demander, il se mit à me questionner sur ma vie dans l'île, sur la façon dont Kozuka et Shimada étaient morts, ainsi que de nombreuses autres choses. Au cours de la conversation, je fis mention d'un événement qui s'était produit au Japon peu auparavant.

Surpris, il demanda : « Comment êtes-vous au courant ?

– J'ai un transistor », répondis-je d'un ton désinvolte.

Il fut réellement étonné. Il m'écoutait la bouche ouverte tandis que je lui racontais comment je m'étais emparé de la radio. Quant à moi,

je surveillais de près ses réactions, à l'affût du moindre signe qui pût le trahir. Je n'avais parlé à personne depuis la mort de Kozuka, dix-huit mois plus tôt, et j'aurais pris plaisir à la discussion sans la crainte persistante que Norio Suzuki ne fût un agent ennemi.

Nous parlâmes deux heures durant, puis il demanda : « Que pourrais-je faire pour vous persuader de quitter la jungle ?

– Ce qui est écrit dans les journaux, répondis-je. Le major Taniguchi est mon supérieur direct. Je n'abandonnerai pas, tant qu'il ne m'en donnera pas l'ordre. »

En réalité, le major Taniguchi n'était pas mon supérieur direct, mais j'avais lu dans l'un des journaux laissés par l'unité de recherche qu'il avait affirmé l'être. Ce qui voulait dire qu'il n'était plus au courant des secrets de l'armée. Ce que je ne parvenais pas à comprendre, c'était pourquoi, si la guerre était réellement terminée, le major Taniguchi n'avait pas donné d'explication rationnelle, ni ne m'avait fait parvenir de message écrit de sa main. D'un autre côté, si la guerre se poursuivait, pourquoi n'avais-je pas reçu de nouveaux ordres ?

Dans tous les cas, sans une preuve irréfutable que Norio Suzuki n'était pas un agent ennemi, je ne pouvais pas mentionner le nom de mon véritable supérieur direct, le lieutenant-général Yokoyama, ni même celui du major Takahashi. Ainsi, le seul que je pouvais nommer était le major Taniguchi.

« Permettez-moi de le formuler clairement, dit Suzuki. Si je viens avec le major Taniguchi et s'il vous ordonne de vous rendre à tel endroit à telle heure, vous obéirez. C'est bien cela ?

– Tout à fait. »

Inutile de le préciser, lorsque le moment viendrait, je m'assurerais au préalable que j'aurais affaire au véritable major Taniguchi, mais il ne paraissait pas opportun d'insister sur ce point dans l'immédiat.

Pour tester mon nouvel ami, je lui demandai : « Pourquoi est-ce que je ne vous accompagnerais pas jusqu'à votre campement pour y passer la nuit ? Ainsi, vous pourrez prendre votre photo dans la matinée. »

Mon véritable objectif était de le surveiller jusqu'au matin. Ce qui voulait dire rester éveillé toute la nuit, mais cela faisait partie de mon travail. De toute façon, l'idée me plaisait.

* * *

En retournant près de sa moustiquaire, je m'assis sur le sable, posai mon sac à côté moi avec mon fusil dessus. Le vent était tombé, la nuit était sombre.

De son sac à dos, Suzuki sortit un paquet de cigarettes tout neuf, une boîte de conserve de haricots rouges sucrés et une bouteille de gin. Il m'offrit à boire, mais je refusai.

« J'ai essayé de boire quand j'étais en Chine, lui dis-je, mais je n'aime pas ça.

– Dommage, répondit-il. J'espérais qu'on pourrait discuter en buvant quelques verres. »

Il avait l'air si déçu que j'ajoutai : « Je vais manger des haricots à la place. J'aime leur saveur sucrée. »

Il commença à siroter son verre, mais en s'apercevant que je n'avais pas de cuillère pour les haricots il se précipita sous la moustiquaire et m'en rapporta une, qu'il planta dans la conserve ouverte. J'en mis une cuillerée dans ma bouche et savourai ce délice. J'eus l'impression que, pour la première fois en trente ans, j'étais en train de manger quelque chose d'adapté au corps humain.

Suzuki dit : « J'ai de la chance. Je n'avais jamais espéré vous rencontrer après seulement quatre jours passés ici. »

Tirant sur ma cigarette, je levai les yeux vers le ciel sans lune. C'était la première fois que je m'asseyais dans un endroit si découvert, même au cours des nuits très sombres.

Je répondis à ses questions concernant mon alimentation, la météo à Lubang et les habitants de l'île. Je lui ai même raconté ma vie à Hankou et mon expérience dans l'armée avant d'être envoyé à Lubang. Je sautai d'un sujet à l'autre et fis nombre de digressions, mais cela ne parut pas ennuyer Suzuki. Ce que j'essayais de faire, c'était de découvrir quel genre de personne il était. Quant à lui, il semblait de plus en plus assommé par le gin, dont il but toute la bouteille, mais de temps en temps il ouvrait un peu les yeux pour poser une autre question.

« Si vous voulez dormir, dis-je, aller vous coucher. Je vais rester ici jusqu'à ce que le soleil soit suffisamment haut pour que vous preniez

votre photo. »

Il se redressa et se mit à me parler de lui. Il dit qu'il avait parcouru le monde entier, voyageant dans une cinquantaine de pays en quatre ans. Je me suis dit, quelque peu admiratif, qu'il avait bien l'air d'un type de ce genre. Il me faisait un peu penser à moi quand j'étais jeune, durant cette période erratique avant que je n'entre dans l'armée. D'un certain point de vue, je me sentais proche de lui.

Plus tard, il écrivit quelque part que j'avais parlé toute la nuit, sans discontinuer. Bien que j'aie en effet beaucoup parlé, ce n'était pas parce que j'étais fasciné par le son de ma propre voix. Dans le but d'obtenir un genre de réaction ou des informations, je lui ai raconté toutes sortes d'événements qu'il était inoffensif de divulguer. Mais lorsqu'il m'a demandé combien de cartouches il me restait, j'ai simplement refusé de répondre.

Finalement, il s'est levé et a déclaré : « J'ai faim. Cuisinons quelque chose. » Il est allé au fleuve chercher de l'eau et, par prudence, je l'ai accompagné.

Lorsqu'il sortit sa cantine, mes soupçons furent de nouveau éveillés. Elle était du genre de celles que possédaient les soldats américains.

Je fus encore plus alarmé lorsqu'il arracha des feuilles d'un arbre tout proche en déclarant : « Ajoutons ça pour le goût ».

Il m'expliqua qu'il avait appris cela auprès des habitants de l'île. Même si j'y étais depuis trente ans, je ne les avais jamais observés préparer leur nourriture, pas plus que je n'avais vu de feuilles dans les marmites qu'ils laissaient derrière eux dans les montagnes. Je ne savais même pas qu'elles étaient comestibles. Je trouvai également étrange qu'il ajoutât un arôme concocté à partir d'un petit poisson macéré dans du sel. Je savais que les habitants mangeaient cela, mais comment est-ce qu'un touriste qui était là depuis quatre jours pouvait être au courant ?

Les feuilles et l'assaisonnement étaient pour moi des raisons largement suffisantes de rester sur mes gardes. Lorsqu'il servit le repas, je n'ai saisi mes baguettes qu'après qu'il eut commencé à manger.

Il me désarma quelque peu en déclarant : « Je n'aurais jamais cru

qu'un jour je serai assis avec vous à partager le même repas. Je suis honoré. »

Pendant qu'il préparait le café, le vent se leva de nouveau. Il n'y avait pas assez de bois dans le feu, et la fumée s'étendait loin. Nous ramassâmes quelques morceaux de bambous qui traînaient dans les environs et les posâmes sur les flammes, mais la fumée continua de s'élever dans le ciel clair, puis se dispersa au-dessus du fleuve. Cela faisait des années que je n'avais pas osé faire un feu qui dégagéait autant de fumée et je me sentais mal à l'aise. Après avoir bu notre café, je dis : « Allons dans les montagnes ».

Tout en préparant son appareil photo, il sortit trois ou quatre clichés de son sac à dos et me les tendit.

« Vous aimez les photos de femmes nues ? », demanda-t-il. À sa voix, on aurait dit qu'il croyait que je n'en avais jamais vu.

Je ris et lui répondis que cela ne m'intéressait pas. Je lui rendis également le roman qu'il m'avait donné. Ce n'était pas vraiment le moment de me consacrer à la lecture, même s'il s'agissait d'un roman qui parlait de samouraïs et de leur spiritualité. Aussi bizarre que cela paraisse, la plupart du temps j'étais trop occupé pour pouvoir lire.

Ouvrant la marche, je suis monté jusqu'à un endroit un peu plus élevé que celui où je m'étais caché la veille. Je m'assis de façon à observer le fleuve, enlevai les branchages et les feuilles qui camouflaient ma veste et mon chapeau, les remis à l'endroit. Après avoir enfilé ma veste, je roulai la manche gauche et tendis le bras afin que Suzuki pût voir ma cicatrice.

« Ça, lui dis-je, c'est ce qu'ils appellent mon "signe particulier". Assurez-vous qu'on le voie sur la photo, ainsi que l'emblème du chrysanthème de mon fusil. »

La cicatrice venait d'une blessure que je m'étais faite au collège. Lors d'un entraînement de *kendō*, le sabre en bambou de mon adversaire s'était brisé et m'avait transpercé le bras. Mes frères et presque tous mes amis du collège reconnaîtraient la cicatrice.

Je posai mon fusil en travers de mes genoux. Suzuki mit au point son appareil photo et fit plusieurs prises. Présument qu'il en avait

terminé, je m'apprêtais à partir. Je ne voyais aucune raison de rester plus longtemps.

Mais Suzuki déclara : « Juste une minute. Si je ne fais pas une photo de nous deux, les gens pourraient s'imaginer que j'ai trafiqué les images ».

Accroupi à côté de moi, il ajouta : « Laissez-moi tenir le fusil ».

Je fis ce qu'il demandait. Je ne savais s'il était un ami ou non, mais désormais j'étais presque certain qu'il n'était pas un ennemi.

Une fois la photo prise, il demanda : « Vous ne voulez pas revoir les cerisiers en fleur ? Vous n'aimeriez pas revoir le mont Fuji ? »

Sans répondre à ces questions, je dis : « J'ai cinquante ans, mais physiquement je ne pense pas avoir plus de trente-sept ou trente-huit ans. Tant que mon corps sera en forme, je serais assez fort mentalement pour ne rien faire qui puisse nuire à ma propre existence.

– Onada-san, dit-il d'un air sérieux, si votre supérieur direct vous l'ordonne, vous quitterez la jungle, n'est-ce pas ? Vous ne plaisantez pas ? Si je vous donne une date et un lieu, vous viendrez ?

– Oui, répondis-je avec impatience. Je viendrai. Si vous le dites, je viendrai. »

Depuis la veille, j'avais raconté à Suzuki tout ce que j'avais à lui dire. Même si, après tout, il devait se révéler être un ennemi, j'étais sûr que d'une façon ou d'une autre mon message parviendrait au Japon et que mon récit de la mort de Shimada et Kozuka serait rapporté à leurs familles.

J'étais soulagé de ce poids. Moi-même, je pouvais être tué par un agent ennemi ou mourir seul de maladie, mais j'étais capable de l'accepter sans aucun regret. Je me sentais également heureux d'avoir pu parler à quelqu'un en japonais après tous ces mois de solitude.

« Je reviendrai dès que possible, déclara Suzuki. La presse va faire ses gros titres avec ça. Vous n'en reviendrez pas ! »

Il rit, puis me salua. J'acquiesçai et lui serrai la main. Il était véritablement heureux et il me faisait l'impression d'une personne bonne et honnête.

Je lui dis au revoir et mis mon sac sur le dos, puis je pris la

direction des montagnes. Le soleil était déjà haut, il faisait de plus en plus chaud. Je pressai le pas. Suzuki avait peut-être l'air honnête, mais malgré tout il était possible qu'il travaille pour l'ennemi : mieux valait que je m'éloigne avant qu'il ait l'occasion de signaler ma présence.

Un peu plus loin, je vis trois ou quatre habitants qui coupaient des arbres. Je traversai la vallée pour me cacher dans les buissons sur le coteau opposé. J'avais déjà cessé d'accorder de l'importance aux déclarations de Suzuki. Je repensai à Kozuka, qui répétait souvent : « Attendons que des gens prennent contact avec nous, mais ne misons pas tout là-dessus. »

Le lendemain matin, je me suis rendu à la montagne du Serpent pour vérifier les munitions que j'y avais cachées.

J'avais l'intention de rester en poste sur cette île vingt années de plus, si c'était nécessaire. Ainsi que je l'avais dit à Suzuki, je considérais que mon corps était celui d'un homme de trente-sept ou trente-huit ans. J'avais confiance dans mes capacités à rester vingt ans de plus.

La principale raison pour laquelle je tenais à vérifier l'état de mes munitions, c'était en fait que je souhaitais m'assurer être en mesure de retrouver l'endroit où je les avais cachées. Cependant, je voulais également faire le compte des cartouches qui restaient, diviser le total par vingt pour déterminer combien je pouvais en utiliser par an.

Au début, j'en tirais une soixantaine par an, mais les années précédant la mort de Kozuka, ce chiffre était tombé à une vingtaine. Maintenant que j'étais seul, je devrais sans doute en utiliser davantage, au cas où je rencontrerais des patrouilles ennemies, mais j'espérais pouvoir maintenir ma consommation de cartouches à quarante ou cinquante par an.

Après avoir compté les munitions, j'en mis un tiers en réserve, en cas de besoin imprévu. Je fis des paquets de vingt avec le reste et me rendis compte que je pouvais en utiliser trente par an. Je décidai de respecter cette règle.

Une dizaine de mois s'étaient écoulés depuis le départ de l'unité de recherche à laquelle ma famille et mes amis avaient participé. J'espérais qu'une armée alliée arrive à tout moment, mais il ne se

passait rien. Je commençais à croire que les plans avaient été modifiés.

Ce qui, pensais-je, me convenait également. Si jamais je parvenais à rentrer au Japon, je devrais tout de même travailler et transpirer tous les jours et m'en tirer tout aussi bien qu'à Lubang. Rester ici avait même un avantage : si je mourais, ce serait en accomplissant mon devoir, et mon esprit serait enchâssé au sanctuaire Yasukuni. Cette perspective me plaisait.

Avant de permettre à Suzuki de me photographier, je lui avais dit : « Apparemment, vous avez risqué votre vie en venant sur cette île. Maintenant, c'est à mon tour de prendre des risques. »

Je ne croyais pas vraiment ce qu'il m'avait dit au sujet de la guerre qui était terminée. À plusieurs reprises, ses paroles recoupaient ce que j'avais entendu à la radio et lu dans les journaux, mais des contradictions inexplicables me sautaient toujours aux yeux. Si la guerre était réellement terminée, pourquoi est-ce qu'une unité de recherche aussi vaste que la précédente avait été envoyée à Lubang ? Pourquoi se donnaient-ils le nom d'« unité de recherche » alors que leur but était d'étudier l'île ? Cette étude n'était-elle pas la preuve que l'île était considérée comme très importante d'un point de vue stratégique ?

La guerre entre l'Amérique et la Ligue de coprospérité de l'Asie orientale se poursuivait sûrement, et tant qu'elle continuerait je ne pouvais pas négliger mes devoirs un seul jour. Jusqu'à ce que de nouveaux ordres secrets arrivent, j'avais l'intention de me battre pour préserver le territoire que j'« occupais ».

Toutefois, je savais que je ne pouvais pas complètement ignorer les explications que m'avait données Suzuki. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre elles étaient incroyables, mais le pourcent restant me laissait dans le doute. Et c'était en fait sur ce pourcent-là que j'avais parié lorsque j'avais laissé Suzuki me prendre en photo. Si la guerre était vraiment terminée, ainsi qu'il l'affirmait, alors il parlerait immédiatement au major Taniguchi de notre rencontre, et ce dernier m'enverrait un message.

Mais j'étais certain que cela n'arriverait pas. Le major Taniguchi connaissait parfaitement la nature des ordres que j'avais reçus avant

d'être envoyé à Lubang et il savait que je ne pouvais pas quitter l'île, à moins que ces ordres soient officiellement annulés.

C'était la clé du problème. Le commandement stratégique n'avait pas abrogé mes ordres : cela signifiait tout simplement qu'ils voulaient que je reste sur l'île.

D'après les journaux, le major Taniguchi était désormais libraire dans la préfecture de Miyazaki. Cependant, je soupçonnais que ce ne fût qu'une couverture et qu'il était toujours un agent secret déguisé en civil. Pour les gens engagés dans la guerre secrète, il n'était pas facile de retourner à la vie ordinaire.

De plus, si la guerre avait vraiment pris fin trente ans plus tôt, pourquoi est-ce que le nom du major Taniguchi apparaissait aussi tardivement ? Pourquoi ne m'avait-il pas donné de nouveaux ordres bien plus tôt ? Il ne l'avait pas fait et c'était bien la preuve que, durant tout ce temps, lui aussi avait continué à mener une guerre secrète. Aucun doute, il avait reçu l'ordre de se faire passer pour un citoyen ordinaire.

Certes, trente années s'étaient écoulées, et il était probable que la brigade Sugi dont j'avais été membre avait poursuivi ses missions telle quelle. Cependant, lorsque la nouvelle armée avait été constituée, les dossiers et les archives de l'ancienne lui avaient naturellement été transmis et elle devait connaître mon nom et ma position géographique.

Eh bien, j'avais lancé les dés en pariant sur ce un pour cent. La seule chose à faire désormais, c'était d'attendre et de voir ce qui se passerait – sans trop compter sur les résultats.

Lorsque j'eus finis de compter les cartouches, je me mis en route pour ma patrouille habituelle. Je ne pouvais pas me permettre de considérer la rencontre avec Suzuki comme autre chose qu'une diversion inopinée.

Lubang, sayonara²⁰

Je ne rêvais presque jamais et, lorsque cela m'arrivait, il s'agissait quasiment toujours du même rêve.

J'étais en train de me défendre contre une patrouille ennemie qui m'avait repéré. Les balles sifflaient autour de moi et je répliquais en tirant depuis un abri quelconque. Je visais et pressais la détente, mais le coup ne partait pas. Était-ce une cartouche défectueuse ou est-ce que le fusil fonctionnait mal ? Je pressais encore la détente, en vain. Et les balles ennemies me frôlaient presque les oreilles. Nouvelle tentative. Échec. Le fusil était cassé...

Et je me réveillais.

En mars, mon rêve changea de nature et devint encore plus étrange.

Je rêvais que j'étais réveillé par un bruit et demandai à Kozuka si lui aussi l'avait entendu. Mais il n'était pas là. Je me demandais où il se trouvait. Puis je me réveillais et comprenais que c'était un rêve. Kozuka n'était pas là, parce qu'il était mort. Seulement ensuite, je me réveillais pour de bon. Il s'agissait d'un rêve à l'intérieur d'un rêve.

Kozuka ne se montrait pas, même dans un rêve à l'intérieur d'un rêve. Rien ne pouvait me donner plus grande impression de solitude que cette idée.

Le 5 mars, près de la hutte de montagne, j'entendis les voix animées des habitants de l'île. Je me demandai pourquoi ils s'aventuraient si profondément dans les montagnes.

Soudain, il m'apparut que Suzuki était peut-être revenu. Environ deux semaines s'étaient écoulées, ce qui lui avait largement laissé le temps de faire l'aller-retour au Japon. Je lui avais donné ma parole et je me suis dit que je devrais au moins aller voir s'il était là. Auquel

cas, il n'aurait pas été juste de le laisser en plan. Il avait été tellement ravi et sincère lorsque je lui avais fait la promesse de me montrer.

Dans la hutte de montagne, rien n'avait changé. J'en conclus que les cris d'excitation que j'avais entendus avaient été provoqués par la capture d'un buffle d'eau. Peu m'importait. Qu'ils en profitent ! J'avais deux jours de réserve de nourriture et n'avais pas l'intention de bouger avant de les avoir épuisées. Je passai la nuit sur un coteau proche.

Le surlendemain matin, je me souvins que Suzuki et moi nous étions mis d'accord pour déposer des messages dans une boîte installée par les unités de recherche sur un rocher de la montagne du Serpent. Peut-être y trouverais-je un mot de sa part ? Au crépuscule, je suis allé vérifier.

Un sac en plastique tout neuf était accroché sur le côté de la boîte : je sus que Suzuki était revenu. Je repensai à son visage honnête et amical, puis décidai que j'avais peut-être eu tort de douter de lui.

Dans le sac, il y avait deux des photos qu'il avait prises en tant que preuves et un message qui disait : « Je suis revenu pour vous, comme promis. » Il y avait également deux copies d'ordres de l'armée.

À l'instant où j'ai posé l'œil sur les photos, qui avaient été agrandies, je fus frappé par ma ressemblance avec mes oncles maternels et paternels. J'eus également l'impression d'un air de familiarité avec les généraux Sadao Araki et Senjūrō Hayashi et me dis que, si l'on restait longtemps dans l'armée, on devait forcément finir par leur ressembler²¹. C'était la première fois en trente ans que je voyais mon visage autrement que dans le reflet d'un cours d'eau.

L'un des ordres émanait du quartier général de la 14^e armée régionale et l'autre, de l'escadron spécial. Le premier, signé du général Yamashita, était identique à celui imprimé sur les tracts laissés par les unités de recherche. Le second disait que « des instructions orales seraient données au lieutenant Onoda ».

Des instructions orales ! C'était ce que j'avais attendu durant toutes ces années. Les hommes appartenant à des unités spéciales

comme la mienne recevaient toujours des ordres oraux en plus des ordres manuscrits. Sans quoi, il aurait été impossible de garder le secret.

J'établis mes plans. À vol d'oiseau, la montagne du Serpent se trouvait à près de dix kilomètres de Wakayama Point, mais par la route il fallait traverser plusieurs montagnes et vallées. Il faudrait huit ou neuf heures de marche pour faire le trajet, mais je décidai de m'accorder deux jours. Par crainte de rencontrer des habitants, je ne pouvais me déplacer que tôt le matin et au crépuscule. De plus, je ne voulais pas aller trop vite, car la hâte rend les gens imprudents vis-à-vis de leur environnement.

Ce soir-là, en me reposant à Shingu Point, je me suis demandé ce que seraient ces ordres oraux. Bien sûr, on pouvait simplement me dire de rester à Lubang et de poursuivre le combat. Ou de me rendre à un tout autre endroit. Vu le nombre considérable de gens qui étaient venus étudier l'île au cours de l'année précédente, il paraissait possible que le commandement stratégique eût maintenant appris tout ce qu'il désirait savoir et me relevât de ma mission. La seule certitude, c'était que, s'il s'agissait d'ordres oraux, ils étaient secrets.

« Le moment est venu », me dis-je.

Quels que soient ces ordres, je devais aller les chercher. Mais il restait la possibilité que tout cela fût l'œuvre de l'ennemi. Ou peut-être que de vrais ordres avaient été acheminés, mais que l'ennemi les avait interceptés et avait décidé de frapper en premier. Les doutes étaient sans fin. Si l'on doute de tout, on finit par ne plus rien pouvoir faire, et il était grand temps que je reçoive de nouveaux ordres ! Ma seule crainte était qu'au bout de trente ans tout s'écroule à cause d'un faux pas de ma part. Je devais rester prudent.

Le major Taniguchi était sans doute venu, parce que j'avais mentionné son nom à Suzuki, mais c'était en fait le général Yokoyama qui m'avait donné mes ordres et le major Takahashi qui m'avait chargé de me rendre à Lubang. Normalement, un nouvel ordre oral devrait venir du général Yokoyama, mais je supposais que le quartier général au Japon avait choisi le major Taniguchi, parce qu'il connaissait mieux la situation. Il était possible qu'il fit semblant

d'être libraire, mais en réalité il était toujours agent de la guerre secrète.

En fait, je ne le saurais pas avant de constater que l'homme en question était bien le major Taniguchi. À vrai dire, je marchais peut-être droit vers un piège tendu par l'ennemi et, si je ne faisais pas preuve de la plus grande prudence, je pouvais mourir d'une balle dans le dos. Je devais rester sur mes gardes tout en étant prêt à faire feu pour m'enfuir, si je me retrouvais encerclé.

Le second jour de mon voyage fut pluvieux. Dans la soirée, lorsque la pluie cessa, je me remis en marche, mais fut bientôt trempé par l'eau qui gouttait des arbres. C'était tout comme marcher sous la pluie.

Le lendemain, le major Taniguchi me délivra les ordres oraux émanant du quartier général du chef d'état-major de la section spéciale.

* * *

Il y avait du soleil en dehors de la tente et c'était le premier matin en trente ans où je n'avais aucune mission à mener à bien.

Le jeune Suzuki se leva et me demanda s'il devait prévenir les autres de mon arrivée.

« Pas maintenant, répondit le major. Prenons le temps de manger d'abord. »

Le major Taniguchi et moi allâmes jusqu'au fleuve Agcawayan pour nous laver. Il me tendit un rasoir et me conseilla de me raser.

« Je vais raser ma barbiche, dis-je. Je n'en ai plus besoin pour effrayer les habitants.

– Non, répondit-il. Gardez-la, parce que le président a expressément demandé que vous veniez tel que vous étiez dans les montagnes.

– Le président ?

– Oui. Le président des Philippines, Ferdinand Marcos, a dit qu'il voulait vous voir quand on vous aurait retrouvé. »

Le major Taniguchi me rasa la nuque et me tendit une lotion pour le visage.

« Vous l'ignorez sans doute, mais parce que vous êtes resté sur cette île vous serez une célébrité en rentrant au Japon. Vous devrez répondre à des invitations dans tout le pays. Autant commencer tout de suite à vous servir de produits cosmétiques. »

Pour la première fois, il se mit à rire. Je ne compris pas ce qu'il voulait dire en parlant de ces invitations dans tout le pays, mais j'appliquai tout de même la lotion sur mon visage. Elle avait un parfum que je n'avais pas senti depuis l'époque où j'étais à Hankou, plus de trois décennies auparavant.

Le major Taniguchi retourna sous la tente avant moi, et je me suis déshabillé pour laver mes vêtements, gardant uniquement mon pagne. Je ne me servis pas du savon, car cela aurait enlevé le charbon des marmites avec lequel je les avais teints. Je les rinçai simplement à l'eau claire pour enlever la transpiration.

Une fois la lessive terminée, je suis resté un moment à observer le fleuve, puis j'ai levé les yeux vers le soleil. À chaque fois que j'avais traversé ce cours d'eau, j'avais d'abord regardé dans toutes les directions, puis je l'avais franchi à toute vitesse pour aller me réfugier dans un massif d'arbres à *bosa*. Maintenant, je me tenais là presque nu, en plein soleil. C'était une sensation étrange.

Qu'allait-il se passer ? Le major Taniguchi avait dit que je pouvais rentrer tout de suite au Japon, mais l'idée d'y retourner et de vivre au milieu de gens normaux m'effrayait. Je ne parvenais même pas à l'imaginer.

Lorsque je m'étais envolé de nuit de l'aéroport d'Utsunomiya, tant d'années auparavant, j'avais abandonné tout espoir personnel concernant l'avenir. À l'époque, je m'étais dit que je devais laisser tout cela derrière moi. Ensuite, à chaque fois que je commençais à penser à mon foyer et à ma famille, je me forçais à chasser ces souvenirs de mon esprit. Cela était devenu une habitude, et finalement ces pensées cessèrent. Depuis plus de vingt ans maintenant, l'idée d'un foyer m'avait à peine effleurée, et pas une seule fois je n'avais rêvé de ma famille. Ma mission était devenue toute ma vie.

Maintenant, cette vie prenait fin, et j'étais brutalement privé de ma raison d'être. Alors que je regardais l'épais bouquet d'arbres de

l'autre côté du fleuve, le visage de mon frère Tadao se mit à flotter devant mes yeux.

Je me dis : « Je devrais sans doute aller au Brésil, là où vit Tadao, et devenir fermier. Après tout, j'ai l'habitude de la jungle... L'un des tracts disait que Tadao avait six enfants. Trente ans plus tôt, lorsque j'avais quitté le Japon, il n'en avait que deux. »

Pour la première fois, je sentis le poids de ces trente années, mais ma rêverie se poursuivit.

« Peut-être que Tadao me laisserait adopter l'un de ses fils. Si j'avais un garçon en âge de m'aider dans les champs... »

Je finis d'essorer mes habits et les ramenai à la tente, seulement vêtu de mon pagne. C'était la première fois que je faisais une telle chose depuis toutes ces années que j'étais à Lubang, et cela me rendit nerveux. J'allongeai le pas.

En me tendant des sous-vêtements neufs, le major Taniguchi déclara : « Ma femme vous envoie ceci. »

Je les enfilai sur-le-champ. Malicieusement, Suzuki prit une photo de moi pendant que j'enlevais mon pagne pour mettre le caleçon, mais par la suite je fus heureux d'apprendre que le cliché était raté.

Nous déjeunâmes tous les trois de conserves de riz rouge, de poisson et de légumes vapeur. Nous étions affamés.

Suzuki alluma une balise signalant aux autres que j'étais là : deux heures plus tard, un contingent arriva de Brol à Wakayama Point. Parmi eux se trouvait mon frère aîné Toshio. Il posa ses deux mains sur mes épaules et dit : « Nous t'avons finalement trouvé ! » C'était la première fois que nous nous voyions en trente ans.

* * *

La route menant à Brol était tout juste assez large pour deux hommes marchant de front, mais le colonel Los Panios (commandant de district) et le lieutenant-colonel Pawan (commandant de la station radar) insistèrent pour marcher à mes côtés.

J'avais enfilé un costume que mon frère m'avait apporté, et on m'avait fourré un appareil photo dans la main gauche. Je compris

pourquoi nous devions marcher tous les trois sur la route étroite : il était probable que des habitants de l'île veuillent me tirer dessus. Après tout, ils avaient des raisons de me haïr.

Les deux officiers surveillaient consciencieusement chaque côté de la route. Parfois, ils marchaient devant ou derrière moi. D'autres fois, nous étions épaule contre épaule. J'étais reconnaissant de leur sollicitude, mais au fond de moi-même cela ne m'aurait pas gêné d'être abattu.

Lorsque nous entrâmes dans la ville de Brol, des soldats philippins avec des fusils automatiques étaient alignés le long de la rue, tous les dix mètres. Malgré les mesures de sécurité, lorsque nous nous arrêtrâmes pour nous reposer dans la maison du maire, les habitants qui regardèrent par les fenêtres avaient seulement une expression de curiosité sur le visage. Je ne vis aucun signe de colère.

Après avoir bu des boissons rafraîchissantes, nous nous mîmes en route pour la montagne du Serpent afin de récupérer le fusil de Kozuka et mon sabre. Plusieurs centaines d'habitants s'étaient rassemblés dans la rue principale. Tous riaient et certains nous firent des signes de la main. Aucun d'eux n'avait l'air inamical. Mon frère fut grandement soulagé.

Lorsque j'étais arrivé à Lubang, Brol n'était qu'un village de quinze ou seize nipas. Maintenant, il y avait une centaine de maisons. De nouveau, je ressentis le poids des ans.

Je commençai à gravir la montagne du Serpent à mon allure habituelle, mais je distançai rapidement le major Taniguchi, Suzuki et les soldats philippins. Je dus m'arrêter pour les attendre.

Le major Taniguchi rit et s'exclama : « Quand Onoda dit "trente mètres", cela veut dire "trois cents mètres". »

Je retirai des anfractuosités rocheuses le fusil, le sabre et le poignard que m'avait donné ma mère. Le soleil venait de se coucher.

À l'aide de la lampe torche du lieutenant-colonel Pawan, nous prîmes le chemin du retour, mais il faisait si sombre que nous nous arrêtrâmes pour fabriquer une torche avec des feuilles de palmiers. Le major Taniguchi et moi marchâmes ensemble sous sa lumière. En traversant le fleuve, nous fûmes mouillés jusqu'au menton.

Dans la cahutte du gardien de la station radar, je remis mes vieux

vêtements pour satisfaire à la demande du président Marcos. En tant que « prisonnier » qui avait obéi aux ordres de reconnaître sa défaite, je n'étais pas en position de protester. Je me contentai de faire ce que l'on m'avait demandé.

Des soldats philippins montaient la garde de chaque côté de la route en asphalte qui menait à la station. Ils me saluèrent en présentant leurs armes. Aussi incroyable que cela parût, c'était bien *moi* qu'ils saluaient, alors que je n'étais rien de plus qu'un prisonnier de guerre. J'en fus abasourdi.

L'endroit était éclairé comme en plein jour. Tenant mon sabre enveloppé de tissu blanc dans la main gauche, je me suis avancé vers le général de division Rancudo. Après l'avoir salué, j'ai levé le sabre à deux mains pour le lui présenter. Il le saisit brièvement en gage d'acceptation, puis me le rendit aussitôt. Durant un instant, quelque chose que l'on pourrait appeler la fierté du samouraï me submergea.

Je me souvenais comment Kozuka, en observant cette station radar de loin, avait dit : « Nous nous en emparerons un jour, n'est-ce pas ? »

Il était vraiment étrange d'y être reçu comme un général victorieux ! Ayant constaté l'importance que les journaux japonais avaient accordée à la mort de Kozuka, je réalisai soudain qu'ils allaient également se mettre dans tous leurs états à mon sujet.

« Je ne dois pas les décevoir, me dis-je. Mon uniforme est peut-être en désordre, mais je vais m'efforcer d'avoir l'air d'un soldat. »

Et je me mis à marcher avec l'air le plus résolu et le plus fier possible, mettant toute mon énergie dans chacun de mes pas.

Ce soir-là, dans un bureau du quartier des officiers, je dressai une carte indiquant les endroits où j'avais caché mes munitions et mes vêtements supplémentaires, afin que les employés du ministère de la Santé et des Affaires sociales les retrouvent plus tard. Tout en dessinant, je pensai avec un rire amer que tous mes rêves s'étaient terminés comme le font les rêves.

Mon rêve était de faire de Lubang un bastion. Le port de Tilik pouvait devenir une base pour sous-marins atomiques ou quelque chose comme cela, et j'aurais développé les zones montagneuses à

ma façon. Nous aurions planté davantage de palmiers, multiplié les rizières, élevé plus de bétail. L'île serait devenue une forteresse autosuffisante et imprenable.

« Tu n'es pas fatigué ? me demanda mon frère.

– Pas encore », répondis-je.

Bien que nous soyons réunis pour la première fois depuis trente ans, je ne lui avais pas beaucoup parlé. Lorsque j'eus fini les cartes, je levai les yeux vers lui. J'eus l'impression de surprendre un air penaud sur son visage.

Le lendemain, je me rendis sur la tombe de Kozuka. Après y avoir fait brûler de l'encens, je me suis agenouillé pour une prière silencieuse. Les yeux fermés, je vis Kozuka sur la montagne, hurlant : « C'est ma poitrine ! », avant de tomber. Je vis également Shimada s'écrouler à Gontin.

« Tous les deux, pardonnez-moi, priai-je. Je vous ai abandonnés. »

Le son de leurs voix me parvint sous forme d'échos.

« Lieutenant, attendons, mais... ne misons pas tout là-dessus », avait dit Kozuka.

Or Shimada, en train de regarder la photo de sa femme et de sa fille : « Elle doit être en âge de s'intéresser aux garçons ».

Nous n'en avons jamais parlé, mais nous avons tous espéré rentrer un jour ensemble au Japon.

Et maintenant, j'y retournais seul, laissant sur cette île l'esprit de mes deux irremplaçables camarades. Je retournais au Japon, qui avait perdu la guerre trente ans auparavant. Je retournais dans la mère patrie pour laquelle je me battais la veille encore. S'il n'y avait pas eu des gens autour de moi, je me serais frappé la tête par terre en hurlant.

Dix minutes plus tard, l'hélicoptère à bord duquel j'avais pris place décollait de Lubang, remuant l'herbe tout autour. À travers la vitre, je vis la tombe de Kozuka, puis toute l'île, qui se mit à rapetisser et à disparaître.

Pour la première fois, j'observais mon champ de bataille depuis le ciel.

Pourquoi m'étais-je battu ici pendant trente ans ? Pour qui ? Pour quelle cause ?

La baie de Manille était baignée par le soleil couchant.

20. « Au revoir, Lubang ».

21. Le général Sadao Araki, fervent défenseur de la voie impérialiste japonaise, fut ministre de la Guerre de 1931 à 1934. Le général Senjūrō Hayashi fut Premier ministre de février à juin 1937.